

LONGUEUR D'ONDES

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982

GWENDOLINE

ANTIHEROS NATIONAL

NUMÉRO 101 - 9,90 EUROS - PRINTEMPS 2024

METRO VERLAINE * ASTONVILLA * MAD FOXES * LAST TRAIN * LYSISTRATA * SERVO * THE BIG IDEA * LES BÉRUS...

ESPRIT, ES-TU LÀ ?

Revoici le printemps et avec lui, un magazine qui s'est paré de ses plus beaux atours pour offrir aux artistes que la rédaction a rencontrés, écoutés ou lus, l'écrin qu'ils méritent.

Longueur d'Ondes, qui a commencé au début des années 80, n'a eu de cesse dès lors de promouvoir une scène rock – élargie à d'autres types de musiques actuelles – francophone, de la défendre et la promouvoir, par la mise en lumière d'artistes qui n'auraient, dans la plupart des cas, pas intéressé d'autres média. Pas assez connu. Pas dans la ligne. Pas de réseau. Pas d'argent.

Après la parution en fin d'année dernière du centième numéro du magazine, consacré à la liberté d'expression (y avait-il un autre choix possible par les temps qui courent ?), il nous est apparu indispensable de repenser l'approche, le modèle comme on dit. En 40 ans beaucoup de choses ont changé, l'information jadis diffusée, est désormais devenue diffuse. L'éphémère de l'instant est le nouvel étalon temps. Les magazines que l'on collectionnait avec l'espoir gourmand de les reparcourir plus tard, finissent désormais dans les bacs de recyclage sans même, parfois, qu'on ait pris la peine de les lire. A fortiori quand on ne les a pas payés. Ne serait-ce que pour cette raison, par respect pour les artistes, pour ceux qui les aiment, les rencontrent et en parlent et plus généralement pour les containers de papier et les arbres, il nous paraissait nécessaire de repenser les choses.

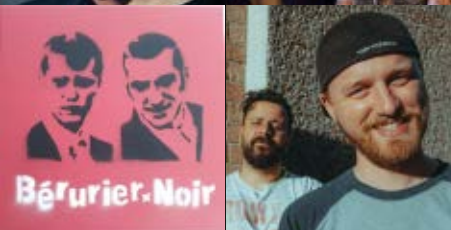
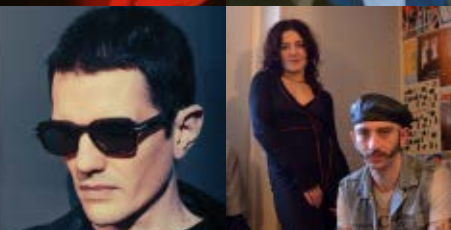
Voici donc le nouveau Longueur d'Ondes avec son nouveau format, sa nouvelle maquette et une pagination qui est passée de 54 à 124 pages, que nous espérons vous aurez un plaisir intact à découvrir. Quoi de mieux pour accompagner ce vent de renouveau que ce coup de tonnerre de Brest, incarné par le duo **Gwendoline** qui apporte une fraîcheur aussi bienvenue qu'inattendue ? Après quelques échanges au sein de la rédaction, ils se sont rapidement imposés comme les candidats parfaits pour figurer sur la couverture de ce numéro 101.

Un choix qui ne doit pas éclipser les autres artistes qui auraient pu légitimement prétendre à prendre cette place de choix et que l'on retrouve aux côtés des Brestois dans les pages du magazine : **Lysistrata, Morgane Imbeaud, AstonVilla, Last Train, Metro Verlaine...** et tous les autres (30 articles et dossiers, complétés par des chroniques livres et albums plus nombreuses que jamais).

Mais au-delà de tout cela, reste la chose la plus importante : l'esprit du magazine est toujours bel et bien là, animé par l'envie et l'appétit de chacune et chacun – rédacteurs, photographes – d'entretenir la flamme de cette scène francophone qui continue de nous étonner et nous charmer un peu plus chaque jour. C'est cette passion sincère et intacte envers elle et ceux qui la font que nous voulons partager dans ces pages, que vous prendrez, nous l'espérons, plaisir à lire.

XAVIER-A. MARTIN

ÉDITO



DÉCOUVERTES

006. ABEL

004. LILA EHJÄ

012. MARC VERWAERDE

008. MYSTICETI

010. VONFELT

014. WITCHORIOUS

DOSSIERS

084. NEW NEW WAVE

060. PORTFOLIO PHOTOS “ROCK AU FÉMININ”

106. DANS LE RÉTRO : BÉRURIER NOIR

CHRONIQUES

115. DISQUES

120. LIVRES

Fondateur > Serge Beyer

Directeur de la publication > Xavier-Antoine Martin

Publicité > Émilie Delaval – communication.longueurdondes@gmail.com

Couverture > photo : Christophe Crénel | photo 4ème (Lysistrata) : Jessica Calvo

Maquette magazine > Spleen Doctors | Webmaster > Marylène Eytier

Dépôt légal > avril 2024 | www.jaimelepapier.fr

Sur La Même Longueur d'Ondes - 22, Chemin de Sarcignan 33140 Villenave d'Ornon

ENTREVUES

038. GWENDOLINE

016. LYSISTRATA

024. ASTON VILLA

098. BAD SITUATION

080. CHARLÉLIE COUTURE

112. CLAUDE PICARD

090. COLLECTION D'ARNELL-ANDRÉA

052. CXK

044. EN ATTENDANT ANA

068. HILDEBRANDT

056. JÉRÔME ATTAL

094. JOHNNY MAFIA

048. LAST TRAIN

032. LULU VAN TRAPP

076. MAD FOXES

028. MÉTRO VERLAINE

020. MORGANE IMBEAUD

102. SERVO

072. THE BIG IDEA

SOMMAIRE

Ont participé à ce numéro > Valérie Billard, Jessica Boucher-Rétif, Christophe Crénel, Julia Escudero, Dominique Grandfils, Groux, Pierre-Arnaud Jonard, Yann Landry, Ange Lecabel, Xavier-Antoine Martin, Faustine Sappa, Laurent Thore | Relectures : Ange Lecabel

Photographes > Sébastien Bance, Valérie Billard, Jessica Calvo, Christophe Crénel, Marylène Eytier, Juliane Lancou, Yann Landry, Anne Marzeliere

Les articles publiés engagent la responsabilité de leurs auteurs. Tous droits de reproduction réservés. I.S.S.N. : 1161 7292



Lila Ehjä

la poésie du banal

ENTREVUE : JESSICA BOUCHER-RÉTIF - PHOTO : DAVID FITT

Sur la pochette de son premier album, *Clivota*, le visage de Lila Ehjä s'affiche en quatre morceaux, à travers une photo en noir et blanc déchirée et rapiécée. Un collage à l'image de sa musique : multifacette, sombre, poétique.

Après des années en tant que bassiste au sein d'un groupe, le Covid marque le point de départ d'un projet personnel : « J'ai commencé à jouer seule chez moi et à enregistrer des choses, sans trop réfléchir. J'ai, au début, trouvé une satisfaction à faire de la basse le point de départ de mes compos et à tisser les arrangements autour. C'était une belle revanche sur toutes ces années où je n'avais été que "la bassiste du groupe". J'ai dû faire confiance à mon instinct et tester énormément de choses nouvelles. »

La basse n'est cependant qu'un des éléments d'un univers sonore où le synthé, la boîte à rythme, la guitare et le looper s'associent pour évoquer, à travers des boucles hypnotiques et des structures répétitives, des errances urbaines. « C'est mon quotidien, le béton, la pluie, les gens blasés. Taxi Girl l'a bien chanté. Je suis née en banlieue, j'ai grandi en banlieue, je vis à Paris, j'espère que je mourrai ailleurs. »

Des ambiances ternes traduites de façon impressionniste et onirique. « Le gris, le morose, le banal, une balade en gueule de bois, sous la pluie, sont une très belle source de poésie et par extension de beauté. J'ai l'air de me plaindre de Paris, mais je n'aurais sans doute pas grand-chose à chanter si j'habitais ailleurs. C'est une source inépuisable d'inspiration, une ville qui s'aborde de mille façons. » Et qui s'exprime à travers de multiples styles : une base cold wave sur laquelle se greffent des influences shoegaze, EBM, indus, drone et même black metal.

Lila Ehjä, par sa démarche artistique fidèle à l'éthique créative du punk, se rapproche de formations comme Noir Boy George, Maria Violenza ou encore Jessica93, mais sa musique exprime moins la part glauque de l'existence moderne qu'un vague à l'âme volontiers doux et réconfortant. « Mon prénom, Lila, signifie "la nuit". La nuit, c'est un aplat noir avec des sources lumineuses. Chercher la lumière, la poésie est une façon élégante de transcender la merde. C'est ce qui m'aide à supporter le monde. »

Chercher la lumière,

la poésie est une façon élégante

de transcender la merde



Découvertes



Abel

le petit prince de la pop

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTO : NICOLAS DESPIS

En seulement deux EP, Abel a réussi à s'imposer comme l'un des futurs grands espoirs de la pop française. On aurait pu penser qu'après le succès de *Dolce Vita* qui lui avait valu d'excellents retours le garçon poursuivrait dans la même voie, celle d'une électro-pop assez mainstream. Mais avec son deuxième opus, *Essence Ivresse*, Abel déjoue tous les pronostics. Un disque plus aventureux qui le voit naviguer vers une pop complexe comme peut le proposer une Lana del Rey, dont il avoue d'ailleurs être un grand fan : « C'est grâce à elle que je me suis dit que je pouvais faire de la musique. J'aime l'ampleur que tu peux trouver dans ses morceaux. J'essaie d'aller vers cela. »



Ce disque est celui du passage à l'âge adulte, avec tous les tourments propres à cette étape : la perte d'un être cher, la rupture amoureuse... « L'enfance a été un moment difficile pour moi. Je m'étais formé une carapace à cette époque pour me protéger. Ces moments difficiles sont devenus une force par la suite. »

« J'espère que les gens se retrouvent dans ce que je dis et j'aimerais qu'ils dansent en pleurant sur ma musique »

On trouve chez lui ce romantisme qui fait penser à celui des films de Ozon. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs s'il y avait un morceau intitulé "Été 85" sur son premier EP : « Je suis moins influencé par lui aujourd'hui mais le cinéma continue d'imprégner ma musique. *Paris Texas*, *Thelma et Louise* sont des films qui influencent mon écriture. »

Après ces deux EP, le musicien pense déjà à un futur album : « Avec du recul je me suis dit qu'avec trois titres de plus cet EP aurait pu faire un long format. Je ne sais pas encore si je mettrai des titres de cet opus sur le futur album. J'y pense car je suis attaché à ces morceaux. J'aimerais qu'on puisse les trouver en format physique, un format qui me plait. Les gens de ma génération sont souvent très "digital" mais j'adore les vinyles. »

On a déjà hâte de ce disque à venir car avec ces deux premiers essais Abel a déjà réussi l'exploit de créer une musique mélancolique et subtile qui, dans le même temps, a le potentiel suffisant pour toucher le grand public : « Je me dévoile de plus en plus. J'avais un peu peur de parler de choses personnelles en me demandant si je serais capable de trouver les bons mots. J'espère que les gens se retrouvent dans ce que je dis et j'aimerais qu'ils dansent en pleurant sur ma musique. »





SOUS L'ALIAS MYSTICETI, SE DÉVOILE LE DISCRET ET ATTACHANT NICOLAS BESLE, AUTEUR D'UN PREMIER ALBUM TRÈS PERSONNEL D'OBÉDIENCE FOLK ÉLECTRONIQUE, AUX ÉLANS SLAM ET SPOKEN WORD, POUVANT ÉVOQUER AUSSI BIEN JÉRÔME MINIERE, YANN TAMBOUR (ENCRE, STRANDED HORSE) QUE L'ANGLAIS WILL SAMSON.

Mysticeti

le besoin vital de créer

ENTREVUE : LAURENT THORE - DESSIN : ESTHER PINGAULT

Il aime être perçu comme un artiste global et, modestement, ne se considère pas vraiment comme un musicien. « C'est très frustrant pour moi d'être enfermé artistiquement dans une discipline. Je fais de l'alchimie, je me sers de l'art comme d'un outil créatif global, qui m'aide dans mon développement personnel. Depuis longtemps, j'ai besoin de créer pour vivre. »

Mysticeti est ainsi le fruit d'un long processus, entamé officiellement en 2015, dont le point de départ se situe dans l'écriture et la poésie. « La plupart de mes textes, je les ai créés pour digérer des expériences et garder en mémoire quelque chose de nourrissant. Et d'ailleurs, à la base, je ne les ai pas écrits pour les chanter, mais simplement pour moi. » En 2017, il a de puissantes révélations musicales : « Jacques m'a beaucoup marqué, la manière dont il utilisait son looper... ainsi que le Suédois Koka Nikoladze, avec tous ses objets, ses boîtes... »

« Comme je n'ai pas de formation de musicien, tout ce que je fais est très spontané. Je n'arrive que très peu à reproduire. »

Véritable touche-à-tout, curieux du monde et gourmand de la vie, il est en apprentissage permanent pour nourrir sa soif de créer. Chacune des étapes de son élan artistique en entraîne toujours une autre. Quand il sent que sa formule guitare-voix a des limites, il se plonge dans les machines et le sound design. L'image s'impose comme une évidence pour ses concerts : il devient autonome et s'empare d'un logiciel pour créer ses propres vidéos. La base de sa créativité reste l'improvisation, la spontanéité de l'instant. « Au niveau du jeu musical, comme je n'ai pas de formation de musicien, tout ce que je fais est très spontané. Je n'arrive que très peu à reproduire. Il y a toujours une part d'improvisation, même dans les morceaux que je joue depuis longtemps. »

Tout la matière créative et musicale qu'il a accumulée, s'est incarnée il y a quelques mois, dans un premier album étonnant et rare, fascinant voyage dans les profondeurs secrètes de son géniteur, qui en ressort presque épuisé, mais assurément grandi et apaisé, après presque 2 ans pour le finaliser. « Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que j'ai abouti à un vrai projet, une œuvre qui a beaucoup de sens, où j'aborde des choses très intimes, ce qui me permet désormais de passer à autre chose. »





Vonfelt

monde parallèle

ENTREVUE ET PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

Arthur Vonfelt c'est un peu Jules Verne avec des synthétiseurs. On sent chez ce jeune multi-instrumentiste une fascination pour la science quand elle porteuse d'imaginaire. On peut parler avec lui de mécanique quantique, parce qu'elle ouvre la porte sur des mondes parallèles, tout comme il peut s'enflammer à l'évocation de ses synthétiseurs analogiques parce qu'ils produisent des émotions sans cesse renouvelées.

« Ça a ouvert en tous cas pour moi cette idée de mondes parallèles qui m'inspire encore aujourd'hui »

Son premier EP est en tout cas une petite merveille de pop synthétique où ses chansons récitées de sa voix profonde et envoûtante sonnent comme une invitation aux voyages intérieurs : « Enfant, j'ai fait beaucoup de rêves lucides, j'étais somnambule sévère, mes parents me rejoignaient en pleine nuit avant que je franchisse le portail pour aller dans la rue acheter des Lego (sourire). Moins drôle, je faisais aussi des terreurs nocturnes. C'est sans doute une preuve d'imagination. Ça a ouvert en tous cas pour moi cette idée de mondes parallèles qui m'inspire encore aujourd'hui ».

Vonfelt est une bonne illustration du mot multiple : ce musicien érudit passé par le jazz, joue des synthés, mais aussi de la guitare et bien sûr de la batterie, son instrument fétiche depuis qu'il a 7 ans. Ce grand copain strasbourgeois de Jacques, qu'il a suivi sur l'aventure *L'importance du Vide*, possède le même sens de l'expérimentation poétique. Et, après avoir accompagné les autres, le voici, pour la première fois dans la lumière, seul en scène avec sa batterie, sa guitare et ses machines. L'ancien somnambule nous captive par ses rythmiques puissantes et ses récits oniriques où sa voix basse à la limite du récitatif laisse planer l'ombre de Gainsbourg période *Melody Nelson*.

Au fait, à quoi ressemblerait un monde fantasmé par Vonfelt ? La réponse se pose en douceur : « Ce serait une planète avec des collines de velours rouge qui changeraient de couleur selon le côté où l'on regarde. On pourrait glisser dessus et rebondir. Il y aurait une gravité qui serait différente, plus proche de celle de la lune. Et il y aurait une musique qui fait (il chante quelques notes de synthés). »

Le rêve éveillé ne fait probablement que commencer pour cet élégant Petit Prince surréaliste de la chanson française.





Marc Verwaerde

la réalisation de soi

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTO : CÉLINE DELANNOY

Avec *A Better Man*, EP de cinq titres naviguant entre folk et pop british, Marc Verwaerde, tombé dans la musique dès sa jeune enfance grâce à un père mélomane, propose une profession de foi, motivée et inspirée par une recherche profonde de sens : « Je pense que la finalité de toute vie sur terre, c'est de s'accomplir en tant qu'être humain, en tout cas une fois les besoins essentiels assouvis. De là, la question de la présence sur terre se pose. Est-ce que l'on décide de vivre une vie paisible ou d'essayer de comprendre pourquoi on est ici ? La réponse à cette question, je l'ai a priori découverte il y a quelques années. Elle tient dans le fait de savoir quel est son projet de vie. D'un point de philosophique, cela rejoint la pensée de Carl Jung qui parlait du processus d'individuation, expliquant que le but d'un homme sur terre était la réalisation de soi. C'est dans ce sens que *A Better Man* est important pour moi. Qu'est-ce que je me dirai sur mon lit de mort ? J'ai travaillé pour un employeur, j'ai gagné de l'argent, j'ai fait des voyages... Est-ce cela qui est important ? »

Est-ce que l'on décide de vivre une vie paisible ou d'essayer de comprendre pourquoi on est ici ?

Ainsi, il y a trois ans, Marc plaque son job pour se consacrer à la musique avec le projet à la fois serein et ambitieux de devenir artiste à plein temps. Par contre, il n'est pas question de faire de business plan malgré son cursus passé en école de commerce : « Les indicateurs ont toutes les chances d'être faux et surtout ça risquerait de limiter le champ des possibles. Je maîtrise les coûts et je prends les opportunités. »

Ainsi, ce fan inconditionnel des Jayhawks, groupe de country rock de Minneapolis, mais également de Blur, Oasis et Coldplay, trace désormais son sillon. *A Better Man* est la première pierre sur cette route que Marc sait longue tout en ayant conscience que chaque pas, même le plus petit, le rapprochera de son but.

Pour l'EP, le musicien a travaillé avec la structure d'accompagnement MicroCultures basée à Poitiers, avec toujours dans l'idée d'avancer pour faire évoluer son projet dans la direction qu'il a définie, quitte à sortir des schémas traditionnels : « J'ai des contacts au Brésil où je me rends souvent. Ça peut être un bon angle pour lancer une carrière : être le produit exotique venant d'un autre pays, comme Tahiti 80 l'avait fait au Japon où ils étaient bien plus connus qu'en France. »





Witchorious

la sorcière en gloire

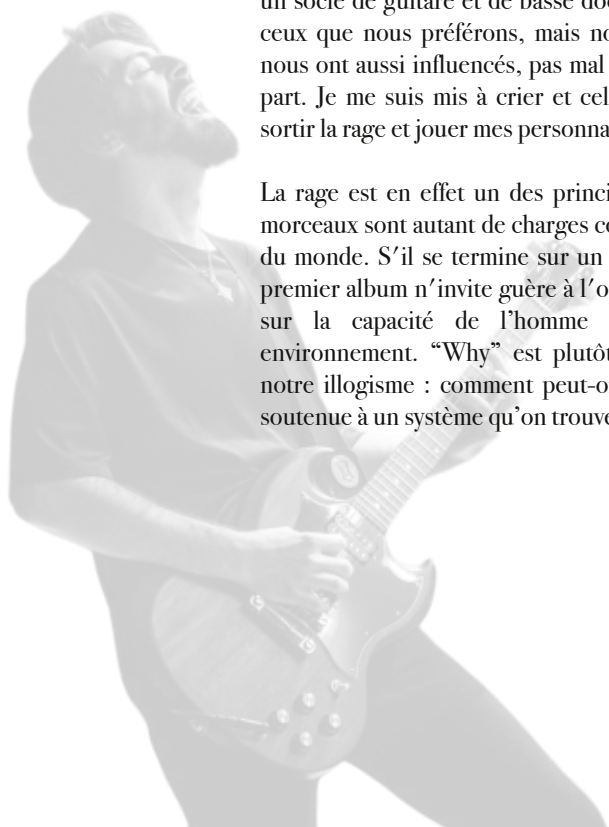
ENTREVUE : JESSICA BOUCHER-RÉTIF - PHOTOS : BRIAN DOWNIE PHOTOGRAPHER

La figure de la sorcière a droit à une belle réhabilitation par le trio francilien Witchorious, dont le nom fusionne les mots « witch » et « glorious », comme l'explique leur guitariste et chanteur Antoine Auclair : « La sorcière est pour nous la métaphore de toutes les personnes opprimées car marginales. Elle est un symbole de rébellion contre cette oppression et représente bien nos combats. »

Pour porter haut ces derniers, le groupe concocte une nouvelle forme de doom metal en mêlant l'ancien et le moderne. « Nous voulions moderniser notre façon de faire du doom pour que cela nous ressemble. La musique s'inscrit dans un contexte, elle reflète les préoccupations d'une époque. Quand tu fais du doom ou du heavy metal, tu risques particulièrement de sonner "vieux" et nous ne voulions pas produire un fantôme de ce que nous aurions été dans les années 70. Nous voulions conserver le son classique qui a fait que nous aimons tant cette musique, mais la faire vivre dans notre univers contemporain. C'est pourquoi nous avons cherché à incorporer des éléments qui correspondent davantage à notre ressenti au quotidien. »

Des rythmiques et des structures tendant vers le metal moderne et un chant agressif flirtant avec le neo-metal font en effet souffler un vent nouveau sur un socle de guitare et de basse doom et stoner. « Ces styles font partie de ceux que nous préférons, mais nous en écoutons beaucoup d'autres qui nous ont aussi influencés, pas mal de metalcore et de death metal pour ma part. Je me suis mis à crier et cela m'a ouvert des possibilités pour faire sortir la rage et jouer mes personnages différemment. »

La rage est en effet un des principaux moteurs de Witchorious dont les morceaux sont autant de charges contre les injustices et la marche insensée du monde. S'il se termine sur un point d'interrogation avec "Why", leur premier album n'invite guère à l'optimisme : « Nous sommes très résignés sur la capacité de l'homme à évoluer intelligemment dans son environnement. "Why" est plutôt un constat d'incompréhension face à notre illogisme : comment peut-on continuer à contribuer de manière si soutenue à un système qu'on trouve chaque jour si mauvais ? »



En 4ème de Couverture



LYSISTRATA

LEVER LE VOILE



EN PRENANT UN VIRAGE ARTISTIQUE ASSEZ MARQUÉ AVEC CE TROISIÈME ALBUM, **VEIL**, LES LYSISTRATA S'EXPOSAIENT AU RISQUE D'UNE SORTIE DE ROUTE. À L'INVERSE, CE DISQUE AMBITIEUX ET PLURIEL DANS SA PROPOSITION MUSICALE EST EN TRAIN DE LES PROPULSER À GRANDE VITESSE VERS LA RECONNAISSANCE QU'ILS MÉRITENT : CELLE DE L'UN DES GROUPES LES PLUS CRÉATIFS DE LA SCÈNE ROCK, DE FRANCE ET D'AILLEURS.

En 4ème de Couverture

À ceux qui se demandent d'où peut bien venir ce nom étrange, la réponse se trouve dans une pièce d'Aristophane : au cinquième siècle avant notre ère, les femmes d'Athènes emmenées par Lysistrata, lassées d'une guerre interminable contre Sparte, décident d'entamer une grève du sexe pour mettre un terme aux combats et faire revenir leurs maris au foyer. On imagine alors comment l'histoire de ce qui est en train de devenir l'un des groupes les plus en vue de la scène française a bien pu commencer : sur les bancs du lycée, il y a une dizaine d'années.

Depuis les musiciens originaires de Saintes en Charente-Maritime ont fait un sacré bout de chemin avec trois albums dont le premier en 2017, *The Thread*, était déjà porteur de promesses qui ne se sont jamais démenties. Juste avant la période maudite du covid, paraît *Breathe In/Out*, le bien nommé avec son titre tristement prémonitoire. La machine est lancée, loin des considérations politiques et sociétales mises en scène dans la comédie grecque d'Aristophane, Lysistrata trace son chemin sans trop se poser de questions. Le trio est là pour faire de la musique, avec l'insouciance d'une période de la vie où l'on se dit que l'on aura tout le temps plus tard de penser à des problèmes d'adulte.

Lorsque que le monde sort enfin de la léthargie dans laquelle la pandémie l'a plongé, les musiciens reviennent avec un nouveau projet, Park, sorte de super-groupe créé avec un autre régional de l'étape, François Marry, de François and The Atlas Mountains : « Au départ, François nous a proposé de faire de la musique ensemble, pas forcément autour d'un projet. On a commencé à répéter et enregistrer nos morceaux sur cassette, mais honnêtement on ne se posait pas de questions. Et puis un jour, en janvier 2021, François nous a appelés : "J'ai réservé le studio pour dans deux semaines. Vous êtes prêts ?" Il nous a beaucoup apporté sur ce projet. C'était un album de potes, dans un cadre très cool, loin des contraintes d'enregistrement que l'on connaissait. » avant que Max ne complète : « C'était une période où l'on avait envie de mettre un peu Lysistrata de côté, où l'on en avait marre des contraintes, ça tombait bien. » L'aventure ne durera que le temps d'un album (très réussi au demeurant) qui prendra le nom du groupe et de quelques concerts, mais qui sait ? Ben (batterie), Théo (guitare) et Max (basse) continuent le petit bonhomme de chemin qui va les amener vers différents horizons, le temps où les

trois étaient tout le temps ensemble, vivant pas très loin les uns des autres, est désormais terminé. Il va falloir composer avec un groupe éclaté géographiquement, avec les risques inhérents à ce genre de situations. Mais contrairement à de ce que prédit l'adage, "loin des yeux, loin du cœur", la distance va contribuer à donner une nouvelle forme à leurs relations, plus soudées, libérées de la contrainte routinière consistant à s'obliger à se voir, à répéter, à ne parler et ne vivre que pour le groupe, qu'à travers le groupe. Ainsi, bien que dorénavant disséminés sur plusieurs endroits (Nantes, Poitiers, Vienne en Autriche), les musiciens redoublent d'inspiration et la forme du troisième album commence rapidement à se dessiner. Il est baptisé *Veil*, le voile en anglais.

Loin du socle musical math-rock dans lequel le trio était catalogué à ses débuts, les compositions de *Veil* s'inscrivent dans un registre non seulement différent mais également très varié, sans doute beaucoup plus représentatif de l'univers dans lesquels les musiciens souhaitent évoluer : « L'album est sans doute un peu plus personnel que les précédents, plus travaillé au niveau des textes également. Le sujet récurrent c'est le passage de l'adolescence à l'âge adulte qui fait voir la vie de plein d'angles différents et nouveaux. Ce casque sur la pochette, avec toutes ses lunettes, est la représentation de cette vision multiple. Il est également une défense contre le regard des autres, qui peut être générateur de stress et de peurs. L'album s'appelle *Veil*, le voile, mais en fait il s'agit plus d'enlever ce voile. » explique Ben.

Pour qui connaît les deux premiers albums, les dix titres qui composent le disque amorcent, comme il l'a été dit précédemment, un véritable virage vers des sonorités assez inédites pour le groupe et ce à travers un spectre musical large, allant du calme du premier titre, "Tangled In The Leaves", jusqu'à des déchainements sur "See Through" et même quasiment bruitistes comme sur "Trouble Don't Last" : « Au début, on a été classés comme math-rock et c'est vrai que c'était ça à l'origine. Mais on ne se fixe pas de genre précis, c'est pour cela l'album est comme ça. En tout cas pas du tout math-rock. » explique Max avant de continuer : « Ça faisait longtemps que l'on avait pas fait quelque chose, aussi on avait envie de mettre plein de nouveautés dedans. En tout cas, le disque est franc et honnête, il n'y a pas de calculs. » Une position que rejoint Ben : « C'est vrai c'est très différent du début à la fin. "Livin It Up", le dernier titre est quasiment un morceau de hip hop ! »

« Il nous a dit qu’il fallait que l’on fasse quelque chose qui nous ressemble : cool, pas forcément toujours vénère. »

La composition des morceaux s’est faite au fil de l’eau, encore une fois sans que les choses soient préméditées, la plupart des textes ayant été écrits avant la musique, avec malgré tout quelques exceptions comme la mélodie de ce même “Livin It Up” qui est venue à Ben comme une fulgurance, au sortir de sa douche : « Je l’ai enregistré sur mon ordi et je l’ai envoyé aux gars, c’était presque un morceau gag. » Au-delà de l’anecdote, les musiciens souhaitent profiter de cet album pour commencer un nouveau cycle : « Ce qui a donné un véritable élan, c’est “Horns” que l’on avait composé en ciné-concert sur un documentaire lors d’une séance à Poitiers. Dans l’ensemble, on a mis beaucoup plus d’attention sur le songwriting. »

Pour l’enregistrement, le groupe a été chercher un producteur : « On avait vraiment envie de bosser avec quelqu’un d’extérieur, pour avoir un regard nouveau et apprendre des choses. En 2022, en croisant Metz, ils nous ont parlé de Ben Greenberg que l’on avait déjà repéré via son groupe Uniform. Je l’ai contacté, il a écouté les bandes et il a dit “oui” tout de suite. » explique Max avant que Ben ne complète : « On voulait qu’il nous apporte quelque chose de radical. Très vite, il nous a dit qu’il fallait que l’on fasse quelque chose qui nous ressemble : cool, pas forcément toujours vénère. C’est pour cela qu’il y a des morceaux plus calmes, presque pop dans l’esprit. » Quand on parle de fidélité dans les amitiés et l’entourage, Lysistrata évoque les groupes locaux, Robot Orchestra et The Big Idea, mais aussi La Sirène, la SMAC de La Rochelle, dans laquelle ils ont leurs habitudes. Mais il y a une émotion particulière lorsqu’on évoque Vicious Circle, leur label : « Philippe [NdIR : Philippe Couderc, le fondateur, disparu en 2021] est quelqu’un qui nous a énormément marqués. On s’était rencontrés en 2016 et instantanément il nous avait pris sous son aile. Il y a eu un truc immédiat entre nous. Il a cru en nous, il a beaucoup donné pour nous. C’est pour tout cela qu’on lui a dédié *Veil*. »

La tournée de *Veil*, commencée en mars par un passage à La Route du Rock et deux Maroquinerie archibondées, va amener les trois musiciens sur les routes où le public les attend de pied ferme, beaucoup de concerts affichant déjà complet. Pour les avoir vus lors de leur passage à La Rochelle fin mars, il n’a pas de risque à dire que bienheureux sont ceux qui ont, ou auront, leur billet en poche.

VEIL (VICIOUS CIRCLE RECORDS)



Si le disque commence dans un climat d’apaisement total avec “Tangled in The Leaves” et “Horns”, les choses ne vont pas tarder à se muscler dans un vortex fait d’une énergie salvatrice, celle dont on a besoin pour lever le voile et accepter en retour que l’on soit vu comme on est. Dès “See Through”, les choses deviennent plus nerveuses, portées par une production à la qualité infaillible. Alternant moments calmes et envolées saturées, les morceaux offrent une palette d’émotions qui s’étend même au-delà du plaisir auditif. Une véritable expérience sensorielle qui trouvera son climax lorsque l’on aura la chance de voir le groupe sur scène.





MORGANE IMBEAUD

UN AUTRE CHEMIN VERS UNE NOUVELLE LIBERTÉ

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTOS : TAZZIO

MORGANE IMBEAUD S'APPRÊTE À SORTIR SON TROISIÈME LP, *THE LAKE*, ALBUM DE POP RAFFINÉE COMPOSÉ AVEC L'ANGLAIS ROBIN FOSTER, RÉVÉLANT UNE ARTISTE LUCIDE, MATURE ET SENSIBLE, QUI ASPIRE À DE NOUVEAUX HORIZONS ET N'A JAMAIS AUTANT ASSUMÉ QUI ELLE EST.

Loin d'un jeu de rôle, pendant l'entretien Morgane Imbeaud se montre disponible, nature, généreuse, tout en laissant paraître à chaque instant le doute qui l'assaille, malgré un parcours artistique remarquable qui ne peut d'ailleurs se résumer au duo Cocoon. Mais très rapidement, elle livre sans détour : « En 2021, j'ai fait un burn-out émotionnel, je suis allée en clinique psy. C'est là que tout a commencé. J'étais déjà en contact avec Robin. Pendant 3 mois, nous nous sommes envoyés des chansons tous les jours, ça m'a beaucoup aidée et presque sauvée. Cette aventure a continué au-delà, je suis enfin allée le rencontrer en septembre 2022. »

Ainsi *The Lake* se présente comme un disque d'émancipation, qui lui a permis de se libérer de beaucoup de choses, à commencer par déconstruire cette image de petite fille modèle qui lui colle à la peau dans "Sage". « On m'a toujours un peu dicté ce qu'il fallait faire. Dans ce morceau, il y a toute une facette de moi que je n'avais jamais vraiment dévoilée. Comme j'ai tendance à sourire en permanence, à être réservée, on me réduit à une éternelle petite fille. » Ainsi, elle n'hésite pas à situer l'inducteur de "Sage" du côté de Charlotte Gainsbourg et de son morceau "Rest".

Ainsi, bien plus loin que les effets d'influences habituels, la musicienne s'est nourrie du parcours de grandes musiciennes, en tant qu'artiste mais aussi en tant que femme, comme elle l'explique : « Cat Power, de toute évidence, je me retrouve beaucoup en elle. Que dire de St Vincent ! J'aime tellement cette artiste, elle est très libre. Chacun de ses albums est complètement différent. Je crois que le public ne

lui en tient absolument pas rigueur, bien au contraire. En tant qu'artiste, lorsqu'on est une femme, j'ai l'impression qu'il est difficile d'aller vers le changement. St Vincent, je crois, se moque complètement de tout ça. Pour cet album, Robin m'a vraiment encouragée : "Vas-y, défoule-toi, ose faire la musique que tu as envie de faire !" »

« On m'a toujours un peu demandé d'être dans le "sois belle et tais-toi" »

Mais si une artiste plane puissamment au-dessus de ce disque, c'est avant tout Patti Smith : « Pendant le confinement, je me suis plongée dans des documentaires, c'est vraiment là que j'ai découvert son côté rebelle, sa grande liberté. J'ai lu ses bouquins, en particulier *Devotion* : je me suis inspirée d'un de ses contes où une patineuse évolue sur la glace pendant qu'un homme l'observe de loin... je trouvais ça tellement beau ("Patineuse"). Pour cet album, j'ai beaucoup pensé à Patti Smith. Elle était là tout le temps. J'aime la manière dont elle s'en fout. Alors moi aussi, j'ai envie de m'en foutre. On m'a toujours un peu demandé d'être dans le "sois belle et tais-toi". Alors cela fait du bien de s'en foutre, d'autant que je vais avoir 37 ans cette année ! »

À travers cet album, Morgane Imbeaud a emprunté un autre chemin sur lequel elle a trouvé en Robin Foster un complice essentiel et décisif.

« Nous sommes rentrés en contact par l'intermédiaire de mon ancien tourneur [NdIR : Melodyn]. Robin possède cette science des arrangements, qui permet aux morceaux de monter, monter... créant quelque chose de très puissant, de faussement doux. Je voulais des émotions très fortes dans la musique. Nous avons beaucoup de points communs, la musique nous a un peu sauvés. Nous partageons la même angoisse. Robin c'est la version de moi en garçon. Nous avons vraiment été dans l'échange pour cet album, nous l'avons réellement co-composé. »

trouve beaucoup de beauté. Je peux me faire des films quand je vois quelqu'un qui est tout seul dans un train. La tristesse que je peux ressentir, même si elle est le fruit de mon imagination, je la trouve hyper belle. J'imagine combien cette personne se bat, fait de son mieux pour exister... pour réaliser ses rêves. »

Au moment de laisser son album voler de ses propres ailes, elle regarde avec satisfaction la manière avec laquelle son univers s'est peu à peu dévoilé. L'occasion de rappeler qu'elle a besoin d'un cadre de confiance pour s'épanouir

« Dans le monde d'aujourd'hui, il y a une sorte d'injonction permanente à être heureux. Nous laissons peu de place au côté sombre, mélancolique de la vie. »

À travers l'alchimie relationnelle qui l'a façonné, *The Lake* est habité par cette manière poétique et créative d'échapper au monde et au réel, ce besoin de créer une bulle. « Il y a cette impression de voyage qui flotte sur l'album. Dès que l'on avait fini une chanson, on partait en voiture, sans but, pour l'écouter. Il habite au bout du monde, près de Carhaix, c'est tellement magnifique. »

Ainsi, *The Lake* s'affirme comme un album intensément romantique, à la profondeur de champ immense, fruit d'une vision artistique que Morgane Imbeaud assume pleinement. « Dans cet album, pour chaque chanson, il y a une émotion particulière. Avec mon côté pudique, je n'arrive pas forcément à trouver les mots justes pour dire ce que je ressens, mais j'y arrive très bien en musique. Ne pas avoir les mots, nous sommes beaucoup à être comme ça. À travers mon album, j'avais envie de transmettre à tous ceux et celles qui en souffrent, de ne pas se sentir seuls. Et pourquoi ne pas se laisser aller, comme pleurer de joie, par exemple. Cela m'est arrivé il y a quelques années, cela fait tellement du bien. Dans le monde d'aujourd'hui, il y a une sorte d'injonction permanente à être heureux. Nous laissons peu de place au côté sombre, mélancolique de la vie, pourtant c'est là que je

artistiquement, notamment auprès de proches. « Je me rends compte que j'ai vraiment de la chance de pouvoir travailler avec mes meilleurs amis, comme avec Biscuit Production pour mes clips. Avec eux, j'ai pu travailler des choix esthétiques très forts : par exemple, uniquement des plans séquences pour l'ensemble des clips. Nous dévoilons un nouveau morceau toutes les cinq semaines jusqu'à la sortie de cet album. C'est une manière de commencer à raconter cette histoire. Je trouve que ça marche très bien et c'est aussi grâce à eux. »



Robin Foster - Crédit photo : Christian Geisselmann

Désormais, à quelques jours de la sortie du disque, Morgane est partagée entre le doute (toujours), le soulagement, l'excitation et la fierté. « J'ai un peu le trac, comme avant de monter sur scène, mais en même temps, je suis hyper contente... fière, je ne sais pas si c'est le mot. Mais pour une fois, je suis contente de tout ! J'aimerais que le public l'apprécie bien sûr, mais je n'aurai aucun regret. Cela prend tellement de temps pour créer un album, c'est tellement intense. Avec Robin, nous n'avons eu aucun mal à composer, il y avait même trop de chansons ! Mais voilà, depuis 3 ou 4 mois, je n'ai rien sorti de ma tête, cela me frustre beaucoup. Du coup, j'ai vraiment hâte de jouer cet album avec Robin, tous les deux sur scène. »



THE LAKE (ROY MUSIC)

Il y a quelque chose d'insaisissable dans cet album pénétrant, puissant et intemporel. Le souffle instrumental qui le parcourt allie avec grâce, précision et élégance post-rock, electro-pop, trip-hop et folk. À l'évidence, Robin Foster s'inscrit dans le sillage d'un esthète comme le regretté Mark Hollis de Talk Talk. À travers ses arrangements, il permet à l'espace sonore de se déployer dans de profonds reliefs, offrant beaucoup de place aux émotions de Morgane Imbeaud, à proximité de The XX sur "Seule", d'Agnès Obel sur "Conquer", de Goldfrapp sur "Catch A Flame", d'Archive sur "Sage"... Une franche réussite, pour un disque captivant d'un bout à l'autre.



ASTONVILLA

RETOUR EN PREMIER LEAGUE

ENTREVUE ET PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

APRÈS 10 ANS D'ABSENCE, ASTONVILLA REPREND LA PARTIE. BIEN LOIN D'ÊTRE L'ALBUM DE TROP, **SUPERSPECTIVES** EST UN DISQUE D'UNE CLASSE FOLLE QUI MET EN VALEUR COMME JAMAIS LA VOIX DE FRED FRANCHITTI, CAPITAINE FLAMBOYANT D'UN TRIO ROCK QUI A SURMONTÉ LES TEMPÊTES POUR COMPOSER AVEC LE SMILE CE DISQUE MÉTAPHYSIQUE ET AVENTUREUX.



Comment expliquer ces 10 ans de silence radio ?

Fred Franchitti : Après l'album *Joy Machine*, j'ai eu envie d'autres aventures. J'ai accompli un vieux rêve en devenant chef cuisinier. J'ai ouvert mon restaurant à Marseille, en m'associant à un vrai chef. J'ai vécu cette expérience pendant 5 ans. Seul en cuisine, j'arrivais à envoyer une bonne quarantaine de couverts par jour et la vaisselle. Et tout ça d'une seule main (sourire). Mes racines sont méditerranéennes, à la fois maghrébines et italiennes, donc la cuisine est un lieu important pour moi. Il fallait que je réalise ce rêve, comme j'ai réalisé, quand j'avais à 13 ans, celui de faire un groupe de rock.

Comment s'est décidé le retour à la musique ?

Fred : Il y a eu un déclic en 2019. Un pote m'a proposé de jouer à Marseille avec un groupe de reprises punk rock. Et, à ma descente de scène, j'ai senti cette montée d'adrénaline, comme si la lumière s'était rallumée. Alors j'ai rappelé les copains, tout d'abord dans l'idée de faire quelques dates dans des clubs.

Greg Baudrier : Avec Aston, les relations ont toujours été fluides. Depuis 10 ans, tout en bossant dans une boîte de son, je continuais à jouer de la batterie, soit en concerts soit pour de l'événementiel. Et, là, Fred me dit : « *Je connais deux nanas, Aude et France, qui s'occupent d'une salle à Marseille [NdLR : l'ancien Poste à galène devenu le Makeda] et qui sont OK pour nous faire tourner* ».

Ça ressemble à un conte de fée, mais il y a eu aussi quelques sorcières...

Fred : C'est vrai. En janvier 2020, on annonce que l'on va jouer à La Maroquinerie à Paris. La date du 4 avril est sold-out en 15 jours, mais, au mois de mars, on doit tout annuler à cause du Covid. Le concert n'aura lieu que 2 ans plus tard en mars 2022.

Greg : De mon côté, j'ai été malade. J'ai eu un cancer des testicules et un nodule sous un rein. Mais Lance s'en est sorti... [NdLR : Allusion au cancer des testicules du cycliste Lance Armstrong]. J'ai subi une ablation du testicule et du fameux nodule. Malgré cela, j'ai pu enregistrer les drums entre deux semaines de chimio. Aujourd'hui je suis en forme et je sais que l'on a fait un bel album.

« Oscar Wilde disait qu’une des choses les plus importantes au monde est de vivre et de ne pas se contenter d’exister. »

Fred : Je savais qu’il fallait que je sois près de mes camarades Greg et Tonio, pour écrire et composer. J’ai lâché la cuisine et je me suis installé à nouveau à Paris. Ça a été 8 mois de travail intensif qui ont donné naissance à l’album.

Comment définir le *mood* de ce disque ?

Fred : Le point de départ c’est vraiment la recherche du plaisir. Et notre état d’esprit, c’était : « *Rien à foutre !* ». Avec une punchline pareille tu peux faire tout ce que tu veux. Il y a plus d’interdit, pas de limites ou de pression. Et on a pu avancer hyper librement, avec beaucoup d’honnêteté et de sincérité.

Greg : On n’était pas là pour faire nos musiciens et placer des plans. On s’est juste dit, on va faire des chansons et, si c’est du “poum chak” pendant tout le titre et que ça sonne bien comme ça, eh bien ce sera du “poum chak” non stop (sourires).

Les textes sont souvent poétiques, surréalistes et il y a surtout beaucoup de sève, comme une fureur de vivre presque adolescente...

Fred : Oscar Wilde disait qu’une des choses les plus importantes au monde est de vivre et de ne pas se contenter d’exister. Ce n’est pas grave s’il y a des excès et des erreurs, il faut vivre à fond et on verra après. J’ai toujours été comme ça, mais ça s’accroît avec l’âge. Il y a une progression dans le grand n’importe quoi. Cette ambivalence entre le raisonnable et El Diablo qui est en moi, je l’ai accepté il y a bien longtemps.

Greg : Cet album, c’était clairement un besoin de lâcher prise. C’est sérieux mais en même temps futile. On fait ça dans la joie. C’est le cas depuis longtemps, mais ça ne fait que progresser.

Fred : Ce disque parle beaucoup d’amour et de tout ce que l’on peut mettre dedans : le désamour, la haine, la violence, le sexe. Et j’ai travaillé avec plusieurs auteurs : Scream, slameur et jongleur de mots, qui avait déjà écrit “Croiser le Fer” et “Cortex”. Il a cette fois-ci co-écrit avec moi “Beat Generation”. Et puis Fred Nevché a écrit “Les Gamins”, un des titres les plus “astonvillesques” de l’album.

Après les obstacles qui se sont dressés sur votre chemin, c’est tentant de parler de renaissance pour Astonvilla. La fameuse résilience ?

Fred : Je vais te parler de quelque chose de très intime. En tant qu’handicapé, ce mot très galvaudé de résilience a toujours fait partie de moi : savoir s’adapter au milieu dans lequel on évolue, se sauver de ce qui pourrait être une vie totalement triste et glauque, parce que l’on est considérés comme en marge, invisibles parce que handicapés. La société est très très dure par rapport au handicap, surtout en France. Il me suffit finalement d’être moi pour incarner cette résilience et relever les défis. Et j’ai envie de dire : tout le monde est capable d’en faire une force. En fait c’est une chance, un plus. Naturellement moi j’ai transformé ça comme ça. Merci aussi sans doute les parents, merci l’éducation et merci la dureté de la vie.



Tu n'as jamais écrit là-dessus. Ou peut-être n'as-tu fait qu'écrire sur ce sujet ?

Fred : C'est vrai que dans "Regarde-moi", il y a cette phrase « Pas de bras pas de chocolat ». Tu as peut-être raison, je ne fais qu'écrire là-dessus sans réellement le nommer et de manière presque inconsciente.

Astonvilla, c'est maintenant 30 ans d'aventures. Ça vous inspire quoi ?

Fred : 30 ans dans un groupe de rock en France, c'est rare. Ceux qui restent sont souvent des copains. Ils sont d'ailleurs de retour, c'est génial. Je pense à Dionysos. Tu parlais tout à l'heure de quelque chose d'adolescent. Eh bien c'est ça, le rock : la musique sur la route, en vivre, faire perdurer notre regard d'enfant sur les choses de la vie. Et c'est vraiment un boulot à plein temps. Pas facile d'éviter de devenir sérieux, vieux con, blasé, aigri, de garder cette fraîcheur, cette naïveté, cette joie, cette insouciance. Bien sûr, parfois, je l'ai perdu cette flamme, à des moments où j'étais très triste. Mais quand la vie est devenue trop sérieuse, elle est devenue ennuyeuse. Et faire de la musique et vivre dans un groupe de rock comme Astonvilla, c'est tout sauf ça. Donc, quelle chance !

* * * * *



SUPERSPECTIVES (DELCO MUSIC)

Sortir son meilleur album après 30 ans d'existence n'est pas donné à tout le monde. Mais c'est bien le petit miracle de ce disque qui est à l'image de sa pochette à la fois collage et jeu de pistes qui mêle avec audace maturité et immaturité. On y retrouve bien sûr leur sens inné de la ballade rock au fond du temps portée par la voix chaude de son chanteur avec comme point d'orgue le sublime "Saison 2". Mais le groupe brouille sans cesse les pistes, le trio s'amuse, expérimente comme sur le vénérable "Harem japonais" entre écriture automatique et rythmique indus. Et, même s'il y a parfois quelques bribes d'humour narquois, ce *Superspectives* est bien un manifeste d'optimisme dont le dernier titre résume l'insouciance jubilatoire : "Try not to think so much".

DELCO
MUSIC


Superspectives est le 6^{ème} album d'Astonvilla et le premier album produit par Delco Music, un tout nouveau label basé à La Rochelle, que le chanteur d'Astonvilla a cofondé avec Fabien Prévost. Fred Franchitti, qui assure la DA avec Delphine Lagache, insiste beaucoup sur l'enthousiasme. Son objectif : développer une nouvelle génération d'artistes avec du caractère et un suivi différent de celui d'une major. L'aventure fait déjà briller l'œil malicieux du producteur derrière ses lunettes noires : « Je vais rassurer les artistes. Je ne viens pas d'une école de commerce, je ne vais pas appliquer des méthodes marketing. D'ailleurs, c'est bon signe, Astonvilla a signé sur ce label. Je conseille ! »



M COMME...

METRO VERLAINE

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTOS : ÉLÉONORE HERMIER

A photograph of a man wearing sunglasses and a blue jacket, riding a motorcycle on a paved road that stretches into the distance. The road is flanked by green fields and trees under a cloudy sky. In the foreground on the right, the arm and shoulder of a person wearing a black shirt are visible, partially obscuring the view.

« Monter sur scène pour toutes celles et ceux qui ne sont plus là, qui ont quitté le train en marche. »



UN CIEL GRIS AU-DESSUS D'ÉVREUX DANS LEQUEL VOLENT DES AVIONS VERS DES DESTINATIONS QU'IL FAUT DEVINER, L'ITON QUE L'ON IMAGINE CANAL TRAVERSANT MANCHESTER... IL N'EN FAUT PAS PLUS À METRO VERLAINE POUR SE FAÇONNER UN IMAGINAIRE FAIT DE FANTÔMES, DE LUMIÈRE ET DE DÉSILLUSIONS. MAIS AUSSI DE RÊVES.

Pour le nom de leur groupe, Raphaëlle et Axel ont emprunté son patronyme au célèbre poète, Paul. Tout comme Tom Miller ("Tom Verlaine") de Television l'avait fait avant eux. Un nom qui porte à lui seul une symbolique qui en dit long sur l'état d'esprit des musiciens, élément tangible d'une recherche esthétique que l'on retrouve dans les trois albums de leur discographie.

Si leur premier album, *Cut-up*, était une référence directe à Burroughs et sa technique d'assemblage de mots, le suivant, *Funeral Party*, était un hommage à peine voilé à l'une des idôles de Raphaëlle et Axel, Robert Smith, le leader hirsute et maquillé des Cure. Avec *Pop Sauvage*, sorti il y a quelques semaines, les Ébroiciens semblent vouloir quelque peu s'affranchir des ombres tutélaires qui les guident depuis des années sans pour autant les renier ni leur tourner le dos.

Les rêves d'horizons lointains sont toujours bel et bien présents, voyages pour l'instant immobiles au milieu desquels toutes sortes de personnages interlopes se croisent, des paumés, des artistes maudits, mais aussi des amoureux prenant la fuite sur des routes sans issue, ersatz de Bonnie & Clyde tantôt sur les chemins poussiéreux de Kerouac, tantôt remplis d'ivresse sous les lumières de New York, héros désespérés prêts à mourir pour ce qui est leur raison de vivre : la liberté.

Un univers aussi riche que complexe sur lequel les deux figures de proue du groupe ont accepté de lever le voile au travers d'un exercice de décryptage à partir de chacune des lettres de ces deux mots qui forment le livre de leur vie : Metro Verlaine.

MANCHESTER UNITED : La classe d'Éric Cantona, les souvenirs des bouts de matchs regardés avec mon grand-père dans le grand salon de l'appartement. La première fois que j'ai mis les pieds à Old Trafford, c'était avec Charles Rowell de Crocodiles après une nuit à faire la fête à Manchester. Mémorable.

ELECTRICITÉ : La sensation de puissance et de liberté quand je branche ma guitare électrique dans mon ampli. La puissance d'un son que l'on partage avec les autres et avec lequel on fait passer des émotions. La meilleure expression possible de la rage et de la révolte.

TELEVISION : Un groupe incroyable auquel je suis très attaché. Un son de guitare désormais repris à tout va et l'album *Marquee Moon* qui semble ne jamais vieillir. Dans mon imaginaire, c'est le groupe new-yorkais par excellence, un peu comme le Velvet Underground.

ROBERT SMITH : Mon ami imaginaire, mon héros. Robert Smith et les Cure, c'est la bande-son de ma vie. Tristesse, joie, dépression, ébriété avancée, j'ai l'impression qu'il y a toujours un morceau de Cure qui vient accompagner chaque instant de mon existence. Impossible d'ailleurs de voir les Cure en concert sans verser quelques larmes.

OCÉAN : L'endroit sur terre que je préfère. Rester assis des heures sur le sable à contempler l'océan en se sentant à la fois très petit et très en sécurité. Il y a quelque chose de vraiment cotonneux à observer les vagues s'éclater les unes contre les autres. Et puis pour les sessions de surf où j'oublie tout.

VOYAGES : Prendre la route toujours. Par tous les moyens possibles. Je pense qu'écrire une chanson, c'est aussi voyager, sortir de soi et de la réalité. Avec Raph, nous sommes très attachés à l'idée du mouvement, de l'action. "Manchester" n'est pas une chanson qui parle de suicide ou de mort, mais plutôt une invitation au voyage.

LIBERTÉ : Le but ultime de mon existence. Trouver comment vivre et créer pour me sentir toujours un peu plus libre, c'est un sacré combat. Un disque de Metro Verlainne, une fois qu'il est sorti, c'est un espace de liberté de 35-40 minutes que l'on offre à la personne qui l'écoute. Ce sont les gens qui l'écoutent qui font vivre la musique.

ABSENCE : Écrire et monter sur scène pour toutes celles et ceux qui ne sont plus là, qui ont quitté le train en marche. Conjuré le sort, laisser le passé à sa place et laisser les fantômes s'éloigner.

IMPOSSIBLE : Rejeter l'idée de l'impossible. S'accrocher à la vie et se battre toujours avec élégance et intégrité. Voilà dix ans que Metro Verlainne existe et si je ne devais retenir qu'une seule chose, c'est bien que lorsque l'on est ensemble avec Raph, prêts à monter sur scène ou à écrire un morceau, rien n'est impossible.

NEW YORK : Un endroit où je n'ai encore jamais mis les pieds mais que j'ai beaucoup fantasmé. Quand je pense à New York je pense à la vitesse, j' imagine une scène underground bouillonnante où les groupes et les idées se font et se défont en un claquement de doigts. La ville de tous les possibles ? Peut-être...

METRO : C'est de là que tout est parti, Axel, trainant dans le metro londonien avec les poches percées, puis il rentre, on se rencontre et on monte Métro Verlaine.

EVREUX : Notre petite ville natale grisâtre que l'on déteste autant qu'on l'aime, mais qui au final a été une source d'inspiration. Mais aussi une ville tellement ennuyante qu'elle nous a permis de n'avoir aucune distraction pour se concentrer sur le groupe et travailler sans relâche. Mais aussi "E" pour "Éternellement Metro Verlaine".

TELEVISION (OU TOM VERLAINE) : Pour Television ou Tom Verlaine, qui est à l'origine du nom du groupe et une grande inspiration.

ROBERT SMITH : Sans hésitation, car The Cure, c'est plus qu'une inspiration. Robert Smith, c'est le père que l'on choisit. Il n'y a rien ni personne de plus important qui commence par un R.



OSER : Je ne regretterai jamais d'avoir osé former ce groupe, d'avoir choisi cette vie, de n'avoir rien lâché et enfin de continuer aujourd'hui.

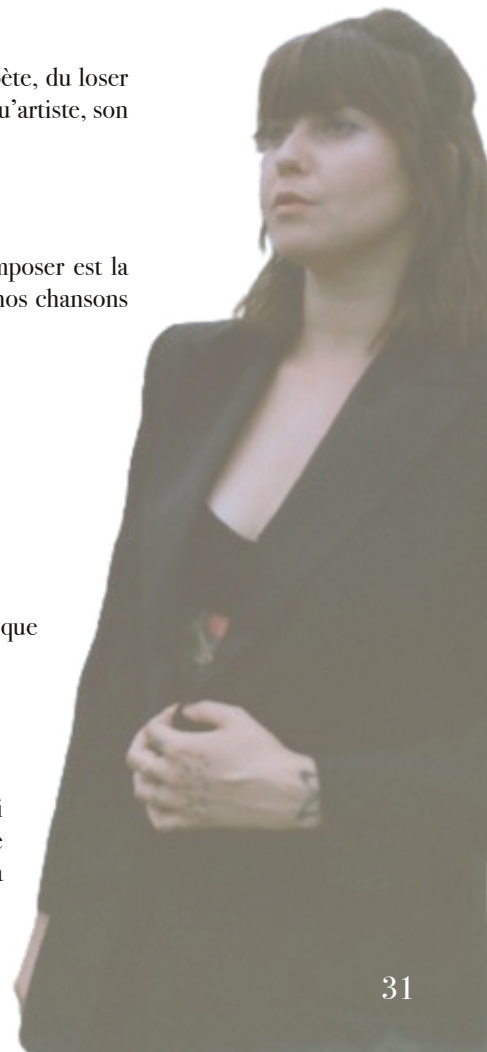
VERLAINE : Il représente pour nous une vision parfaite du poète, du loser magnifique. C'est un idéal qui ne nous a jamais lâchés. En tant qu'artiste, son histoire est à la fois terrifiante et très attirante.

LARMES : Parfois nos chansons sont nos larmes car écrire/composer est la meilleure manière pour nous de nous exprimer et la plupart de nos chansons sont des sanglots trop longtemps étouffés.

AMOUR : Parce que c'est pour la base de tout.


IDLES : Parce qu'ils ont ouvert un chemin à beaucoup de groupes et que nous les respectons énormément.

NINA SIMONE : C'est une chanteuse-compositrice qui m'inspire beaucoup au quotidien et qui m'a fait comprendre que la vie, aussi difficile qu'elle puisse être parfois, ne vaut pas la peine d'être vécue sans la musique.



LULU VAN TRAPP

UN CRI DE RALLIEMENT



À L'HEURE DU JUGEMENT QUI ACCOMPAGNE SOUVENT LA SORTIE D'UN SECOND ALBUM, LE QUARTET PARISIEN LULU VAN TRAPP REVIENT AVEC **LOVECITY**, UN OPUS VITAMINÉ, ÉTENDARD D'AMOUR ET D'AMITIÉ FACE À L'HOSTILITÉ DE LA VILLE. LE GROUPE SINGULIER SE DÉVOILE ET AFFIRME SON IDENTITÉ EN ARBORANT UN MÉLANGE RÉUSSI DE STYLES MUSICAUX TENDANCE POP.

ENTREVUE ET PHOTOS : VALÉRIE BILLARD

La rencontre avec Rebecca (textes, chant, clavier), au charme naturel, et avec son charismatique complice Max (compositeur, guitariste) démarre résolument sous le signe de l'enthousiasme à l'idée de jouer le 23 mai à La Machine du Moulin Rouge.

Derrière ce drôle de pseudonyme, se profilent quatre personnalités excentriques, hautes en couleur, qui passent difficilement inaperçues. Leur nom est un héritage d'un premier projet avorté au sein d'un collectif, dans lequel Rebecca et Max s'étaient inventés des personnages fictifs auxquels ils étaient attachés. Ainsi, lorsqu'ils quittent ce projet et décident de créer leur duo, ils se baptisent comme l'avatar de Rebecca : Lulu Van Trapp, héroïne sensuelle et burlesque, symbole de puissance féminine, de liberté, source d'inspiration et figure totémique de leurs chansons.

Leur parcours débute dans les squats de Saint-Ouen, trajectoire correspondant alors parfaitement à un besoin vital de liberté, d'aller à contre-courant, principes qu'ils appliquent à leur musique en s'auto-qualifiant alors de "groupe de tous les interdits" exprimant ainsi leur désir de briser les codes musicaux établis, comme l'explique Rebecca : « C'était un truc entre Max et moi au tout début. On venait d'un projet assez sclérosé où l'on ne se sentait pas libres. C'était la première fois que l'on utilisait une boîte à rythme, un synthé. », avant que Max ne complète : « J'utilisais des pédales de guitare, ce qui était interdit. Dans le projet précédent ça aurait été la honte, là je me suis dit que j'avais la possibilité d'avoir tous ces trucs-là en main et d'être tellement indépendant, c'était génial ! »

Le quartet se forme juste avant la première tournée, avec Manu (basse) et Nico (batterie). Leur réputation se construit sur leurs performances live saisissantes, véritables électrochocs sensoriels, et manifestations d'une liberté sans frontière. Dans le même temps, leur univers musical éclectique teinté de pop reste difficile à cerner : leur premier album *I'm Not Here to Save the World* (2021) est un patchwork de chansons à influences diverses, reggae, rock, soul 60's, 80's, sonorités modernes... « C'était un acte de naissance, il traversait tous les styles, les musiques et les thématiques qui nous avaient construits, il y avait quelque chose aussi de l'innocence d'un premier album. » explique Rebecca, avant que Max ne résume : « C'est une sorte de *Best Of* de tout ce que l'on avait écrit depuis des années. »

Avec *Lovecity*, le groupe prend une direction plus assumée, plus proche de ce qu'ils sont, de ce qu'ils vivent. L'écriture initiée pendant la crise sanitaire reflète

général plus actuels ou tournés vers le futur grâce à l'utilisation de l'autotune, très présent sur ce disque. La volonté non dissimulée est de plaire à un plus large public, de donner une dimension pop, au sens populaire, tout en s'inspirant de références telles que de The Voidz, le groupe de Julian Casablancas (The Strokes) « L'autotune sature la voix, la distord, la rend un peu inhumaine, et amène ce côté justement un peu cyber voulu. C'est encore comme "un interdit" dans le domaine du rock, que j'ai envie de braver. » dit Rebecca, position que Max complète : « Rebecca chante très bien, ce sont vraiment des outils, comme dans le hip-hop, où les gens utilisent beaucoup de guitares aujourd'hui, à l'inverse, les codes du hip-hop ne sont pas trop utilisés dans le rock alors que c'est de la bombe, tout est mariable, et nous, on est là-dedans. Peu importe que l'autotune ne soit pas un truc de rockeur, on ne se voit pas comme tel... Je pense que nous sommes peut-être plus puristes que les puristes dans le fond, parce qu'est le rock si ce n'est la musique des

« Qu'est le rock si ce n'est la musique des interdits justement, la musique de la subversion, la musique de la jeunesse. On a toujours fait un effet un peu punk aux puristes parce qu'on les dérange. »

l'atmosphère ambivalente entre noirceur et espoir d'un environnement fortement ressenti et subi. « Je pense que la période covid nous a profondément marqués, mais à l'intérieur de cet enfermement de la ville, nous avons aussi trouvé notre liberté à travers notre collectif et nos liens d'amitié. C'est un album qui se place dans un monde qui est sombre, mais qui parle de "qu'est ce qui se passe après ?", "Où est la lumière à l'horizon ?". On regarde toujours vers le soleil qui se lève, même si on est dans la nuit. Si cet album se nourrit à la fois de toute l'anxiété, l'altérité, la mélancolie, la colère, c'est pour les transformer en sentiment d'amour, en quelque chose de plus chaleureux. Il porte tout ça en lui, je pense que l'on a trouvé notre style, c'est un genre de chimère. Les chansons sont davantage connectées entre elles. C'est vraiment un album d'amour et d'amitié, et un travail plus collégial. Manu notre bassiste a composé plusieurs chansons de l'album, les arrangements ont vraiment été faits tous ensemble, et même si les paroles appartiennent à Max et moi, nous en avons discuté à 4 » explique Rebecca.

Lovecity mélange les genres, n'en déplaie aux plus pointilleux, et signe le retour d'un rock plus charnel, à un son de guitare beaucoup plus saturé, et à des styles en

interdits justement, la musique de la subversion, la musique de la jeunesse. On a toujours fait un effet un peu punk aux puristes parce qu'on les dérange ».

L'intention d'apporter du réconfort et de rassembler prend une grande place, comme le dit Max : « Notre but était de faire des chansons pouvant se jouer en guitare acoustique et voix, ou piano-voix, une écriture plus pop, pour qu'il soit possible de les jouer au coin du feu ». En toile de fond, Rebecca se projette dans une fiction futuriste « On s'imaginait faire la musique d'un futur post apocalyptique, post effondrement. Qu'est-ce qu'on écouterait si le monde était terminé et qu'on faisait la fête dans les ruines ? ». Cette dystopie s'alimente de la réalité du moment, de la sensation d'impuissance face à un avenir incertain, anxiogène, source de sentiments antagoniques explorés dans "L'amour et La Bagarre", morceau emblématique et hyper dansant de l'album.

C'est aussi sur ce titre qu'a été réalisé, par Lucie Bourdeu, le premier clip issu de *Lovecity*, d'une brutalité jubilatoire ensanglantée, évoquant presque un remake de Tarantino. Ce décalage colle parfaitement à l'esprit provocateur et libre de Lulu Van Trapp, bien ancré dans leur ADN.

« Si cet album se nourrit à la fois de toute l'anxiété, l'altérité, la mélancolie, la colère, c'est pour les transformer en sentiment d'amour. »

L'exagération artistique leur sert à exorciser les conflits internes inhérents à chaque être humain. Leur volonté est d'interpeller, d'éveiller en marquant les esprits, et de rallier. Une mise à nu (au sens figuré, mais aussi parfois au sens propre sur scène), un cri de liberté, là où souvent la musique est devenue trop sage, trop formatée, et où la censure sévit.

Une échappatoire offerte à qui veut l'entendre, qui explose en live, au centre de laquelle subsister dans un environnement devenu hostile reste une gageure qui a du sens. « C'est danser pour survivre à cette nuit-là. Au bout, il y aura notre amitié, c'est un album qui puise énormément d'inspiration dans la force de notre génération et les suivantes, qui s'adresse à elles. Nos générations sont hyper désabusées, on arrive à un stade où on se pose ces questions : "J'étudie pour quoi ? J'ai des ambitions pour quoi ? De toutes façons, il y a le patriarcat, il y a le capitalisme, alors à quoi je sers ?" Parfois, tu es face à une absurdité absolue de l'existence et je pense qu'il y a quelque chose de très nihiliste dans nos générations : pourquoi faire quoi que ce soit pour probablement vivre sous terre à partir de 40 berges, parce que le monde ne sera plus respirable ? Enfin il y a une profonde anxiété, un désespoir réel... où est la porte de sortie ? Oui, il en a une, parce que sinon je ne me lèverais même pas le matin ! » explique Rebecca.

Émue et inarrêtable, elle continue : « Cette porte est en nous, c'est ça *Lovacity*, c'est ce que veut dire cet album, Paris n'est plus la ville de l'amour, il y a plus d'amour dans la ville. *Lovacity*, c'est avoir foi en nous, c'est trouver la joie en nous, et se dire que c'est en se réunissant, en s'apportant de la chaleur les uns aux autres, en voulant faire la révolution ou en voulant juste être tout simplement heureux, qu'elle est là, l'envie de se lever le matin. Je pense que c'est un album qui est profondément animé par ça. »

Il y a comme un vent de rébellion qui souffle sur leur passage, un message d'espoir plein de fraîcheur, car les Lulu font partie de ces jeunes artistes engagés qui ont des choses à dire, à partager, ardents défenseurs de la liberté d'expression, des exclus, à l'instar des gilets jaunes qu'ils ont soutenus.



Car manifester pour leurs convictions est une facette indissociable de leur vie d'artiste comme le répète Rebecca : « Le sentiment partagé, et qui est commun à la manifestation et au concert, c'est la joie. Un concert est une manifestation, il ne faut pas les déconnecter, mais créer des passerelles. Le groupe nous sert de mégaphone pour porter tout ce qui nous tient à cœur, on n'hésitera jamais à mêler ce groupe à nos revendications, parce qu'elles sont communes à tous les membres. Nous sommes tous engagés plus ou moins aussi forts, alors on essaie d'utiliser cette voie collective, et je trouve qu'à partir du moment où tu es un minimum "sous les spotlights", tu te dois de le faire. C'est ton devoir sacré de partager ça, de tenter d'éveiller les gens à certaines choses, de montrer



aussi une image de femme puissante, de montrer une image de citoyens conscients, de solidarité, ça fait partie du devoir d'un artiste. Je regrette que ce ne soit pas plus le cas en France. Honnêtement on était aux Victoires de la musique, c'était triste, il n'y a pas eu un discours un tant soit peu engagé, les gens étaient juste là "Ah merci pour ma pomme..."... enfin c'est dommage ! Il faut utiliser ces plateformes incroyables, comme aux César, ils ne se sont pas gênés, ils étaient géniaux cette année ! C'est navrant que les gros artistes du paf français (à part dans le rap) manquent cruellement d'engagement, c'est terrible et c'est dangereux, on vit une époque où on nous bouffe toutes nos libertés et c'est insidieux. Bien sûr, de notre côté, on subit aussi des contraintes, mais je pense qu'on trouvera toujours des chemins de traverse, comme La Fontaine et Molière en leur temps, il y a toujours possibilité : le lieu d'un concert est un lieu incroyablement magique et précieux, on se battra toute notre vie pour que ça le reste, c'est notre plus grande fierté et notre plus

grand combat de pouvoir garder cette beauté, cette liberté du moment du concert. C'est vital aussi pour les gens qui vont aux concerts ! C'est un moment de telle libération et de telle appartenance à un collectif d'inconnus; vous avez tous le visage tourné vers la même chose, vous écoutez tous la même chose, vous ressentez tous ces mêmes émotions et c'est tellement important. Heureusement qu'il y a la scène ! C'est presque sacré ce qui s'y passe, il y a quelque chose de complètement incroyable qui me procure des sensations que je ne ressens vraiment que dans la plus grande intimité... oui c'est comme faire l'amour à 1000. »

Si Lulu Van Trapp n'est pas là pour sauver le monde, comme l'annonce le titre du premier album, il apporte beaucoup à la scène française par son originalité, sa liberté, son engagement et sa détermination. *Lovecity* inocule un remède au désespoir. C'est un cri de ralliement dans la nuit. Un esprit punk dans une musique pop.



LOVECITY (BECAUSE MUSIC)

Imagé avec des textes suggestifs, *Lovecity* est résolument pop. Tourné vers un public davantage mainstream, il s'affranchit des convenances des grands courants musicaux pour créer un joyeux melting-pot de styles variés. Cette virée sauvage émaillée d'autotune, de guitares électriques et de synthé accroche dès la 1ère écoute. "National Honey" très groovy entame le bal par un cocktail de boucles funkys et de guitares saturées, un bijou digne du punk/rock des années 80/90. "L'amour et la Bagarre" embarque à coup de riffs mordants. La puissance féminine surgit avec "Geisha", amalgame de disco et d'électronique sensuelle. Un rythme ralenti apaise et rassemble sur "Metal Hero", rend chaleureux "Devour" alors que "River Styx" ramène un rock électronique psychédélique envoûtant. Cet ovni hybride de 13 chansons laisse entrevoir une sacrée tournée.

SUPERSONIC'S

BLOCK
PARTY

FESTIVAL

GURU

SUPERSONIC
RECORDS

SUPERSONIC
CLUB

LA SEINE
CAFÉ

30, 31 MAI & 1 JUIN 2024

PARISIAN FESTIVAL DIGGING THE FINEST ALTERNATIVE MUSIC

ADULT DVD • BABA ALI • BAD BAD HATS • BETTER JOY • BIBLE CLUB
BIG SPECIAL • CONGRATULATIONS • DEARY • DEATH LENS • DEN DER HALE
DIM IMAGERY • DOG SPORT • DUCKS LTD • ENOLA • GIRLBAND!
HALLAN • LEMONGRAB • LIBRARY CARD • MARATHON • MOTORISTS
PALE PUMA • SHE'S IN PARTIES • SLANEY BAY • SUNFRUITS
TEENAGE DADS • TEST PLAN • TEXOPRINT
THE 113 • THE FAMILY BATTENBERG
TTSSFU • WHITELANDS



PARIS 12^e

RUE BISCORNET
X BD DE LA BASTILLE



GWENDOLINE

FORTES RAFALES & DÉPRESSION

« On était persuadés que ça ne plairait à personne. »

À LA SURPRISE GÉNÉRALE, LE DUO BRESTOIS DÉCLENCHE UN DÉBUT DE RAZ DE MARÉE COMME ON N'EN AVAIT PLUS VÉCU DEPUIS FAUVE. D'AUTANT PLUS ÉTONNANT LORSQUE L'ON SAIT QUE PIERRE ET MICKA ONT MONTÉ GWENDOLINE SANS Y CROIRE. PORTRAIT D'UN GROUPE D'ANTIHÉROS QUI SIGNE LA BANDE SON DÉCAPANTE D'UNE GÉNÉRATION DÉSABUSÉE MAIS LUCIDE.

ENTREVUE & PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

La rencontre a lieu dans les locaux de leur label, Born Bad. Pierre, coupe au bol et moustache et le ténébreux Micka m'attendent près des premiers cartons de vinyles du nouvel album. Sur la pochette, le duo se cache le visage devant une drôle de bâtisse, l'église Saint-Louis à Brest, leur nouveau port d'attache. Même si pour Gwendoline tout a commencé à Rennes.

Pierre : On s'est rencontrés quand j'étais à la Fac à Rennes. Micka avait un groupe et il cherchait un chanteur et j'ai répondu à une annonce dans Zikinf, un site de mise en relation de musiciens. Ça s'appelait Constance, c'était un groupe pop, influence Foals, Two Door Cinema Club, la musique d'il y a 12-13 ans. Finalement les autres musiciens ont lâché l'affaire. Et nous on a continué à se voir et on a voulu faire un truc ensemble.

Gwendoline, ça surgit d'où ce nom ?

Pierre : On s'est retrouvés en 2017 avec Micka pour voir si on pouvait écrire des titres ensemble et, au moment où on a voulu déposer nos premiers morceaux sur Bandcamp, il a fallu trouver un nom. C'est là où j'ai raconté à Micka l'histoire de cette fille qui martyrisait tout le monde quand j'étais en

primaire et qui s'appelait Gwendoline. Je me souviens que mes parents avaient voulu appeler ma petite sœur Gwendoline et j'avais dit « Surtout pas ! ». Ça a fait marrer Micka et on l'a gardé.

Ce qui est fou, c'est que vous avez presque tout fait pour que ça ne marche pas !

Pierre : Avec notre groupe précédent, c'était l'inverse, on voulait absolument être dans la lumière, on a fait énormément de tremplins. On avait envie de percer et ça ne marchait pas. Mais cette façon d'aborder la musique était nulle. Et on a imaginé notre nouveau projet comme une forme d'antithèse. Le choix du nom, Gwendoline, ça faisait partie de la démarche.

« Ce truc “no future”, ça résonne énormément pour nous, cette impression de ne pas avoir de perspectives »

C'est vraiment parti comme une blague et on était persuadés que ça ne plairait à personne. D'ailleurs, lorsque l'on a mis le premier album en ligne sur Bandcamp en 2017, il ne s'est rien passé pendant 3 ans. Du coup, le fait que Jean-Louis Brossard [NdIR : Le boss des Transmusicales de Rennes] nous propose une audition, qu'il nous programme et qu'un tourneur s'intéresse à nous, c'était difficile à imaginer.

Micka : On ne se rendait pas forcément compte au début que nos morceaux pouvaient toucher un public. “Audi RTT” [NdIR : un des titres les plus populaires du premier album *Après c'est gobelet !*, je le trouvais mal foutu et je ne voulais même pas le mettre sur l'album. Pour nous c'était juste de la musique pour les copains. Notre musique et nos textes sont nourris de rencontres avec des potes. Et on tient d'ailleurs à garder ce côté humain. Ça reste tranquille.

Pierre : Si on avait vraiment rêvé de ce qui nous arrive, on se serait mis beaucoup plus de pression, il y aurait du stress. Alors que là c'est fluide. Et, si ça s'arrête, on aura déjà vécu plein d'expériences inespérées.

Vous parlez de « Shlagwave » pour décrire votre musique, petit clin d'œil à la Schlag, le côté je m'enfoutiste, mais aussi clairement à la cold wave.

Pierre : New wave, cold wave, oui, oui, ça nous parle. On en écoute beaucoup. L'aspect “no future” de cette Angleterre des années 80 nous touche. C'est ce sentiment que l'on ressent en ce moment de façon marquante. On a énormément d'amis qui nous disent « On ne fera pas d'enfant parce qu'on n'a pas envie de donner naissance à un enfant dans ce monde-là ». Il y a une espèce d'angoisse qui rappelle les années 80 quand il y avait un chômage de masse avec des gens qui avaient du mal à se projeter. Aujourd'hui, c'est pareil, si on veut faire un prêt pour acquérir un logement, c'est hyper compliqué. Et écologiquement c'est sans avenir. On le sait, c'est une donnée. Ce truc “no future”, ça résonne énormément pour nous, cette impression de ne pas avoir de perspectives, un horizon bouché à tous les niveaux. À part faire la fête tous les soirs, on a énormément de mal à se projeter.

Micka : Cet esprit new wave ou cold wave permet deux ressentis très marqués dont on s'est beaucoup servi. Avec une rythmique basique (il mime un pattern de boîte à rythmes), tu peux faire un truc hyper badant en parlant avec une voix grave. Et tu peux aussi faire un hymne de stade, un chant fédérateur. Ok, il n'y a pas d'avenir, comme le dit Pierre, mais on peut aussi en rire et faire la fête.

La communion avec le public passe beaucoup par vos textes. D'où vient cette écriture très cash pour parler de vos soirées arrosées et du monde dans lequel on vit ?

Pierre : Pour l'écriture c'est un peu un cadavre exquis. Ça part d'une phrase, j'en rajoute une autre. Il y a une sorte de ping-pong ou de ricochet. Le but c'est de trouver des choses très glauques mais qui nous font rire.





« Nos textes ont souvent ce côté exutoire avec comme constat : tout est foutu, autant en rire »

Il y a tout le temps ce double truc. Pour l'écriture de "Conspire", le premier morceau de l'album qui est vraiment sombre, on était complètement saouls et on se marrait. Nos textes ont souvent ce côté exutoire avec comme constat : « Tout est foutu, autant en rire ». En tous cas, c'est important pour nous d'être dans un processus où l'on passe du temps ensemble. Si on ne le fait pas, ça ne fonctionne pas. Pour le nouvel album, on s'est enfermés pendant un mois en plein hiver dans une maison à Lampaul-Plouarzel. On geekait, on regardait la télé, à absorber de l'actu, des reportages nuls sur TF1, TMC, M6, des docus sur les vacances, les croisières ou les flics... Et après on met ça en corrélation avec ce que l'on observe autour de nous.

Il y a un côté très réaliste, à la limite de la chronique sociale. Mais il y a quand même une forme de poésie dans ce que vous faites.

Micka : J'adorais lire des poèmes quand j'avais 20 ans. Je romançais ma vie, genre je vais devenir un poète. J'en ai écrit un peu mais c'est parti à la poubelle. J'adore les beaux poèmes mais je n'ai pas de références. J'ai quelques mini-livrets de chez Cultura dans les chiottes, mais c'est tout.

Pierre : Moi j'étais en section L et j'adorais écrire plus que lire, mais je reviens à la lecture depuis 2 ans. Je ne sais pas trop ce que c'est la poésie, peut être décrire le réel d'une manière différente... Il y a de la poésie dans le rap. C'était ça nos références. On voulait faire quelque chose de rap au début de Gwendoline. On n'a pas forcément réussi musicalement, mais, finalement, la poésie qu'il y a dans certains morceaux rap, on se l'est peut-être appropriée dans le phrasé et la rime. Un des groupes qu'on aimait beaucoup écouter c'était Tête de cerf. Quand tu écoutes leur musique, tu as l'impression que tu es dans le salon avec eux. Tu entends

sur les prises le bruit d'une porte qui claque, d'une bière qui tombe. Ça nous parlait énormément ce truc simple, sans chichis. Quelque chose de très réaliste du coup.

Qui sont pour vous de bons paroliers ?

Micka : Miossec.

Pierre : Bruit Noir ! Ça a été une claque. Pascal Bouaziz pose ses textes sur la musique et les boîtes à rythmes faites par son acolyte. Il parle énormément. C'est très écrit et il a une manière d'écrire et d'interpréter qui est unique.

On vous imagine comme un groupe déprimé. Qu'est-ce qui vous met le smile ?

Pierre : On rit beaucoup, on aime bien l'ambiance des bistrots, toute cette convivialité qui existe encore. Ça nous fait du bien. Et puis de faire des concerts et d'aller découvrir des gens dans d'autres villes, de voyager en France et un peu ailleurs. Voilà, on apprécie des joies comme ça. Mais je n'irai pas non plus jusqu'à dire que c'est une source d'espoir. Moi je suis complètement résigné idéologiquement.

Bientôt les élections européennes. Vous irez quand même voter ?

Micka : Je pense que je vais y aller. Il va falloir que j'aille regarder le programme des gens qui se présentent. J'avoue m'être beaucoup désintéressé de la politique ces 4-5 dernières années mais je vais lire les programmes et je verrai s'il y a un truc qui me plaît. Sinon, j'irai voter blanc, même si je sais que ça ne sert à rien.

Pierre : J'irai voter par principe. Mais sans forcément de grands espoirs non plus.



LES INROCKS FESTIVAL (1ER MARS 2024)

Public compact et électrique au 104 à Paris pour l'apparition du groupe le jour de sortie de son nouvel album. 4 musiciens dans la pénombre devant un écran géant qui diffuse leurs clips DIY avec quelques textes façon karaoke et des images d'archives. Micka est à la guitare et aux claviers entre 2 interventions au micro pendant que Pierre fait figure d'électron agité. Le public, lui, est chaud bouillant. Il hurle « J'en n'ai rien à foutre » sur « Chevalier Ricard ». Il connaît déjà les paroles de « Héros National », « Pinata » ou « Rock 2000 ». Et, preuve que Gwendoline a plus d'étoffe que ce qu'il imagine lui-même, la foule, emportée par l'humeur du concert, entonne un vibrant « La jeunesse emmerde le front national » des Bérus juste après le glaçant « Conspire ».

C'EST À MOI ÇA (BORN BAD RECORDS)



Fête triste ou déprime joyeuse. On hésite sur l'oxymore pour définir Gwendoline avec ses rythmiques cold wave et son humour féroce et dépressif. Il se passe en tout cas quelque chose de fort à l'écoute des morceaux de ce nouvel album, comme si chaque punchline faisait mouche, réveillant en nous ce sentiment chaque jour un peu plus stressant de vivre dans un épisode de *Black Mirror*. Mais plutôt que de nous enfermer dans l'angoisse, le duo choisit l'absurde avec panache sur cet album truffé d'hymnes accrocheurs évoquant avec ironie le Monopoly cruel de la société de consommation, nos rêves futiles de popularité ou l'exutoire de la picole. Un album majeur qui provoque autant la danse triste que le rire nerveux « car ce monde est génial... ».

Entrevues

EN ATTENDANT ANA

TOUT VIENT À POINT À QUI SAIT ATTENDRE





IL Y A UN AN, PRINCIPIA, UN ALBUM TEINTÉ D'INDIE ROCK AISÉMENT COMPARABLE À CELUI DE BAR ITALIA, LEUR VALAIT LES ÉLOGES DE LA PRESSE ET DU PUBLIC. DEPUIS, LE GROUPE EN A PROFITÉ POUR SILLONNER LES ROUTES ENTRE FRANCE ET ÉTATS-UNIS, MAIS AUSSI POUR SORTIR UN NOUVEL EP : **MAGICAL LIES**. L'OCCASION POUR MARGAUX BOUCHAUDON (CHANT, GUITARE, CLAVIERS) DE NOUS PARLER DE FÉMINISME DANS LA SCÈNE ROCK FRANÇAISE, DE PLATEFORMES DE STREAMING ET D'HEUREUX HASARD.

ENTREVUE : JULIA ESCUDERO - PHOTOS : GREG PONTIUS



Entre les tournées, vous avez pris le temps d'enregistrer *Magical Lies*. Trois morceaux qu'il a fallu sortir en un temps très limité. Comment avez-vous travaillé dessus ?

Nous savions depuis mai dernier que nous allions travailler avec Sub Pop. Nous avons rencontré plusieurs membres de leur équipe à l'occasion de notre date à Seattle et dès le lendemain, ils nous ont proposé de participer à leur collection *Singles Club*. J'ai alors très vite réfléchi aux morceaux que nous pourrions sortir avec eux. *Principia* est sorti en 2023 mais l'album était terminé depuis près d'un an. J'avais donc eu le temps de commencer à écrire de nouvelles chansons. J'ai remis les mains dans les maquettes pour restructurer un peu les morceaux, y ajouter quelques idées d'arrangements et surtout les faire cohabiter. Tout s'est fait plutôt rapidement ce qui tranchait pas mal de notre manière de faire sur *Principia*.

« Je soutiendrai toujours les assos, les dispositifs féministes qui veulent mettre en avant des artistes féminines, mais la vérité est que j’attends impatiemment le moment où on ne se posera plus la question. »

Principia a été qualifié par différents médias d’“album de la maturité”. Un terme bien trop utilisé. Mais c’est aussi celui sur lequel vous avez le plus pris votre temps, que vous avez le plus aéré. Est-ce la technique et la production qui induiraient cette idée de maturité ?

Sans doute un peu oui. On avait une esthétique beaucoup plus lo-fi sur les premiers albums donc le fait d’avoir une prod plus léchée donne un peu l’impression que l’on est sortis de notre cave alors qu’il a été enregistré au même endroit que *Juillet* et avec les mêmes personnes. La vérité c’est que l’on vieillit et que l’on n’a plus exactement les mêmes envies qu’autrefois, que l’on côtoie beaucoup de groupes qui sont hyper inspirants et qui donnent envie de tester d’autres choses, de penser autrement.

On y retrouve le morceau “Ada, Mary, Diane”. Sont-elles là pour personnifier l’invisibilisation de la femme dans différents domaines ?

Ce morceau est inspiré de travaux que j’avais fait lorsque j’étais étudiante en Histoire de l’art. J’ai très souvent bossé sur les femmes artistes, la représentation des femmes dans l’art ou les deux en même temps. Dans cette chanson, il est question de la femme créatrice et du monstre. Je parle d’Ada Lovelace, de Mary Shelley et Diane Arbus. Qu’est-ce qui est monstrueux ? Leurs créations ou elles ? Camille (trompette, saxophone, guitare, chœurs) et moi avons souvent dû essuyer des remarques ultra sexistes après les concerts, d’hommes qui venaient nous dire quoi faire, comment le faire, comment nous comporter, comment nous habiller... qui minimisaient notre travail... Ça arrive un peu moins souvent mais encore... Je pense que ça m’a ramenée à ces questions que j’étudiais en cours parce que je me suis dit « Mais qu’est-ce qui les poussent à venir me donner leur avis sur tout ce que je fais, même mes fringues ? ».

Aujourd’hui en France, de nombreux mouvements, dont *More Women On Stage*, mettent en avant une scène rock féminine. Concrètement, vous trouvez que la scène rock féminine est suffisamment mise en avant à l’heure actuelle ?

Je pense que c’est nécessaire qu’il y ait de tels dispositifs aujourd’hui mais c’est loin d’être mon

monde idéal. On a joué pour Les Femmes s’en Mêlent en décembre dernier, c’est un festival créé en 97 et qui est toujours pertinent aujourd’hui. C’est un peu triste comme constat quand même. Je suis un peu partagée sur ces questions-là parce que j’ai hyper peur du pink washing. Évidemment, je ne parle pas de *More Women On Stage* quand je dis ça, mais de sphères bien plus hautes de l’industrie de la musique. Moi je n’ai pas envie d’être programmée dans une salle ou un festival juste parce que je suis une fille. Par exemple avec Camille, on a joué dans un autre groupe à Paris qui s’appelle Eggs et une salle a refusé de nous faire jouer parce que le groupe n’était pas assez paritaire. Je comprends, sauf que moi ça m’a renvoyée à un truc du style « Mon rôle n’est pas assez “important” dans

le groupe pour jouer dans cette salle ». Dans En Attendant Ana, on n’est pas paritaires non plus. Mais là ça n’aurait pas posé de problème parce que mon rôle était considéré plus “important”. J’ai été super dérangée parce que ça m’a ramenée à mon genre alors qu’il n’a jamais été question de ça dans Eggs. Évidemment, je soutiendrai toujours les assos, les dispositifs féministes qui veulent mettre en avant des artistes féminines, mais la vérité est que j’attends impatiemment le moment où on ne se posera plus la question.

Sur *Magical Lies*, le titre “Tiny Teeny Tyche” est-il une référence à la déesse du hasard et de la fortune romaine Tyché ?

Oui exactement !



Est-ce que le fait qu'un groupe de rock fonctionne aujourd'hui tient de l'heureux hasard ou doit-on déconstruire ce mythe pour parler de l'énorme travail que doivent fournir les artistes ?

Alors "fonctionne" dans quel sens ? Si c'est d'un point de vue financier, spoiler alert : ça ne fonctionne pas ! Si c'est dans le sens "notoriété", il y a forcément une part de chance, être au bon endroit au bon moment. Et si c'est d'un point de vue humain et artistique alors c'est beaucoup de travail ! Créer à plusieurs, tourner, défendre un projet en équipe, ce n'est pas toujours évident. Donc dans tous les cas, c'est beaucoup, beaucoup de travail, d'investissements et de sacrifices.

Alors je dirais que l'heureux hasard il est plus dans les rencontres que l'on fait.

Le hasard, il sera au cœur de votre futur album. Parle-t-on de hasard qui permet la création ? De hasard qui devient magique en matière d'art ?

Je ne suis pas une musicienne au sens académique donc quand j'écris une chanson je ne sais pas trop ce que je fais. On peut dire qu'il y a toujours une part de hasard quand je prends ma guitare. Maintenant, la question qui m'intéresse c'est plutôt de savoir si le hasard existe. On va essayer de s'en remettre au hasard pour arranger les morceaux, mais aussi de tricher un peu. C'est une astuce pour nous permettre de bosser sur un nouvel album en essayant de pas trop reproduire ce que l'on a déjà fait. On verra si on y arrive !

Vous travaillez souvent dans l'urgence, le groupe Balm m'expliquait que le courant hip hop aujourd'hui dominant avait cassé les codes en sortant très souvent de nouveaux titres sur les plateformes de streaming. Vous sentez une pression à devoir être toujours présents pour exister ?

Forcément quand on est tout juste intermittents du spectacle (comme c'est le cas pour certains dans En attendant Ana), si on n'a pas de concerts, on ne fait pas de cachets et si on ne fait pas de cachets, on n'est plus intermittents. Bon voilà, quand on a ça en tête, on n'envisage pas les choses de la même manière. Dans notre cas spécifique, on a l'impression que *Principia* a été bien accueilli donc on a envie de vite passer à la suite et de battre le fer tant qu'il est chaud. On sent que l'on a encore des choses à faire ensemble, et surtout on a hyper envie.

En parlant de streaming, Spotify, vous avez dû le voir, a expliqué que l'augmentation de ses tarifs aurait lieu pour contrer le CNM qui les impose. Pour un groupe comme le vôtre, comment fonctionne la relation avec les plateformes de streaming ?

On travaille avec un distributeur donc on n'a pas trop de lien direct avec Spotify. Au point que je ne sais même pas ce que ça génère en termes d'argent. Probablement rien. Après, on n'a pas de lien non plus avec le CNM. On n'a jamais touché la moindre subvention. On a toujours tout fait en indé, depuis le tout premier album avec des tous petits labels jusqu'à aujourd'hui. Quoiqu'il arrive, les plateformes ne vont pas du tout dans le sens des artistes, encore moins Spotify qui est vraiment la pire, mais ça, je crois que beaucoup le savent. Et pour autant, à notre mini niveau, ça me paraît impossible de faire sans. Il faudrait sans doute que l'on soit un poil plus courageux, mais je ne vois pas trop comment nous l'imposer.



At

LAST TRAIN

LE GÉNIE DU ROCK INDÉ FRANÇAIS

LAST TRAIN SURPREND DÉLICIEUSEMENT AVEC **ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK**, UN ALBUM HORS DU COMMUN FRUIT D'UN TRAVAIL TITANESQUE. EN S'AVENTURANT HORS DES SENTIERS BATTUS, LE GROUPE ALSACIEN SE LANCE DANS L'EXPÉRIMENTATION ET REVISITE SON PROPRE RÉPERTOIRE EN COLLABORATION AVEC L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MULHOUSE, OFFRANT AINSI UNE NOUVELLE DIMENSION À SON HISTOIRE.

ENTREVUE ET PHOTOS : VALÉRIE BILLARD



C'est une plongée dans un voyage sensoriel, une exploration au cœur d'une histoire d'amitié passionnante. Avec cet hymne envoûtant ponctué d'interludes néo-classiques, de requiem pour orgue, d'envolées électroniques, Last Train élève une fois de plus le niveau avec cet album surprenant, unique et captivant.

La rencontre avec Jean-Noël Scherrer (chanteur, pianiste et guitariste) le maître d'œuvre du projet se déroule dans l'atmosphère feutrée du prestigieux et mythique Motorbass studio de la rue des Martyrs à Paris. Un écrin doté d'une touche d'intimité parfaite pour la présentation de ce petit bijou symphonique émouvant.

« On n'était pas du tout préparés. On est 4 musiciens d'un groupe de rock, notre habitude, c'est de brancher une guitare dans un ampli et d'être sur scène. »

Comment est née cette l'idée de réadapter 12 morceaux de votre registre avec orchestre ?

Cette envie existe depuis longtemps, dès le tout premier album, on se disait que ce serait intéressant un jour de pouvoir montrer que, certes, guitares, basse, batterie sont notre moyen d'expression, mais que les inspirations proviennent aussi d'autres courants musicaux ... alors était venue l'idée de créer un petit projet où on aurait amené un piano sur scène et laissé les amplis à la maison, en bossant aussi avec un quatuor à corde, c'était l'envie de faire une version unplugged de nos morceaux. C'est en écrivant ça que j'ai eu envie d'apporter des nouveaux instruments que l'on ne connaissait pas. Ça s'est fait un peu de manière empirique, peut-être un peu maladroite mais très progressive. C'est un travail de 2 ans et demi au total.

Se lancer dans une telle aventure ne doit pas être simple...

Tout le disque n'a été qu'une succession de défis auxquels on n'était pas du tout préparés. On est 4 musiciens d'un groupe de rock, notre habitude, c'est de brancher une guitare dans un ampli et d'être sur scène. Nous avons découvert des métiers nouveaux pour nous, ça n'a pas été simple effectivement. Sans oublier notre côté un Alsacien, un petit peu radical (rire). On a découvert et appris tellement de choses pour en ressortir nourris, j'ai même découvert comment fonctionnent certains sons que j'entendais dans la musique que j'aime. Finalement, c'est un projet presque ludique.

Quand tu dis “on”, c’est surtout un travail intense entre toi et ton ingénieur du son Rémi Gettliffe ?

Oui, très intense, duquel on ressort un peu lessivés car, de par sa nature, c’est finalement devenu un projet avec beaucoup d’enjeux et coûteux parce qu’on le produit nous-même. Aujourd’hui, on prépare la suite avec Rémi. Ça nous a fait du bien de ne plus nous voir, parce que nous étions allés au bout de ce que deux personnes peuvent endurer à passer presque un an vraiment collé l’un avec l’autre ! Aujourd’hui, tout va bien.

J’imagine que tu n’as jamais eu à gérer un travail aussi intense depuis que tu fais de la musique, c’est vraiment une approche totalement différente ?

Effectivement, ce n’est pas exactement la même chose. Notre habitude en studio c’est d’enregistrer 12 pistes max et puis fin de l’histoire. On ne connaît pas du tout ces projets avec des centaines de pistes, tous ces samples... c’est vertigineux mais aussi très formateur. Je crois que c’est ce que je cherchais, aussi : être stimulé. C’est quand même un luxe, de prendre un an et demi pour faire un disque qui n’a rien à voir avec le groupe.

La liberté autour de votre métier, c’est quelque chose d’important pour vous...

Tout au long de notre petite histoire, nous avons toujours pris grand soin d’adapter nos relations contractuelles en gardant la main sur une partie de tout ça. Il y a 3 ou 4 ans, nous avons eu la chance par un concours de circonstances de pouvoir prendre pleinement notre indépendance. On a deux sociétés avec les garçons à gérer quotidiennement, en plus de nos contacts, nos recherches de financement et nos équipes parce qu’on a des salariés. On ne s’improvise pas du jour au lendemain artistes indépendants, ou artistes producteurs. Mais c’est vraiment ce qui nous permet d’être libres. Pour la session avec l’orchestre que l’on a fait venir pour le clip “Heroin”, je ne sais pas quelle maison de disques accepterait de mettre le billet que nous avons mis pour le faire. Pareil pour le disque, un an et demi de studio ! Sans comptes à rendre à personne qu’à nous-mêmes, on est dans cette liberté et on assume le choix. C’est beaucoup de travail mais au final, c’est une chance de ouf !

« Finalement cet album c’est un peu un recueil d’influences, un hommage à toute la musique que l’on aime, et à tous ces compositeurs et compositrices que l’on admire. »

Quelles ont été tes influences pour la composition de cet album, tes inspirations directes, qu’est-ce qui a habillé et transformé tes morceaux ?

La musique de film est vraiment un genre qui nous anime depuis toujours et que nous écoutons beaucoup, on aime la musique ambiante, instrumentale, on adore le post-rock, qui fait travailler l’imagination. Cette musique d’image et d’espace, j’ai l’impression qu’on a toujours voulu la mettre dans Last Train. L’idée était d’enlever les barrières du cadre d’un groupe de rock, de s’autoriser à côtoyer les musiques qui nous inspirent, de s’inspirer des compositeurs de musique de film tels les James Newton Howard et Thomas Newman, Michael Giacchino, Howard Shore.... Mais on n’est pas des compositeurs classiques, on vient en plus de la musique actuelle et pas du conservatoire. Et puis dans les gens qui font ça, pleins nous influencent aussi. Je pense à cette vague néoclassique avec Hania Rani (pianiste, compositrice et chanteuse polonaise), Ólafur Arnalds (musicien islandais) ou Max Richter (compositeur et pianiste britannique d’origine allemande), qui tous se retrouvent à faire des musiques de film, tout comme les Jonny Greenwood de Radiohead, Trent Reznor de Nine Inch Nails qui viennent vraiment du milieu rock. Finalement cet album c’est un peu un recueil d’influence, un hommage à toute la musique que l’on aime, et à tous ces compositeurs et compositrices que l’on admire.

C'est pour cette raison qu'il était important de vous faire aider, notamment en prenant un orchestrateur, Fabien Cali je crois ?

Oui, on avait besoin d'une sorte de traducteur pour cette musique. Moi, je suis plutôt pianiste de base et donc j'écrivais les parties de violon sur un clavier avec des bandes son. Mais un violon ne pouvait pas exactement faire ce truc-là, parce qu'il faut connaître l'instrument et donc il est venu écrire pour les différents pupitres, réarranger, rééquilibrer... Fabien a su se mettre au service du projet, c'est un super compositeur, un super orchestrateur et un super gars au passage.

Maintenant que tu es arrivé au bout, est-ce que cela correspond à ce que tu t'imaginais, est-ce que tu es content du résultat final ?

Je suis très content honnêtement du disque et surtout qu'il soit fini. Le plus dur, c'est de réussir à mettre un point final. Je repousse toujours ce moment parce que j'entends toujours ce qu'il faudrait faire autrement. J'ai toujours eu du mal, même avec Last Train à figer les choses, c'est pour ça que j'aime tellement le live car ça peut vivre tout le temps et toujours d'une autre manière. Maintenant, je suis heureux de ce que nous avons fait, hyper fier d'avoir appris tellement de choses et d'être passé par cette case-là, même si c'est peut-être une prise de risque ou peut-être même une connerie, stratégiquement.

Avec cet album, est ce que vous avez prévu de faire des sessions publiques justement, avec la présence de l'orchestre ?


Ce n'est pas à l'ordre du jour, même si on a eu plusieurs propositions. La problématique c'est que l'on n'a pas le temps aujourd'hui d'écrire ce spectacle, l'album doit faire 3/4 d'heure et on ne se voit pas monter un projet de cette envergure d'une durée de live si courte, il faut l'écrire, c'est encore un travail différent, impossible de se retrouver avec l'orchestre pour faire juste 5 répétitions et repartir. On a surtout hâte de repartir en tournée, ça fait partie des arguments qui perturbent un peu la possibilité de rendre ce projet orchestral live. On a déjà enregistré l'album suivant. C'est une des conclusions hyper belle de la fin de ce projet : il nous a vraiment donné l'envie de se retrouver tous les 4 avec nos guitares, notre basse de notre batterie. On se concentre sur déjà sur la suite.



Le précieux recueil *Original Motion Picture Soundtrack* sera disponible le 17 mai 2024 en vinyle et coffret en édition limitée à 3 000 exemplaires uniquement. Sa sortie sera accompagnée d'une mini-série de 3 épisodes relatant le travail réalisé en studio et un documentaire sur la collaboration avec l'orchestre. Last Train reste décidément un groupe brillant qui fait figure d'exception au sein de la scène rock indépendante française.







AVEC CASTÈLS DINS LA LUNA, SON DEUXIÈME ALBUM, CXK FRAPPE UN GRAND COUP. AVEC CE DISQUE PRODUIT PAR LA LÉGENDE STEVE ALBINI, LE COMBO S'IMPOSE COMME L'UNE DES VALEURS SÛRES DU ROCK HEXAGONAL.

CXK

LA PUISSANCE OCCITANE

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : CÉDRICK NOT

CXK, c'est la rencontre incroyable entre un groupe chantant en occitan et un producteur à la renommée internationale comme Steve Albini, l'homme que l'on connaît pour avoir produit notamment le *In Utero* de Nirvana ou le *Rid of Me* de PJ Harvey, entre autres joyaux.

Une rencontre qui pourrait paraître surprenante car la route Toulouse-Chicago n'est pas la plus droite qui soit mais pour CXK les choses se font faites très simplement : « Notre ingénieur du son, un Français qui habite Barcelone, nous avait dit un jour que l'on devrait travailler avec lui. Nous ne savions pas si cela serait possible, mais lorsqu'il nous en a reparlé, car il connaissait Steve, nous avons pris contact avec lui. Cela s'est alors déroulé naturellement. Nous sommes allés enregistrer l'album dans son studio à Chicago. Tout a été fait en prises live. On a voulu bosser à l'économie pour respecter le côté sacré du live. Steve Albini était le producteur qui convenait parfaitement à notre façon de travailler. Tout va très vite avec lui. Nous aimons cette façon de faire, d'aller à l'essentiel. Quand nous l'avons rencontré, nous étions bien sûr dans nos petits souliers mais c'est une personne très humble. Il est cool. Au final cela a été facile. On a été direct dans le travail ce qui a simplifié les choses. »

« Pour nous, l'occitan est une langue qui sonne très rock'n'roll. Chanter dans cette langue est à la fois un choix politique et esthétique »

Le chant en occitan, le style de CXK et celui de Steve Albini, tous ces éléments donnent à ce disque une tension palpable, un sentiment d'urgence particulièrement intéressant.

En l'écouter, on se dit que ce mariage entre la langue occitane et la production d'Albini devait impérativement se faire comme explique Dimitri Kogane : « Nous sommes le premier groupe occitan à être enregistré par lui, mais il avait produit auparavant des groupes basques. C'est quelqu'un de très curieux. Il avait choisi Romain Baudoin d'Artùs [NdIR : groupe aujourd'hui défunt qui chantait en occitan] en première partie pour certains de ses concerts en France. Pour nous, l'occitan sonne très rock'n'roll, avec une vraie ouverture créative. Chanter dans cette langue est à la fois un choix politique et esthétique. Tu la retrouves aujourd'hui dans les bals ou dans la polyphonie. Pour l'anecdote, le père de Paulin [NdIR : le guitariste-chanteur du groupe] ne lui parlait qu'en occitan, pas en français. Son utilisation dans les musiques actuelles est quelque chose qui a une vraie logique. Cela est cohérent avec le "consommez local, le mangez local". Les mots de notre territoire ne se trouvent pas dans la langue française. Il est important d'avoir un ancrage local. C'est même primordial. La Catalogne a réussi à imposer sa langue, sa culture parce que Madrid n'a pas réussi à imposer le centralisme comme a pu le faire l'état français. »

CXK est un groupe à la fois ultra moderne et traditionnel. Le combo a d'ailleurs longtemps travaillé dans les musiques dites traditionnelles et celles-ci ont été utilisées et

retravaillées dans leur premier album, *Dirècte*, un disque pour lequel le groupe avait enregistré et filmé chaque morceau en direct et en plans séquences dans des lieux insolites : « Nous n'avons pas fait de collectage [NdIR : le collectage est la recherche des costumes authentiques, l'enregistrement des musiques, des chansons de tradition orale]. Nous avons beaucoup utilisé de musiques traditionnelles en les réarrangeant à notre sauce. On trouve une vraie modernité dans ces musiques. Nous ne faisons pas pour autant une musique d'occitanistes. Nous ne sommes pas allés enregistrer à Chicago pour rien. »



Avec le premier single tiré de son nouvel album, "24 de febrèr de 2022", CXK parle de cette date terrible du 24 Février 2022, jour de l'invasion de l'Ukraine par la Russie.

CXK veut ainsi montrer à travers ce morceau et le clip qui l'accompagne que chaque événement possède une portée universelle : « Cette question de

défendre son territoire est essentielle. On peut se poser la question doit-on être pacifiste jusqu'au bout ou ne doit-on pas et, même si on déteste la guerre, combattre pour défendre la démocratie. Tu peux trouver dans ce titre des similitudes avec la croisade contre les Albigeois [NdIR : la croisade contre les Albigeois est une croisade proclamée par l'église catholique contre l'hérésie, principalement le catharisme et dans une moindre mesure le valdéisme. Elle dura de 1209 à 1229]. On voulait écrire ce morceau par le prisme du peuple, par celui des petites gens. À travers ce titre nous parlons bien évidemment aussi de la colonisation. »



« On peut se poser la question doit-on être pacifiste jusqu'au bout ou ne doit-on pas et, même si on déteste la guerre, combattre pour défendre la démocratie. »

CXK, qui a toujours été un formidable groupe de scène, frappe un grand coup avec ce remarquable album qui montre que ce ne sont pas les français ou l'anglais, comme on pourrait le penser, qui sont forcément les langues les plus rock.

Ils signent un disque qui risque de les imposer comme l'une des valeurs montantes du rock hexagonal et qui pourrait bien voir le duo passer à un niveau supérieur. La réputation de CXK grandit mois après mois et la tournée qui arrive bientôt promet de faire des ravages : « Nous avons hâte de défendre ce disque sur scène. C'est un album dont nous sommes très fiers. Cette année et la prochaine peuvent être cruciales pour le groupe. Nous sommes programmés aux Vieilles Charrues cet été. Cela va être un moment important pour nous. »





JÉRÔME ATTAL

SE MOQUER DU CHIFFRE

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTOS : NICOLAS BURLOT

ÉCRIVAIN DE RENOM ET PAROLIER TRÈS RÉPUTÉ, JÉRÔME ATTAL REVIENT PRESQUE 20 ANS APRÈS UN PREMIER LONG FORMAT ROCK ET ÉLECTRIQUE, EN ESTHÈTE INSPIRÉ DE LA CHANSON, AVEC **LES ATTACHES FINES**, ALBUM FIN ET AMOUREUX, MAIS AUSSI LUCIDE ET INDIGNÉ, MARQUÉ PAR LE SCEAU MUSICAL POP ET MÉLODIQUE DU DUO NOROY.

Ce qui frappe d'emblée chez Jérôme Attal, c'est cette manière passionnée avec laquelle il parle de cette chose essentielle qui le fait vibrer, l'émotion. Il est habité par une quête permanente d'absolu, façon pour lui de dépasser la dureté du réel, dans lequel il donne l'impression d'être comprimé et de ne jamais vraiment être à sa place. « La chanson et le roman sont des espaces qui sont pour moi plus valables que la vie. Dans la vie de tous les jours, il y a plein de moments où je regrette de ne pas trouver le bon mot. Dans un roman, je peux réparer cette injustice. Dans les chansons, c'est encore plus concentré. Je peux vivre des choses que je ne vis pas dans la vie, je peux aussi mettre des secrets. »

Il sait parfaitement ce qu'il fixe dans le processus d'écriture d'une chanson, ce qu'il trouve dans le souffle qui l'a poussé vers la création de ce nouvel album de chansons pop modernes, élégant et accessible, sensible et conscient. « Ce qui est beau dans une chanson, quand on tombe dessus à la radio, c'est que nous pouvons nous inclure dedans, pour y mettre un souvenir, y placer sa nostalgie, sa mélancolie. Les chansons sont comme des barques, dans lesquelles, nous pouvons nous réfugier le temps de l'écoute. »

Avec humilité, mais aussi un peu de frustration, il reste conscient de ses propres limites et de la portée de sa musique. « Mon premier disque a eu un succès d'estime, mais pas suffisamment pour

« Une forme de résistance contre la violence, contre l'immédiateté de tout, la dictature des algorithmes et du chiffre. »

En 2024, et peut-être encore plus que jamais, il assume pleinement le romantisme qui est le sien, loin de la posture, mais foncièrement comme « une forme de résistance contre la violence, contre l'immédiateté de tout, la dictature des algorithmes et du chiffre. C'est ce que j'exprime dans la chanson, "Le Chiffre". Et qui résonne avec cette phrase terrible d'Oscar Wilde "Le cynisme c'est connaître le prix de tout, et la valeur de rien." La société aujourd'hui, nous ramène à une vision très cynique du rapport entre les gens, des rapports de pouvoir et d'argent. Être romantique, c'est privilégier les belles histoires et se moquer du chiffre. »

déclencher une suite. Je n'ai jamais vraiment quitté la musique. Après mon album en 2005, j'ai beaucoup écrit pour les autres en tant qu'auteur [NdLR : ce qui lui a valu le Grand Prix Sacem 2020]. J'avais très envie de refaire un disque en tant qu'interprète, mais je ne suis pas vraiment autonome musicalement parlant. Je joue un peu de guitare, un peu de piano, mais le processus est toujours un peu long car il faut toujours que je rencontre les bonnes personnes. »

Ce sera ainsi le groupe Noroy [NdLR : duo électro-pop originaire de Caen], pour qui il a signé les textes de 2 morceaux de leur EP *Gata*, sorti en 2021, qui deviendra cet allié précieux pour aboutir après un an et demi de travail à ce disque dont il aime particulièrement l'inspiration musicale et la modernité. « Ils viennent de l'électro, je viens de la pop anglaise, mais ils ont utilisé pas mal de guitares, ils ont su créer l'écrin idéal pour que je puisse m'épanouir en tant qu'interprète. Il y a même de la disco, sur "Le Chiffre". Je trouvais ça très marrant d'avoir ce côté dansant sur une chanson aussi noire. » "Le Chiffre", un morceau sur lequel il revient

dramatique, malgré la mobilisation. Immédiatement, j'ai eu envie de la raconter sur le terrain d'une histoire d'amour dont la fin est inéluctable. Faire aussi un parallèle avec ce que nous vivons aujourd'hui, géopolitiquement, écologiquement. Nous aurons beau essayer de sauver les meubles, la maison va prendre feu. Ce disque est plutôt un constat amer, pas tant sur ce qui se passe aujourd'hui, mais sur la manière dont nous laissons faire les choses... »

Les Attaches Fines a ainsi plusieurs niveaux de lecture et d'écoute, mais il installe avant tout un captivant dialogue, une manière d'aller vers

« Ce qui est beau dans une chanson, quand on tombe dessus à la radio, c'est que nous pouvons nous inclure dedans, pour y mettre un souvenir, y placer sa nostalgie, sa mélancolie. »

beaucoup, et dont l'écriture n'a, a priori, pas atténué son indignation devant la vulnérabilité et l'impuissance des artistes, face au diktat des algorithmes. Un morceau symbole évident d'un disque dans lequel il aura mis tellement de lui, mais d'une autre manière que celle qui l'avait animé pour *Comme Elle Se Donne*, sans renier toutefois de ce qui fait l'essence même et la sincérité de son écriture. « C'est toujours la même énergie, la même vulnérabilité. Mais il y a 20 ans de différence, j'étais plus jeune et peut-être que la mélancolie l'a emporté sur la fougue, quoique je ne sais pas... Mon processus d'écriture est très instinctif. Dès que j'ai une émotion, j'essaie de la transformer en mots, en chanson... j'en ai besoin. C'est expiatoire, mais c'est aussi un refuge, c'est aussi pour figer les choses, avoir une émotion et vouloir la fixer. Je vis alors un moment hors du commun, qui me donne envie de l'explorer à fond. »

Et si son album parle des dérives du monde moderne, d'écologie, d'apocalypse, il se défend néanmoins d'avoir voulu consciemment écrire un manifeste politique et militant. « Je fais des choses viscérales ! J'écris des chansons, parce qu'il y a tout simplement des choses qui me bouleversent. J'avais suivi l'affaire de ce béluga qui s'était échoué dans la Seine [NdLR : en août 2022]. Cette histoire s'est terminée de manière

l'autre qu'incarne particulièrement, les duos que Jérôme Attal forme sur "Tunnel Dans Tes Rêves" et "La Rivière Et Le Monde", respectivement avec Juliette Bossé [NdLR : du duo électro-pop belge Rive] et Gaëtane Abrial. « Juliette, je l'ai connue aux *Rencontres d'Astaffort* chez Francis Cabrel, où j'interviens en tant que coach. Je l'avais adorée : elle, sa voix. J'avais très envie de lui proposer une chanson. J'avais envie de 2 ou 3 duos dans ce disque pour reposer les auditeurs de ma voix (rires). Et c'est bien aussi qu'il y a de la présence féminine ! Juliette, j'ai écrit la chanson en pensant à elle. J'aime bien l'idée que nous puissions communiquer par le rêve. "La Rivière Et Le Monde", une chanson d'amour dans un contexte apocalyptique où tout est désolé, les gens essaient de fuir. Gaëtane, je ne la connaissais pas, c'est mon label qui m'a proposé de chanter avec elle. Je suis vraiment fan, j'adore son timbre de voix. Cela donne beaucoup de relief et d'intensité à la chanson. »

Deux chansons complices, véritables petits bijoux d'interprétation et de mélodies, qui rayonnent au milieu de ce disque qui ne recueillera pas la faveur des algorithmes, mais assurément celle du cœur.

« La société aujourd'hui, nous ramène à une vision très cynique du rapport entre les gens, des rapports de pouvoir et d'argent.

Être romantique, c'est privilégier les belles histoires et se moquer du chiffre. »



LES ATTACHES FINES
(ROY MUSIC)

Alors qu'il vient de publier un roman, *Neuf Rencontres et Un Amour*, Jérôme Attal propose aussi un disque de douze titres créés avec le duo électro-pop Noroy révélé par la B.O. d'*Emily in Paris*. Si certains écrivains ne parviennent pas à transposer leur art sur un format court, ce n'est pas le cas de Jérôme qui nous transporte dans ses moments de mélancolie poétique. Attal mélange parfois voix parlée et chantée comme sur le cynique "Le Chiffre" qui dénonce l'obsession du résultat. L'artiste n'hésite pas à mettre en valeur des talents rencontrés dans ses ateliers de création : Melba qui chante sur "L'Azur En Pleine Nuit", Gaëtane Abrial pour le délicat "La Rivière Et Le Monde" et la Belge Juliette Bossé sur quatre titres dont l'émouvant "Tunnel Dans Tes Rêves". Les attaches fines sont celles auxquelles on se raccroche pour garder l'illusion d'un amour perdu.

CHRONIQUE : DOMINIQUE GRANDFILS





ROCK AU FÉMININ

PORTFOLIO PHOTOS





SHAKA POK - CRÉDITS : SÉBASTIEN BANCE









MADemoiselle K - CRÉDITS : JULIANE LANCOU





HILDEBRANDT

AU PLUS PRÈS DE LA VÉRITÉ

FIGURE D'UNE SCÈNE FRANÇAISE QUI OSE LA CHANSON AUTREMENT, LE MUSICIEN ET CHANTEUR HILDEBRANDT A TROUVÉ EN SON AMI LESCOP LE PARFAIT PARTENAIRE DE JEU POUR ASSOUVIR DE PROFONDES ASPIRATIONS ARTISTIQUES ET ABOUTIR AU VIBRANT LONG FORMAT, **Will**, DISQUE ÉLÉGANT ET SUBTIL AUX DÉLICATS REFLETS ROMANTIQUES.

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : MARYLÈNE EYTIER



« On ne sert pas à grand-chose, nous ne servons presque à rien. »

Hildebrandt est habité par le doute, mais c'est chez lui un moteur qui le rend humble et philosophe. C'est ainsi que débute "Pour l'apparat", ayant une place à part dans la genèse de *Will* : « C'est vraiment cette chanson qui a marqué l'orientation de l'album. Musicalement surtout : cette couleur très boisée, cette rythmique à la Gainsbourg des 70s. Très tôt j'ai su que cette direction était la bonne. Il y avait une espèce de majesté dans la manière de construire les arrangements que j'avais envie d'emprunter sur l'ensemble. »

« Depuis que je chante, je suis à la recherche d'un équilibre entre la lumière et les parties les plus sombres. Enfin sur cet album, j'y suis vraiment arrivé. »

Hildebrandt attribue d'ailleurs à ce disque beaucoup de bienfaits et confie avoir franchi de grandes étapes. « Je laisse beaucoup de place au doute, ne serait-ce que parce que je ne suis pas toujours d'accord avec ce que j'ai dit la veille. *Will* est une vraie avancée dans ma quête de la vérité. Cet album c'est vraiment moi, c'est pour ça qu'il s'appelle *Will*. [NdIR : son prénom, Wilfried] Je n'envisage pas le fait de créer sans mettre de soi dans la création. C'est ma façon de vivre : raconter qui je suis, le plus sincèrement possible. "Will" c'est aussi la volonté en anglais. Il est donc question de détermination, continuer à faire ce pourquoi on existe et surtout par quoi on existe ! »

Non sans hasard, il emploie le "on", manière symbolique d'incarner cette cohabitation fascinante entre sa personne et ses personnages, comme le clown Lili Brandt, le Hildebrandt de *iLeL* [NdIR : son LP sorti en 2019], dandy androgyne tout de rouge vêtu.

Depuis longtemps, il interroge à travers son travail d'artiste qui il est, en explorant toutes les strates de son identité, toutes les facettes de sa personnalité même les plus obscures. Mais à travers *Will*, il atteint une forme de sérénité, qui

s'entend et se voit sur la pochette de l'album. « Depuis que je chante, je suis à la recherche d'un équilibre entre la lumière et les parties les plus sombres. Enfin sur cet album, j'y suis vraiment arrivé. Pour une raison simple : mon ami Lescop. C'est grâce à son soutien et à ses conseils, que j'ai pu trouver la manière la plus juste de le faire. J'ai toujours mon fond mélancolique, qui me permet de rêver, de voir la beauté des choses. La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste. Je suis fasciné par les ambivalences, mais j'ai réussi à prendre plus de distance, par un détachement, une certaine ironie, et même parfois une forme de joie. » Alors que la question de l'identité est

aujourd'hui en France, sous l'emprise du politique, enfermée dans un cadre restrictif, un album comme *Will* permet d'approcher ce sujet par le sensible et ainsi d'ouvrir le chemin d'une altérité bienveillante et humaniste. « J'ai appris très tôt que nous sommes tous des êtres complexes. Ce sont aussi les périodes de nos vies qui font que nous changeons. Il est difficile de résumer les gens, mais je suis émerveillé par l'idée de découvrir une cachette mystérieuse, une porte dérobée au fond du jardin. Il y aura toujours une nouvelle facette de soi-même à découvrir. C'est ce que je dis, dans "Je Te Connais". C'est un voyage, qui n'est jamais fini. »

Le souffle poétique qui émane de l'album très personnel d'Hildebrandt confirme une nouvelle fois ô combien les artistes permettent à ce monde complexe d'approcher la nuance, à mille lieues des discours clivants et lénifiants qui inondent en ce moment les médias de masse, en particulier autour de l'artiste Aya Nakamura.

Par son humilité, sa sincérité, et plus simplement son humanité, Hildebrandt offre avec *Will*

un beau présent au monde. « On peut penser que les questionnements sur l'identité sont quelque chose d'égoцентриque mais, pour moi, en tant qu'artiste, c'est le seul moyen de toucher le plus de gens. J'en parlais d'ailleurs ce matin même avec Lescop : être le plus cru, le plus direct, sur ses questionnements personnels, c'est une chance de se rapprocher au plus près de la vérité des autres. »

L'artiste rochelais oscille donc en permanence entre ses penchants mélancoliques et la lumière. Alors, au moment de parler des albums qui ont compté pour lui, cette balance intérieure ressurgit mais ouvre de délicieux débats. « Si j'aime un album, c'est d'abord pour le ressenti intérieur qu'il me procure à travers la joie qui se ressent chez les musiciens. J'ai lu beaucoup de livres autour de mes albums cultes des 70s. Je ne vais pas être très original en évoquant ceux des Beatles : il y avait de la tension dans le groupe, mais quand ils se retrouvaient pour jouer ensemble en studio, il y avait une vraie joie qui circulait entre eux. Je pense aussi à *Harvest* de Neil Young qui a été enregistré presque en totalité en live dans une grange, avec ce groupe créé sur le moment. Voilà le fantasme du fan de musique que je suis : se retrouver comme ça au débotté avec des amis, enregistrer un album et boum, il devient l'un des albums les plus importants de l'histoire du rock ! (rires) Mais les albums qui m'ont le plus marqué sont des albums de solitaire. Je peux l'affirmer, ma plus grosse émotion c'est *Either Or* d'Elliott Smith

[NdLR : sorti en 1997]. Je vivais en Angleterre et travaillais dans un hôtel. Je me souviens de l'avoir acheté par hasard et de l'avoir écouté en boucle seul par une après-midi pluvieuse d'hiver, comme on les imagine en Angleterre. »

Qui dit sortir un album, dit tournée, se retrouver sur scène, retrouver ses complices, ses musiciens, cet espace où il peut être cet autre lui, grâce aux chansons. « Au travers de mes chansons, je peux m'autoriser des choses, alors que dans la vie c'est tout le contraire. J'ai toujours ce truc de "on est sûr de rien", une espèce d'humilité qui me rattrape tout le temps. Alors au moment de partir, en tournée, c'est largement, l'excitation qui l'emporte. Je suis quelqu'un qui doit composer avec l'adrénaline. J'ai toujours eu un fonctionnement très familial avec mes musiciens, avec Pierre, mon guitariste, avec Nico, mon ingé son qui a été aussi mon guitariste. Depuis quelques temps, l'arrivée d'Amandine, à la batterie, a amené une lumière, une fraîcheur dans notre trio sur scène que j'avais très peu connues jusque-là. Le triangle fait que cela rebondit beaucoup entre nous 3, c'est un équilibre qui me plaît beaucoup. »

Will, par sa générosité, sa vitalité, son humilité, est aussi un disque qui donne très envie de partager ses instants de grâce avec son créateur, dans la proximité et la communion du live. Le rendez-vous est donné.

Au jeu des comparaisons, *Will* évoque Thomas Fersen, pour cette façon de rire de la vie, de se moquer de soi-même, mais aussi Higelin, pour cette capacité à entretenir cette énergie musicale joyeuse, quelle que soit la chanson. « Higelin, c'est vraiment le maître pour mettre de la joie dans la profondeur, dire des choses très fortes sans en avoir l'air. Alors ce serait un peu un graal, pour moi, d'arriver à combiner la joie et la folie d'un côté, la profondeur et la mélancolie de l'autre. » Hildebrandt est assurément en bon chemin tout près d'atteindre ce but sur le délicieux duo avec Buridane "Tu Ne Mens Jamais", sur le désopilant "Rater Sa Vie" ou sur le métaphysique "On Est Comme On Naît".

LE RISOTTO DE STUTTGART

Pour prolonger son univers artistique, multiple et inspiré, Hildebrandt présentera dans le cadre de sa tournée à venir « Un projet en écho à l'album, à la croisée du théâtre, de la musique et de la cuisine. Un concert hybride, où je raconterai aussi des anecdotes sur ma famille, sur mon passage en Angleterre. Je réaliserai une recette sur scène, que je servirai au public. Ça s'appelle le *Risotto de Stuttgart* : un risotto allemand, ça n'existe pas, c'est même un peu contradictoire... C'est un spectacle sur la complexité humaine, sur les contradictions d'un artiste partagé entre l'envie de glamour et l'envie d'ordinaire. Nous sommes tous un peu des *Risotto de Stuttgart*. »

Entrevues

THE BIG IDEA

LE ROCK DANS TOUS SES ÉTATS

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : JESSICA CALVO



PRÈS DE DIX ANS APRÈS SA FORMATION THE BIG IDEA S'IMPOSE ALBUM APRÈS ALBUM COMME L'UN DES GROUPES LES PLUS EXCITANTS DE LA SCÈNE HEXAGONALE. LEUR NOUVEL OPUS, **TALES OF CREMATIE**, POURRAIT BIEN ÊTRE POUR LE GROUPE LE DISQUE DE LA CONSÉCRATION.



À peine un an après leur précédent disque, *The Fabulous Expedition of Le Grand Vésigue*, The Big Idea est déjà de retour avec un nouveau long format. Revenir aussi vite, qui plus est avec un double album à une époque où l'on a tendance à réduire la durée des enregistrements peut surprendre le public même si l'on sait que, depuis leurs tous débuts, les Rochelais ont toujours été très productifs.

Il est devenu très rare dans l'industrie musicale de sortir un album tous les ans. L'époque où les Stones et les Beatles sortaient tous les six mois un chef d'œuvre est une époque révolue depuis bien longtemps. Il y a néanmoins une explication à ce retour si rapide : *Tales of Crematie* a été composé avant *The Fabulous of le Grand Vésigue* : « On travaillait sur *Tales...* lorsque le Covid est arrivé. L'album était presque terminé à ce moment-là. Nous avions quasi fini l'enregistrement, mais nous ne voulions pas sortir ce disque sans faire de concerts. Du coup,

terre ferme, The Big Idea sort alors le disque issu de ce périple, avant de reprendre les choses où elles en étaient avec *Tales of Crematie*.

Avec ce nouvel opus The Big Idea continue de proposer une musique et des thématiques complexes. À l'instar des groupes des années 60 et 70 le combo nous offre aujourd'hui un concept-album avec quatorze chansons qui sont déclinées comme autant de chapitres : « On a écrit une histoire que l'on a située à l'ère médiévale. Dans notre histoire, le monde est en guerre et dans ce chaos ambiant un souverain va sonner la révolte. »

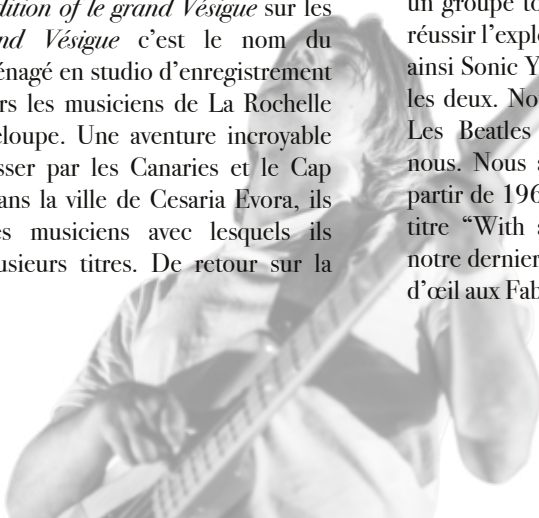
Pour ce disque, The Big Idea travaille avec un producteur, Stéphane Gillet, qui avait mixé leur précédent effort studio : « C'est la première fois que nous ne faisons pas les choses par nous-mêmes. On a réalisé l'album chez lui. Avoir un producteur extérieur nous a permis d'avoir plus de recul sur ce que nous faisons. »

« On a écrit une histoire que l'on a située à l'ère médiévale. Dans notre histoire, le monde est en guerre et dans ce chaos ambiant un souverain va sonner la révolte. »

nous sommes partis sur autre chose. Vu qu'avec le Covid il était impossible de bouger on a eu l'idée de composer un disque en mer. On avait tous fait de la voile étant plus jeunes et avec l'épidémie, l'appel du large nous a envahis et nous a emportés. Il a fallu attendre un an entre le moment où cette idée a germé en nous et le moment où elle a pu se concrétiser. »

Le groupe part alors en mer et compose *The Fabulous Expedition of le grand Vésigue* sur les flots. Le *Grand Vésigue* c'est le nom du monocoque aménagé en studio d'enregistrement qui conduit alors les musiciens de La Rochelle jusqu'en Guadeloupe. Une aventure incroyable qui les voit passer par les Canaries et le Cap Vert. Là-bas, dans la ville de Cesaria Evora, ils rencontrent des musiciens avec lesquels ils enregistrent plusieurs titres. De retour sur la

Ambitieux dans la forme *Tales of Crematie* l'est aussi dans le fond. The Big Idea a toujours été aventureux. On se souvient que leur premier album *La passion du crime 3* sorti en 2017 comprenait pas moins de quatre CD. Qui dans les années 2010 osait sortir pour un premier disque un quadruple album ? Même le fameux *All Things Must Past* de George Harrison n'est qu'un triple album. C'est ce côté expérimental qui fait que depuis ses débuts The Big Idea est un groupe totalement inclassable qui parvient à réussir l'exploit de mêler noise et pop, conciliant ainsi Sonic Youth et les Beatles : « Nous aimons les deux. Nous avons donc envie de les marier. Les Beatles sont une grosse référence pour nous. Nous aimons le rock psychédélique et à partir de 1967, les Beatles c'est bien psyché. Le titre "With a Little Help From Ess-95" dans notre dernier album est bien évidemment un clin d'œil aux Fab Four. »





« On avait tous fait de la voile étant plus jeunes et avec l'épidémie, l'appel du large nous a envahis et nous a emportés. »

Cet amour pour le rock 60's ne fait pas pour autant de The Big Idea un groupe de revivalistes. Le combo puise dans ces années-là comme il puise dans les 90's ou dans les années 2000 pour offrir une musique novatrice et intemporelle.

Ce foisonnement d'idées et de cheminements possibles vient peut-être du fait que le groupe est composé de six membres : « Dans le groupe chacun compose, chacun écrit. Cela a toujours été notre mode de fonctionnement : c'est communiste. »

Cette idée du collectif est devenue assez rare chez les groupes actuels mais The Big Idea pousse cette idée au maximum : cela fait ainsi huit ans déjà que les musiciens qui composent le groupe vivent ensemble. À Paris d'abord, puis aujourd'hui à Bordeaux. Les garçons se connaissent depuis le collège, époque où mûrit l'idée de faire un groupe, idée qui se réalisera finalement quelques années plus tard au lycée.

Depuis le combo a fait un bon bout de chemin et est devenu avec Lysistrata et Robot Orchestra l'un des fers de lance de la belle scène rochelaise : « Nous sommes amis avec ces deux groupes. Robot Orchestra est là depuis longtemps et nous a quasiment vus naître. Nous allons répéter à la Sirène, salle dont ils s'occupent. Lysistrata a explosé avant nous, peut-être parce que notre musique est plus difficile à identifier. »

Une musique peut-être difficile à identifier, mais toujours intéressante et innovante qui fait qu'aujourd'hui The Big Idea est devenu l'un des groupes les plus excitants de la scène hexagonale. Ce nouvel album en est encore la meilleure preuve. Il est aussi la preuve que ce groupe si puissant et fort sur scène a réussi aujourd'hui à retranscrire en studio la folie de leurs live phénoménaux.

LE CHANT DE LA SIRÈNE

La Sirène, inaugurée en avril 2011 à la suite d'un projet architectural ambitieux de réhabilitation d'un ancien silo des années 20, est l'Espace Musiques Actuelles de l'Agglomération de La Rochelle. Le lieu offre 2 salles de concerts aux jauges distinctes (1270 et 420 places), 5 studios de répétitions et 1 régie d'enregistrement, des espaces communs, des loges et des bureaux.





APRÈS *DESERT ISLAND WISH* EN 2016 ET LE TRÈS REMARQUÉ *ASHAMED* EN 2021, *INNER BATTLES*, TOUT COMME CELUI DE LA MATURITÉ ALORS QUE LES MUSICIENS APPROCHENT OU TUTOIENT DÉSORMAIS LA TRENTAINE, PREND LA FORME D'UNE INTROSPECTION, VOIRE MÊME D'UNE DÉMARCHE THÉRAPEUTIQUE FACE À LA MORTALITÉ, SONT CONFRONTÉS.



MAD FOXES

BATAILLES INTÉRIEURES

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTOS : MARINE BOUTEILLER

ROISIÈME ALBUM DU TRIO ANGEVIN-NANTAIS SE PRÉSENTE DÉFINITIVEMENT COMME
AINE. S'INSCRIVANT DANS LA CONTINUITÉ DE SON PRÉDÉCESSEUR, **INNER BATTLES**
UX ANCOISSES ET LES PHOBIES AUXQUELLES LES MUSICIENS, COMME NOMBRE DE

« Au moment où l'on a écrit *Inner Battles*, c'était imbriqué avec nos vies perso. Je suis un gros anxieux, je fais des crises d'angoisse. Élie a bien galéré aussi. Quant à Arnaud, c'était pas toujours la folie. Parfois on se retrouvait en répétition et on était tous un peu en dedans, aussi on parlait pour s'aider et peut-être créer un cercle vertueux pour ceux qui nous écoutent. On ne s'est pas posé la question de savoir si l'on devait écrire là-dessus, c'est venu naturellement. » explique Lucas, frontman du groupe.

Pour mettre en musique ses états d'âme et batailles intérieures, le groupe a trouvé l'inspiration dans les formations de cette nouvelle scène britannique qui rebat avec bonheur les cartes d'un rock qui était devenu au fil du temps peut-être un peu trop conventionnel.

Ainsi, les écoutes de Fontaines DC, Shame et Idles commencent alors à dessiner la route et définir la teinte musicale de

l'album en préparation : « On a étoffé les groupes que l'on écoutait, en nous exposant à plus d'influences, surtout de niche. Pour *Ashamed* on avait envie de faire de la musique qui soit "in your face". Le challenge avec *Inner Battles*, c'est qu'il ne fallait pas refaire la même chose, mais faire bouger certains curseurs. Ainsi on a essayé de pousser plus loin "le bourrin", mais aussi plus loin "le calme" pour faire un album avec plus de contrastes, des thématiques plus profondes. Et puis on a muri entre-temps et l'album est également plus lié à nos vies personnelles. Il traite davantage de problématiques mentales, environnementales, sociétales. Tout ce qui finit en "al" ! »

Si le combo a parfaitement intégré les codes de la musique des groupes dont il s'inspire, formations auxquelles il convient de rajouter Queens Of The Stone Age pour être tout à fait complet, il n'en garde pas moins une identité propre et reste vigilant sur le fait de ne pas tomber dans la pale copie : « Pour cela, on essaie de faire en sorte que tout le monde dans le

groupe n'écoute pas la même chose au même moment. Ne pas copier, ça vient de la conviction que l'on a quelque chose de personnel à raconter, on ne va pas s'amuser à copier quelque chose qui ne nous appartient pas. » poursuit Lucas.

Le trouble mental, les angoisses sont autant de sujets qui ont alimenté l'imagination et créé le socle artistique autour duquel la plupart des titres viennent s'articuler : « Oui ça fait peur de pouvoir perdre la tête, devenir fou. Mais au bout d'un moment, ça devient une force parce que cela nourrit l'imaginaire. On se dit que cela sert à avancer, et on en ressort grandi. Aujourd'hui, ça va mieux maintenant que l'album est sorti, mais je suis content d'avoir vécu certains moments comme ceux-là pour comprendre les ressorts de mon psyché. Quant à l'angoisse de la

création, les gars pourraient en témoigner...

D'abord je n'avais pas envie d'écrire, puis ça s'est transformé en angoisse parce que

j'avais peur que ça ne soit pas assez bien, j'étais en fuite à travers la question : « *À quoi sert tout ça ?* » »

Le fait que *Inner Battles* s'impose aujourd'hui comme un album très abouti est sans doute dû en grande partie au fait qu'il porte un supplément d'âme et que comme toutes les œuvres enfantées dans la douleur et le doute, il est armé d'une charge émotionnelle bien supérieure à la moyenne, pour un résultat qui satisfait pleinement le musicien : « On a surpassé nos craintes. D'avoir parlé de ces choses-là dans un disque, c'était le meilleur moyen d'adresser ces problématiques, alors qu'on aurait pu esquiver et faire un album le plus commercial possible, au niveau des textes et de la musique. On a fait ce que l'on avait envie de faire, ce que l'on avait besoin de faire. Et de cela je suis très fier. Que ça plaise ou pas, cela ne nous appartient pas, mais ce qu'on a mis émotionnellement dedans, c'était quelque chose de juste au moment où on l'a fait. »

Puisque les sentiments profonds et existentiels sont au cœur des débats, n'aurait-il pas été plus simple et plus efficace d'écrire et de chanter en français pour que le message puisse résonner de manière plus forte ? Lucas répond : « Inconsciemment, on n'a pas envie que les gens nous prennent pour un groupe engagé. Et l'anglais aide à ça, particulièrement pour ceux qui ont juste envie d'écouter la musique sans s'intéresser aux paroles. Et je ne leur en tiens pas rigueur. Le français, malheureusement, par sa fluidité, expose plus à la critique. »

« Rencontrer Michel Drucker c'est comme rencontrer Dieu. Il doit avoir son âge d'ailleurs, non ? »

Même si *Inner Battles* est assurément promis à un bel avenir si l'on en croit les retours élogieux qui fusent de parts et d'autres, le groupe n'est pas du genre à s'enflammer et à prendre la grosse tête, lui qui a déjà connu les honneurs de la télévision américaine à l'époque de *Ashamed* : « On en rigole parfois. On a tout fait pour garder les pieds sur terre. Passer trois minutes à la télé américaine c'est cool, mais à l'échelle d'une vie de groupe, ce n'est pas grand chose. Tu sais on a tourné dans des caf-conc' un peu pourris, des rades où l'on jouait devant personne, alors au moment où on est passés chez Fallon sur NBC, on avait bien la tête sur les épaules, on était armés pour ça. *Ashamed* a bien marché. Pour beaucoup de gens c'était notre premier album, ignorant le précédent, aussi nous avions vraiment peur de rater celui-ci. »

Que le groupe se rassure, ce troisième album est tout le contraire de raté et au final il ressemble beaucoup à ce que le groupe avait pu imaginer au départ : une œuvre entre ombre et lumière. C'est noir, mais toujours avec une lueur d'espoir qui ne veut pas s'éteindre. Sans surprise, c'est de ce contraste dont il est question sur la pochette créée par Élie, membre du groupe, comme l'explique Lucas : « Ce que tu vois, ce sont des drapés. Un bleu nuit et un multicolore. Élie voulait représenter ce qui se passe à l'intérieur d'un psyché, avec ce drapé arc-en-ciel sur fond de matière sombre dans laquelle on sait pas trop ce qui se passe. C'est ce contraste que l'on a essayé de mettre en place. Quant à la typo, c'est Marine la graphiste qui l'a proposée. Elle figure des stores qui laissent entrer la lumière ou bien au contraire qui l'occultent. Ça rappelle un cabinet de psy. »

Si à un moment il a été envisagé de se remettre immédiatement à l'écriture de nouveaux morceaux, et pourquoi pas d'un nouvel album, le groupe a finalement opté pour la solution la plus naturelle : tourner en France et à l'étranger de sorte à « faire les couillons et croiser des gens. » Et que feraient-ils si, après le show de Jimmy Fallon à la télévision américaine, ils recevaient une invitation pour une émission de Michel Drucker ? « On y va direct ! Rencontrer Michel Drucker c'est comme rencontrer Dieu. Il doit avoir son âge d'ailleurs, non ? »

“COLD WATER SWIM”

DÉCRYPTAGE PAR SON AUTEUR



“Cold Water Swim”, c'est moi en tant qu'individu qui m'adresse à un ami en difficulté mentale. L'idée c'est de dire ça va être la merde, ça va être compliqué, mais il y aura toujours quelqu'un pour te dire que ça va aller, même si tu n'y crois pas. Le fait est que ça ira quand même. Et tu en riras dans quelques temps. La métaphore avec cold water swim, elle vient d'émissions que j'ai écoutées et qui disaient que la nage en eau froide faisait beaucoup de bien à la santé mentale. L'autre chose que j'ai apprise, c'est que tu ne pleures pas dans l'eau froide, c'est impossible. Ce n'est pas une chanson d'amour, mais plutôt sur la fraternité. Maintenant il est possible qu'à un moment, dans mon subconscient j'ai pensé à une chanson d'amour, sans l'avoir conscientisé lors de l'écriture...



CHARLÉLIE COUTURE

TOUJOURS AU SOMMET DE SON ART

CHARLÉLIE COUTURE VIENT DE FÊTER DE LA PLUS BELLE DES MANIÈRES QUI SOIT SON SOIXANTE-HUITIÈME ANNIVERSAIRE AVEC UN TRÈS BEAU NOUVEL ALBUM, **CONTRE TOI**. PORTRAIT DE CET ARTISTE MULTIPLE.

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTO : JACQUES GAVARD



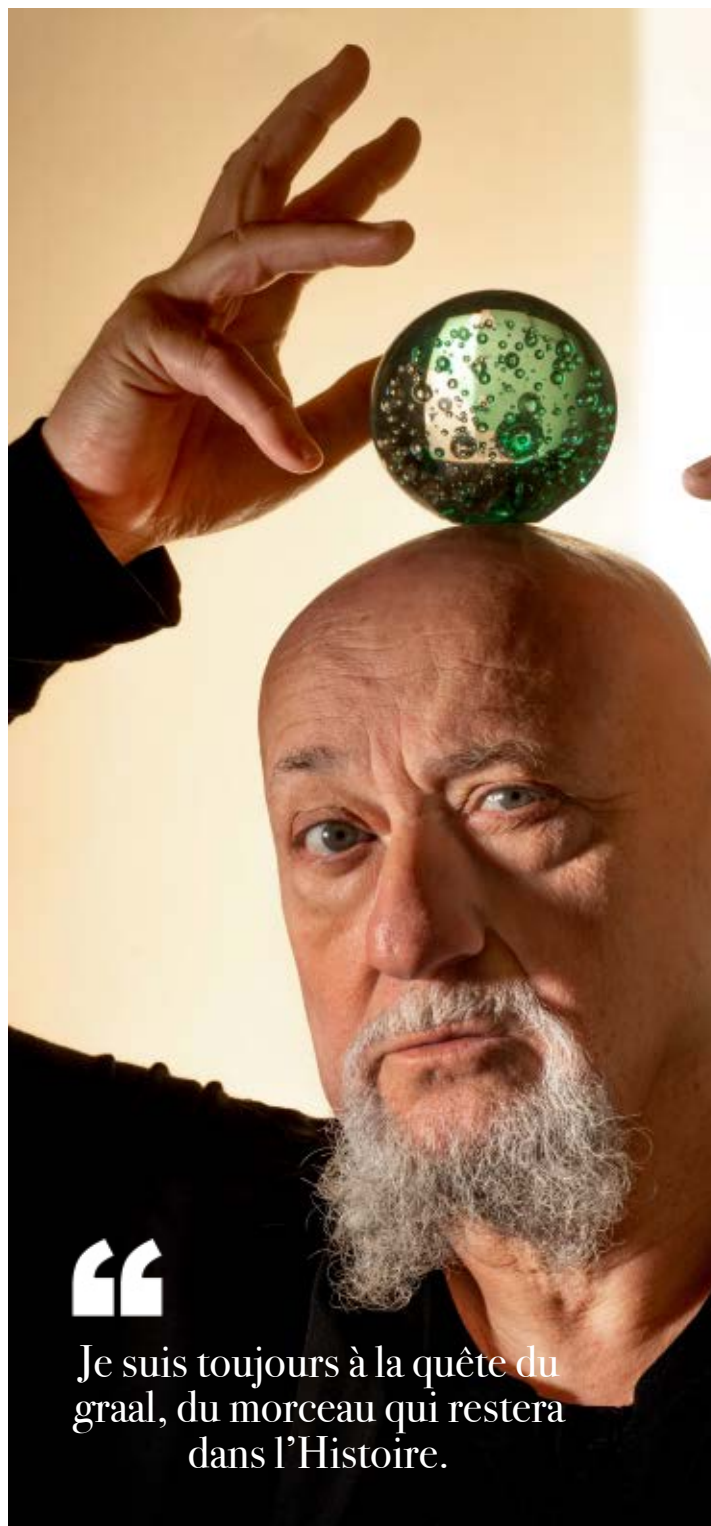
Entrevues



Contre toi est un disque qui n'aurait jamais dû sortir, en tout cas pas maintenant. CharlElie Couture avait quasiment terminé un album dont la thématique se situait entre rêve et réalité lorsqu'il entendit un vieux morceau de sa fille écrit à New York lorsque celle-ci avait 14/15 ans : « Je l'appelle en lui disant : « Tu as écrit un titre magnifique, tu devrais d'ailleurs chanter plus souvent en français ». Elle ne veut pas trop en entendre parler car elle chante généralement en anglais et me dit : « Si tu la veux prends-la ». Ce titre n'avait pas sa place sur l'album que j'étais en train de préparer. Du coup je me suis replongé dans un disque que j'avais laissé en suspens sur une thématique liée à l'existence et aux quatre saisons de l'amour, ce sentiment galvaudé mais pourtant si important. Ce titre "L'absence" parle du comment tu te retrouves seul. L'autre peut ainsi simplement ne pas être là mais il peut tout aussi bien être mort. Ce morceau a une vraie profondeur, une vraie densité. "L'absence" et "Il n'a Dieu que pour elle", le titre qui clôt le disque, sont comme des prières. »

Ce disque de CharlElie se révèle être une très belle ode au sentiment amoureux et exprime magnifiquement tous les moments de l'amour. Mais il parle aussi beaucoup de mort : la mort de l'amour ou la mort tout court comme sur ce "Dis Papa" où un père doit expliquer à ses filles le deuil de la mère, morte d'un cancer.

CharlElie a travaillé pour ce nouvel opus avec l'immense Dominique Blanc-Francard : « Il a été ingénieur du son et réalisateur du disque. C'est quelqu'un que j'admire beaucoup. Il a enregistré nombre de disques marquants du rock et de la chanson française. Nous nous sommes croisés à l'époque du Château d'Hérouville où j'avais mixé la B.O. de *Tchao Pantin* mais nous n'avions jamais bossé ensemble. C'était un lieu magique, le Château d'Hérouville. Tu vivais dans un univers clos. C'était comme du luxe hippie. Dominique a été étonné que j'arrive les mains dans les poches avec quasiment rien de préparé. Il m'a poussé à faire un disque qui tende vers l'acoustique. Je lui ai joué les morceaux au piano et ça s'est construit comme ça. Les productions sont souvent à maxima à la manière de ce que faisait Phil Spector. Là nous avons fait l'exact inverse. »



“

Je suis toujours à la quête du graal, du morceau qui restera dans l'Histoire.



Lorsque l'on demande à CharElie comment il a pu sortir vingt-six albums au cours de sa carrière, lui de nous répondre : « Je t'ai dit tout à l'heure que le vingt-septième était déjà prêt et le vingt-huitième n'est pas loin. La musique c'est un sacerdoce. Je travaille de huit heures du matin à vingt-deux heures tous les jours. Je suis toujours à la quête du graal, du morceau qui restera dans l'Histoire. »

Lorsqu'on lui dit alors que son titre gravé pour l'Histoire existe déjà avec le fameux "Comme un avion sans aile", CharElie rétorque : « Par rapport à des tas de succès de l'époque celui de ce titre a été progressif. "Être une femme libérée" a tué son auteur, pareil pour Coutin avec "J'aime regarder les filles", parce que là c'étaient des méga-hits. Je n'étais accepté ni par le milieu de la chanson ni par celui du rock. J'étais un franc-tireur un peu à part, mais le public, lui, m'a suivi. »

Toujours aussi perfectionniste CharElie ne voit pas grand-chose d'intéressant dans la production actuelle : « J'écoute des groupes aujourd'hui qui sonnent très bien mais comme des choses qui ont déjà été faites. Je me souviens avoir produit des groupes pour EMI et la maison de disques me disait "Fais du nouveau mais comme machin ou machine". Cela ne m'intéresse pas de faire ça. J'aime quand même certaines choses actuelles : Johnny Jane qui a un son d'aujourd'hui mais qui ne ressemble à personne. Ou Zaho de Sagazan qui est très douée. »

Le Nancéen d'origine est un artiste multiste pour qui la musique n'est qu'un des éléments de son triptyque musique, peinture, écriture : « Je me sens à l'aise dans cette définition qui fait que je suis comme un triathlète. J'écris de la poésie, mes peintures sont poétiques, ma musique l'est également. »

Être artiste multiste n'est d'ailleurs pas chose aisée en France, un pays où l'on aime bien que les gens restent dans leur domaine et n'en bougent pas. Ainsi cette mésaventure qui lui était arrivée lorsqu'il avait participé à un concours pour l'aménagement de la DRAC d'Amiens qui lui avait valu d'être vertement renvoyé à son statut de musicien comme si l'être empêchait dans le même temps de pouvoir se revendiquer peintre ou artiste.

Suite à cela l'artiste était parti s'installer à New York : « Tous les gens que j'admirais sont passés un jour par cette ville. On était partis là-bas pour y vivre un ou deux ans. Nous y sommes restés quinze. Le fait de ne pouvoir enseigner sur l'art combiné à l'arrivée de Trump a fait que je n'avais plus rien à attendre de cette Amérique-là. Mais je suis revenu de là-bas en ayant vécu à fond. »

Ce retour en France nous aura valu *Même pas sommeil* en 2019, *Trésors Cachés et Perles Rares* en 2020, *Quelques Essentielles* en 2022 et désormais ce très beau *Contre Toi*. Un retour gagnant pour un artiste qui continue de nous étonner et de nous offrir plus de quarante ans après ses débuts des œuvres intemporelles et d'une grande beauté.





VIPERES SUCRÉES SALÉES

RYTHMIQUES SYNTHÉTIQUES ET VOIX PÂLE, MÉLANCOLIE ROMANTIQUE ET MACHINES, L'ESPRIT DE LA NEW WAVE N'EN FINIT PLUS D'INFUSER DANS LES NOUVELLES PRODUCTIONS FRANÇAISES. BONNE OCCASION POUR UNE PETITE CONFRONTATION GÉNÉRATIONNELLE ENTRE LESCOPI, QUI VIENT DE SORTIR SON TROISIÈME ALBUM, ET LES TOUT JEUNES LYONNAIS DE VIPERES SUCRÉES SALÉES.

...NEW WAVE



Qui l'eut cru ? Il y a encore 20 ans, la new wave et les années 80 étaient moquées pour leur froideur synthétique et une forme de sophistication qui manquerait d'authenticité.

La réhabilitation actuelle rappelle à quel point l'effervescence musicale née sur les cendres du punk était aussi synonyme de liberté, celle d'inventer une nouvelle esthétique, cold ou clinquante, qui inspire aujourd'hui des artistes aussi divers que Rebecka Warrior via Kompromat et sa toute nouvelle compilation *Rainbowarriors Vol 1*, mais aussi Agar Agar, Gwendoline ou un rappeur comme AnNie. Adaa.

ENTREVUES ET PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

Et si la clé de ce retour en grâce de la new wave et son versant cold se résumait en 2 mots : poésie et intensité ?

Lescop : C'est marrant parce que le premier gros déclic musical quand j'étais gamin, ça n'est pas la new wave, mais les Doors. Il y a sans doute un lien. J'étais fasciné par le charisme et la poésie de Jim Morrison, un personnage Rimbaldien qui s'habillait en cuir, avec une musique sophistiquée. La New wave n'existait pas à l'époque mais je pense que, s'il avait commencé à faire de la musique dans les années 80, Jim Morrison aurait sûrement joué dans New Order (sourires). J'ai évidemment été beaucoup marqué aussi par Joy Division. Et il y a un véritable lien avec les Doors puisque c'était le groupe préféré de Ian Curtis.

Vipères Sucrées Salées (Axel) : Les années 80 étaient socialement une période horrible mais, comme on ne l'a pas vécue, on voit juste le bon côté, une forme de libération dans le monde de la musique avec des labels indépendants qui ont commencé à avoir autant de poids que certains majors en Angleterre. Ça a apporté par mal de créativité. Et puis, il y avait les nouveaux sons, les synthés. L'appropriation de ces nouveaux instruments par les artistes de l'époque me fascine, je pense à Talk Talk, The Cure et même A-ha. On m'a suggéré ensuite d'écouter la compilation *Des jeunes gens modernes* [NdLR : Compilation sur la new wave made in France des années 80). Et là, je me suis dit : « ça nous ressemble ». À vrai dire, j'écoute pas mal de sons de cette période. Finalement, j'ai une playlist de daron (rires).

Comment se traduit cet héritage dans votre musique ?

Lescop : J'écoute plein de musique, mais celle que je sais faire, c'est tout ce qui vient du post punk et qui se termine en wave : new wave, cold wave... C'est comme ça depuis mes débuts avec Asyl à La Rochelle : quand je compose une chanson, ça finit toujours par ressembler à de la new wave. Et pourtant quand j'ai écrit "Les garçons" [NdLR : Titre phare du nouvel album de Lescop] je voulais que ce ça sonne comme du Yves Simon chantant "Diabolo Menthe" (sourire). Je suis nul en synthé, j'écris toutes mes chansons à la guitare. Et pourtant, ma musique, mes chansons, ne sonnent jamais aussi bien que lorsqu'il y a des synthés autour de ma voix. C'est un mystère. Il y a des gens qui sont fait pour porter pour des costumes. Moi, ce qui me va c'est la new wave. Mais c'est la face émergée de l'iceberg. J'écoute tellement d'autres trucs. En ce moment, j'écoute Little Simz et on a fait mieux en termes de new wave.

Vipères Sucrées Salées (Axel) : Moi ce que j'aime dans la new wave c'est le côté mélancolique et romantique que peut apporter la machine. Il y a un côté froid et plein de désespoir surtout lié aux voix. J'adore ces sonorités à la condition qu'il y ait de la mélodie, un aspect vraiment dramatique avec des voix très graves qui vont sublimer tout ça.

Vipères Sucrées Salées (Mattis) : Toute la froideur du chant et le côté cold wave, je l'ai improvisée en prenant le micro puisqu'avant j'étais guitariste. J'ai un timbre de voix, mais pas le côté épique ou la technique vocale qui est justement l'une des particularités de la new wave des 80's. Alors, je me suis dit que j'allais me rattraper en racontant des histoires. Finalement c'est peut-être une traduction française de la new wave, s'appuyer sur la poésie. Je chante avec une voix peut-être un peu plus solennelle, slammée, quasiment rapée. On nous parle souvent de Fauve, de Gwendoline ou Indochine. Ce ne sont pas non plus des gros chanteurs. On joue plus sur un timbre de voix et la rythmique.



« S'il avait commencé à faire de la musique dans les années 80, Jim Morrison aurait sûrement joué dans New Order »

« Ce que j'aime dans la new wave c'est le côté mélancolique et romantique que peut apporter la machine » - Axel

Un mot qui colle bien à l'esprit de la cold wave et que l'on retrouve dans votre musique c'est "bizarre"... Comme c'est bizarre...

Lescop : Souvent les gens disent : « Mathieu il est froid, il est peu distant ». J'ai un côté comme ça et un côté pas du tout. C'est une lutte de tous les instants (sourire). C'est Nietzsche qui dit « Certains écrivent pour être compris, moi j'écris pour tenir les autres à distance ». Je ne vais pas me comparer à Nietzsche, mais il y a un peu de ça chez moi. Mon fils me dit souvent « Les gens disent que je suis bizarre... ». Je lui ai un peu piqué la phrase pour le texte de "Rêve Parti" (sourire). Mais c'est bien d'être bizarre ! J'ai l'impression que l'on nous encourage de plus en plus à penser tous de la même manière. C'est beau d'être bizarre comme disait Baudelaire ou Christophe. Moi je pense que le bizarre, l'étrange, c'est la direction dans laquelle on doit aller dans sa quête de soi.

Vipères Sucrées Salées (Mattis) : Le bizarre, c'est aussi la poésie des textes. Par exemple sur un de nos titres, "Artère Crocodile", c'est quasiment de l'écriture automatique pour raconter une histoire vraie, celle d'une déambulation sur les toits avec un ami. J'ai écrit « *Vomis pas sur ton blouson...* », Ça peut sembler comique, mais en fait c'était plutôt triste cette scène car il voulait sauter de l'immeuble. Et quand je chante « *Alors saute et ne reviens plus, je passerai le message si besoin dans le futur...* », c'est pour raconter qu'il avait des pulsions suicidaires. La malice c'est de jouer avec les mots et d'essayer d'avoir parfois du second degré.

« Le bizarre, l'étrange, c'est la direction dans laquelle on doit aller dans sa quête de soi. » - Lescop

Pour terminer, quelles sont les rencontres marquantes qui sont votre lien sentimental à la new wave ?

Lescop : Je pense évidemment à Étienne Daho et à Daniel Darc. Daniel, c'est quelqu'un que j'aimais beaucoup et qui me hante. Il m'a donné presque des cours d'écriture : « Tu vois, quand t'as pas d'inspiration, il faut faire ça... Fais gaffe à pas commencer tes phrases comme ça... Attention, regarde ta rime... » Il avait une science de l'écriture. On l'a trop résumé à cette image de punk deglingo, toxico, alors que Daniel, c'était un gros bosseur. Sacré type et véritable auteur. Pour moi c'est un des derniers grands poètes modernes. Et puis il y a bien sûr Étienne Daho. Je trouve que là où il excelle c'est le sens de l'esthétique et de la mélodie. Il est très très fort pour ça avec cette voix feutrée. Ce qui est étonnant avec Étienne, c'est que, quand il te parle, tu as l'impression qu'il va te chanter une chanson. Moi j'ai vraiment une voix parlée différente de ma voix chantée. Mais Étienne, quand il te parle, t'as l'impression qu'il va te chanter "Le Grand sommeil" (sourire)

Vipères Sucrées Salées (Axel) : J'ai découvert la new wave pendant mes études à Montréal avec un groupe qui s'appelle Black Marble, typiquement le renouveau cold wave et new wave. Une claque ! Après le concert, je leur ai envoyé un mail pour leur demander quel matos ils utilisaient. Et en rentrant en France, j'ai acheté exactement le même : une MPC 1000 pour pouvoir séquencer mes drums dessus et un Juno 106. C'est ensuite que j'ai commencé à explorer toute la vibe cold wave des 80's avec Mattis et Baptiste.

Vipères Sucrées Salées (Mattis) : On peut aussi citer Litovsk, un groupe post punk de Brest que j'ai découvert quand j'ai fait mes études en Bretagne. C'est vraiment grâce à eux et à un pote que je me suis mis à apprécier ce courant. Voilà pourquoi l'une de nos chansons s'appelle "Tovsk", c'est un hommage.

« Après le concert, je leur ai envoyé un mail pour leur demander quel matos ils utilisaient. » - Axel



EXTRAS

CHRONIQUE ALBUM



LESCOP

RÊVE PARTI (Labréa / Turenne Music)

La Merco aux pneus crevés sur la pochette et l'évocation des rêves envolés pouvaient laisser augurer d'un album sous Lexomyl. Mais ce disque distille au contraire une forme de douceur apaisante. Il est bien question de rupture amoureuse et amicale mais comme un mal nécessaire dont on se relève avec d'autant plus de vigueur. Après l'excellente parenthèse Serpent, son projet post punk reptilien, Mathieu Lescop revient donc à la pop cérébrale et synthétique qui lui va si bien au teint pâle. Ce qui saute aux oreilles, c'est l'élégance des nouvelles chansons, au point de songer à Roxy Music sur "Radio" ou à l'écoute de l'excellent duo "Embrasse-moi" avec une Izia toute en nuances. Mais difficile d'écarter un titre de cet album racé qui distille un poison doux et addictif.

COMPTE-RENDU DE CONCERT

VIPÈRES SUCRÉES SALÉES

CLUB TRANSBO (LYON) LE 21 FÉVRIER 2024

Direction le Transbordeur à Lyon pour ce concert parrainé par le Nikasi Music Lab qui encourage la jeune scène locale. Après le prometteur concert du trio Antenn.e, c'est donc Vipères Sucrées Salées qui venait cracher son venin devant un public très jeune et tester de nouveaux morceaux qui devraient figurer sur leur premier album. Le trio lyonnais brouille les pistes avec ses rythmiques cold, mais aussi ses guitares et le chant en français, un grand écart facial plutôt réussi entre la voix basse et voilée de Mattis délivrant sa poésie et une forme d'indus rock porté au cœur de la scène par Axel, jouant synthés et cymbales et Baptiste à la guitare, avec comme climax ce soir là, "Tovsk", leur envoûtant tube new wave.






COLLECTION D'ARNELL-ANDREA

BANDE À PART

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTO : VINCENT LACAPE



EN MARGE DES CHEMINS BALISÉS, COLLECTION D'ARNELL-ANDRÉA (CDAA) SORT UN DOUZIÈME ALBUM, A FOREST INSIDE, UN DISQUE D'UNE BEAUTÉ RARE QUE LA VOIX DE CHLOÉ SAINT-LIPHARD VIENT ENVELOPPER D'UNE DOUCEUR ET D'UNE ESTHÉTIQUE QUASI MYSTIQUES. ENTRETIEN AVEC JEAN-CHRISTOPHE D'ARNELL.

Quelle était l'intention première lorsque tu as créé CDAA avec Chloé et Pascal Andréa en 1986 et quels sont vos parcours respectifs ?

Le parcours musical de Pascal Andrea et le mien (tous deux autodidactes) commencent en 1981 par la formation du groupe "punk rock moderne" D.Stop. Ce premier projet musical évoluera en 1984 vers quelque chose de nettement plus synthétique, Les Visiteurs du Soir. Quelques concerts et 2 titres enregistrés en studio et immortalisés sur la compilation *Le Cimetière des Passions* (New Wave Records) marqueront la fin de l'aventure.

La rencontre avec Chloé et le choc ressenti en l'entendant improviser sur quelques ébauches de nouvelles compositions seront déterminants. Cette voix exceptionnelle correspond alors parfaitement à l'orientation plus cold, plus aboutie que j'envisage en tant que compositeur. Chloé, comme une évidence, sera l'unique chanteuse du nouveau projet dont je rêve et qui se dessine désormais : Collection d'Arnell-Andréa, avec l'idée de proposer une musique assez répétitive, plutôt sombre, nourrie à la fois d'instruments issus du monde de la musique dite "classique" et de ces machines dont j'ai toujours été fan : boîtes à rythmes, synthés, séquenceurs. En parallèle à cette orientation musicale, il y a également l'importance accordée aux textes (qui prendront souvent la forme de véritables poèmes) et aux images. En effet, dès le début nous accompagnerons nos concerts de diverses projections et porterons toujours beaucoup d'attention aux visuels de nos différents albums. Il est indéniable que l'esthétique développée par des labels comme 4AD ou Factory aura eu une influence plus que forte sur notre groupe !

Dead Can Dance, Cocteau Twins, Minimal Compact... sont des groupes avec lesquels vous avez des accointances musicales mais également un goût partagé pour une certaine esthétique...

Il faut bien reconnaître que DCD faisait partie des groupes que nous aimions et forcément leur musique a eu une influence très forte et évidente sur notre premier album *Un Automne à Loroy* (1989) : l'alternance voix masculines/voix féminines, l'utilisation d'instruments acoustiques (violoncelle, timbales d'orchestre) au sein d'un line-up darkwave, le rapprochement de deux univers musicaux a priori antinomiques (cold wave et musique symphonique), des références littéraires et picturales, une esthétique soignée et pleine de mystère... Effectivement, nous partagions avec ces groupes une certaine idée de la musique, dans une approche artistique plus large.

En parlant d'esthétique, la littérature ou plutôt les références à la littérature sont très présentes dans vos compositions. Simple posture, caution culturelle, ou véritable source d'inspiration ?

Source d'inspiration et contrainte d'écriture sans aucun doute ! Le fait de d'abord penser les textes comme des poèmes, pouvant être lus indépendamment des albums, souligne cette importance que nous accordons à la "littérature". Nous avons toujours tenu à faire figurer les textes dans les livrets et/ou inserts de nos albums, parce qu'ils en constituent à nos yeux un élément essentiel. Dès notre premier disque, *Un Automne à Loroy*, véritable concept-album consacré au roman d'Alain Fournier *Le Grand Meaulnes*, nous affichions cet attachement aux textes, à une écriture exigeante et poétique. Pour écrire, je m'appuie principalement sur les lignes de chant créées par Chloé : le respect de son phrasé et l'aspect phonétique de ses propositions m'apportent les contraintes dont j'ai nécessairement besoin pour écrire les textes. Ensuite, le choix d'une forme poétique particulière (les alexandrins, par exemple) et la détermination d'un thème général pour l'album complètent ce cadre propice à l'écriture.

La mélancolie, le souvenir... sont des sentiments qui sont au centre de vos compositions.

Effectivement, j'ai une réelle tendance à la mélancolie ou plutôt à la nostalgie, mais ces sentiments s'accompagnent toujours d'une certaine forme d'énergie très positive et dynamique (voire d'optimisme !) ... un paradoxe qui forcément transparait dans les compositions de CDAA et dans mes goûts musicaux depuis toujours. Cette distance affective, que le passé impose, transcende mes émotions et a souvent été source d'inspiration pour mes poèmes. Je demeure passionné par la période qui s'étend entre la fin du 19ème siècle et le début du 20ème, qu'il s'agisse des domaines artistiques

ou architecturaux. J'aime les vieux objets, les vieilles demeures: le passé nourrit vraiment mon présent et comme mon présent appartiendra bientôt au passé... je suis comblé !

Another Winter, sorti en 2019 huit ans après le précédent disque, apportait du changement avec moins d'instruments classiques et une forme de renouveau...

Pour réaliser *Another Winter*, j'ai eu envie de modifier le processus habituel. La première contrainte de travail fut de ne plus utiliser mes anciennes boîtes à rythmes et mon vieux DX21. J'ai donc composé à partir d'un nouveau synthé et utilisé des kits de batteries différents des précédents. Ensuite l'idée était que les cordes (alto et violoncelle) n'interviennent pas systématiquement sur tous les titres. De même

Carine a proposé de n'utiliser que du piano sur cet album. Bref, si tous ces petits changements ont permis à notre son d'évoluer, ils nous ont également

demandé un peu plus de temps que d'habitude pour la réalisation.

Après ce disque, vient *A Recrafted Winter*, avec des versions retravaillées. Pourquoi cette envie d'aller vers quelque chose de plus électronique au détriment des instruments classiques que tu mettais en avant au début ?

En fait, l'idée de cet album revient entièrement à notre ingénieur du son Piers Volta. Son parti pris a été de mettre vraiment l'accent sur les parties les plus électroniques de tout ce que nous avons enregistré pour *Another Winter* (lignes de synthés, rythmes) tout en conservant relativement intactes les voix et les structures d'origine des morceaux. Chloé et moi avons d'abord été surpris, mais rapidement totalement séduits par les nouvelles textures sonores et l'atmosphère générale qui en découlait.

Quel est le thème central de *A Forest Inside* et comment sont nés les partis pris artistiques concernant l'album ?

Du point de vue des textes, le fil conducteur pourrait être la façon bien singulière avec laquelle la question de l'écologie est abordée : il n'est ici question ni de culpabilité, ni de désespoir, mais d'une évolution, d'un "retour aux sources" ; une invitation pour l'Homme à définitivement se fondre dans la nature jusqu'à l'espoir ultime d'en devenir un élément constitutif et de viser ainsi un peu d'éternité : "Lichen on my name". L'autre thème central est constitué par le traitement beaucoup plus électro des compositions ; c'est au sein de cette orchestration que s'expriment les sentiments de révolte, de doute, face à une réalité écologique plutôt sombre. Finalement, chacun des titres décrit d'une façon plus ou moins explicite les tiraillements de l'Homme face au monde naturel qui l'entoure et sa prise de conscience difficile et souvent douloureuse de l'évolution qui s'impose à nous.

Auprès de quels artistes puises-tu l'inspiration ?

Évidemment il y en a beaucoup... mais comment identifier la part d'influence qui revient à l'un ou à l'autre ! J'écoute beaucoup de musique depuis longtemps, donc il faut se représenter une forme d'influence plus globale, plus diffuse, au sein de la musique que nous proposons avec Collection d'Arnell-Andréa. Par contre je peux tenter d'esquisser le début d'une liste (non chronologique et non exhaustive !) de groupes que j'aime beaucoup ou que j'ai beaucoup aimés, et qui ont dû forcément contribuer à ouvrir des "voies" d'inspiration : Dead Can Dance, Cocteau Twins, Virgin Prunes, Killing Joke, DAF, X-Mal Deutschland, Nine Inch Nails, The Clash, Kraftwerk, The National, Editors, Clan of Xymox, PJ

Harvey, Swans, Cranes, Joy Division, Radiohead, Mahler, Fauré, Debussy, Arvo Pärt, Foreign Affair, The Cure, Rammstein, VNV Nation, Covenant... Pour ce qui concerne la littérature, je me contenterai de citer, sans grande originalité, Verlaine, Baudelaire, Rimbaud, Hugo, Pierre-Jean Jouve et Alain Fournier...

Si tu devais décrire ta relation à CDAA en deux sentiments contraires, quels seraient-ils ?

Intime et universel. Une intimité qui s'exprime d'abord et forcément au niveau de l'écriture des textes et de la composition ; c'est un processus qui consiste à tenter de faire de sa propre vision du monde et/ou de ses sentiments les plus profonds, une "matière artistique" destinée à être partagée. L'universel, car l'objectif de notre musique est aussi de permettre le passage de cet "intime" originel vers le monde extérieur ; finalement, les émotions, les sentiments sont, eux, "universels" !

Penses-tu aujourd'hui que CDAA aurait pu avoir une trajectoire différente ?

Nous nous estimons déjà suffisamment chanceux d'avoir pu réaliser douze albums dans les conditions décrites précédemment, chanceux d'être suffisamment connus et reconnus pour aller jouer à Madrid, Milan, Paris, Leipzig, Leiria et Londres ! La très relative notoriété qui est la nôtre au sein de ce milieu musical underground nous suffit. Notre objectif n'était pas de "faire carrière" dans la musique, mais bien de créer, à plusieurs, un projet qui nous inspire, qui nous permette d'exprimer une sensibilité sous une forme artistique originale et qui entre en résonnance, un minimum, avec le monde extérieur. Nous sommes comblés !

DEUX ALBUMS POUR DÉCOUVRIR CDAA

PAR J.-CHRISTOPHE D'ARNELL



Villiers-aux-Vents, véritable concept-album consacré à la guerre de 14-18. La présence de titres plutôt sombres et d'autres presque pop (en dépit de la gravité du sujet) compose cet album. Ce disque sorti en 1994 a été réédité en 2003 et est aujourd'hui également disponible en format vinyle (Meidosem Records).



A Forest Inside, notre tout dernier album, qui semble faire l'unanimité parmi tous les membres du groupe, ce qui est plutôt encourageant ! C'est aussi et surtout un album qui témoigne de notre capacité à faire évoluer notre musique tout en restant profondément "collectionniste" ...







JOHNNY MAFIA

LE CHEVALIER DU DRAGON

ENTREVUE : YANN LANDRY - PHOTOS : JESSICA CALVO

C'EST AVEC UN GRAND PLAISIR QUE NOUS RETROUVONS NOS PRINCES DE L'AMOUR POUR LA SORTIE DE LEUR QUATRIÈME ALBUM, **2024 : ANNÉE DU DRAGON**. SI LE COMBO SÉNONAIS N'A RIEN PERDU DE SA FOUGUE, IL A GAGNÉ EN MAÎTRISE, POUR CRÉER SON ALBUM LE PLUS REMARQUABLE. RENCONTRE AVEC WILLIAM, LE BASSISTE DE JOHNNY MAFIA.

Nous suivons votre parcours depuis maintenant quatre albums. La promo de votre nouvel album a très bien démarré. Qu'est-ce qui a changé pour vous avec les médias ?

Un peu comme le groupe en général, ça progresse petit à petit. Du coup, il y a de plus en plus de médias à chaque fois, et de plus en plus importants. C'est la première fois ces derniers temps que l'on fait des télés comme l'émission *Basique* sur France 2. On a notre article dans Le Monde qui est affiché dans un bar à Sens, *le Patio*, c'est le prestige qui grimpe !

J'ai l'impression qu'avec les médias, il y a un effet boule de neige, et Marion Seury, notre attachée de presse, les travaille depuis longtemps. Ça doit être marrant le travail d'attaché(e) de presse !

L'image que vous renvoyez dans les médias n'est pas perçue de la même manière partout, et notamment au sujet de votre style. Certains pensent que vous faites du pop/punk, du pop/metal, du rock garage. On s'en fiche des cases, non ? Vous faites du rock ou c'est plus compliqué que ça ?

En général, on répond qu'on fait du rock, avec des influences punk, garage, grunge, machin...

Du rock variété finalement ?

Avec Théo, on a un side project de rock variété, à l'occasion, on pourra t'envoyer des sons. C'est autre chose, attention !

Vous avez travaillé votre nouvel album avec Francis Caste à la production, qui s'occupe de groupes de Metal comme Pogo Car Crash Control, Hangman's Chair, Bukowski, Aqme... Que vous a-t-il apporté que vous n'aviez pas encore trouvé ailleurs ? Et vue la qualité du son, certains médias pourraient aussi parler d'album de la maturité...

Je suis content que l'on puisse penser ça. On est venus chercher chez lui un truc que l'on n'arrivait pas à faire avant, un truc puissant. On était contents du son de *Sentimental*, l'album précédent, mais il manquait un côté produit, ainsi que le ressenti que l'on a, nous, sur scène. C'est ce que nous voulions sur le nouvel album. On voulait ressentir des différences d'intensité, quand les refrains partent par exemple. Je trouve que c'est réussi ici. On a choisi Francis car on avait écouté l'album de Pogo Car Crash Control où le son était vraiment très bien. Et même si ce n'était pas intuitif de travailler avec lui, on s'est dit que ça pouvait le faire et ça l'a fait.

Il nous a apporté des méthodes, car c'est loin d'être notre boulot, notamment des choix pour des sons spécifiques selon le moment des chansons. Dès le départ, il a travaillé longtemps notre son pour faire quelque chose qui se tienne bien. Et il y a aussi des petites folies dans des arrangements qui ne nous seraient pas venues à l'idée, avec son ordinateur et ses émulateurs d'ampli.

J'ai l'impression que tout en sonnant live, le son n'avait pourtant jamais été aussi clair pour un de vos albums, tous les instruments se distinguent bien.

Théo compose le plus gros des chansons et on finit tous ensemble. On a enregistré la batterie, puis la basse, puis les guitares un peu de manière classique, pour avoir de bonnes prises témoin. On avait fait un maximum de préprods en amont pour ensuite avoir le temps de bosser un maximum d'arrangements, de tempos, de breaks de batteries... On est restés cinq semaines au studio, avec la limite des horaires de bureau, de 10 heures à 20 heures du lundi au vendredi. On a pu prendre le temps de bien bosser toutes les parties. Et il ne nous fallait pas moins.



2024 : ANNÉE DU DRAGON (NMAS/HOWLIN' BANANA)

Johnny Mafia sort un album des plus musclés et aussi des mieux produits parmi ce qui se fait en France. Le disque est bourré de titres jouissifs comme "Keep an Eye on Me" qui dépose à fond de volume, "Rules Bulls Bells" qui est purement « stadesque », ou encore le très punk "Cyanide". Un album taillé pour la scène, faire pogoter joyeusement le public, comme les Johnny en ont la recette depuis une bonne décennie. Les titres se jouent à toute blinde, sans arrêt. On appréciera les nombreux breaks bien sentis pour reprendre son souffle. On remercie aussi la power ballade "Sting" et le final hargneux douceux "Hammer" et son fade-out parmi les plus longs de l'histoire du rock garage.

Qu'est-ce que vous, vous recherchez constamment comme type de son ? Êtes-vous proches du but ou l'avez-vous atteint ?

Pour le son, on se rapproche vraiment pas mal de ce que l'on veut. En gros, avant, ce n'était pas forcément une volonté que le son soit moins net, plus crade. On fait comme on peut. On a aussi appris au fur et à mesure à mieux appréhender le travail en studio et à faire en sorte que ça marche mieux, comme là. Comme on a toujours voulu, finalement. Nous sommes un groupe de concerts, aussi ce que l'on cherchait comme son, c'était de restituer ce côté-là, que ce soit fidèle dans l'énergie. Tout en étant bien produit.

« Le nombre d'écoutes de stream reste petit côté rock par rapport au moindre groupe de rap qui marche un peu. »

Vous avez passé beaucoup d'étapes dans votre développement, et joué environ 650 concerts dans tous types de salles et festivals. Est-ce ce que vous imaginiez quand vous avez commencé ou vous ne vous voyiez alors que comme un groupe de cal'conc' ?

Ah mais nous, à la base, on ne voulait rien. Juste faire le plus de concerts possible et faire la fête. Mais après, plus on va loin, plus c'est marrant. On était déjà trop contents la première fois qu'on a fait un concert à Paris. Et même pareillement contents quand on a joué en Corée du Sud. Dans les salles, les gens qui viennent sont des habitués des concerts. C'est marrant car d'un côté y a plein de concerts de rock, plein de groupes, et en même temps le nombre d'écoutes de stream reste petit côté rock par rapport au moindre groupe de rap qui marche un peu. Après, nous, on a la chance de pouvoir en vivre, ce n'est pas si fréquent que ça. On a juste envie de continuer à faire comme ça et jouer encore plus à l'étranger. Là, on va partir en Espagne et découvrir le Portugal. On a des idées et des espoirs pour ailleurs, tout en continuant à jouer au maximum en France.

Vous avez toujours des choix de pochettes assez épiques, d'où viennent vos choix artistiques visuels ?

Sur les deux premiers albums, c'était Anna, la sœur de Théo, qui nous avait fait les pochettes, c'était ses idées. Pour *Sentimental*, on était retombés sur des photos de potes photographes de Sens et sur celle d'une dame qui prenait en photo une petite scène de fête de campagne, du type de celles que l'on a souvent pu faire. On l'avait adoré et on avait demandé l'accord pour s'en servir. Et du coup, pour *2024 : Année du dragon*, on leur a proposé de faire la pochette avec une composition originale, d'autant plus qu'ils ont un studio à Belleville, pas loin de celui de Francis Caste. Même le chien est de Belleville. On avait flashé sur lui et sa maîtresse nous l'a prêté pour l'occasion.



Nous avons demandé aux Johnny de nous donner leurs album favori et chanson préférée de leur discographie. Pour l'album, la réponse est unanime, il s'agit de *2024 : Année du Dragon*. Côté chansons, elles proviennent toutes du nouvel album, exceptée "I'm Sentimental" (*Sentimental*, 2021) pour William. Pour Théo, c'est "Hammer", pour Fabio, "Cyanide" et Enzo a choisi "Sting". Et pour nous ? C'est simple, nous avons été vraiment bluffés par la qualité du nouvel album et la masse de titres percutants, mais sentimentalement, nos favoris sont *Michel-Michel Michel* (2016) et "Sleeping". Faites vos jeux !

BAD SITUATION

DUO EXPLOSIF

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD

IL EST ASSEZ RARE DANS LA SCÈNE FRANÇAISE D'ENTENDRE DES GROUPES COMME BAD SITUATION. DES GROUPES À GUITARE AVEC REFRAINS ACCROCHEURS PRÊTS À CONQUÉRIR LES STADES. LE DUO DU VAL D'OISE RISQUE DE BIENTÔT TOUT RENVERSER SUR SON PASSAGE.

Dix ans qu'Aziz Bentot et Lucas Pelletier font de la musique ensemble.

Après différents projets dont un qui aura pris fin pour cause de pandémie, les deux amis fondent Bad Situation en 2022 : « On avait envie de s'exprimer à deux après avoir vu que des groupes comme Royal Blood, Black Key ou les White Stripes fonctionnaient on ne peut mieux dans cette formule. À la différence de Royal Blood nous utilisons une guitare et une batterie, alors qu'eux sont dans la configuration basse/batterie. Nous essayons de créer quelque chose que l'on peut situer entre ce qu'ils font et Foo Fighters. Notre son est assez proche de celui de Royal Blood mais avec une touche metal en plus. Nous sommes de grands fans de Metallica. De ce fait nous aimons les riffs. On ne pourrait pas faire une musique dans laquelle il n'y ait pas de guitare. Cette formule à deux apporte une belle énergie. On se sent bien dedans. »

Groupe ambitieux, Bad Situation possède un son que l'on entend assez rarement en

France, ce son massif qui semble taillé pour les stades. À cela, le combo mêle des refrains catchy qui tuent. Cette combinaison musicale fait qu'on les situerait plus volontiers du côté de L.A. que de Cergy-Pontoise. On trouve même d'ailleurs chez ce groupe des power ballades dont les combos américains ont de tout temps été friands.

Depuis sa formation il y a deux ans Bad Situation ne s'est pas arrêté une seconde : « Lorsque notre premier EP *Electrify Me* est sorti fin 2022 nous étions déjà en tournée. Nous avons fait la première partie de Skid Row à l'Empreinte à Savigny-le-Temple ce qui nous a permis de nouer pas mal de contacts. Nous avons aussi joué à plusieurs reprises avec Mass Hysteria un peu partout en France. Les membres de ce groupe ont toujours été très sympas avec nous. Ils partagent leurs loges, leur public. Le public de Mass va voir Mass et nous ne sommes pas peu fiers que celui-ci ait apprécié notre set. Gojira et Mass Hysteria prouvent qu'il est possible de faire du metal en France et de réussir. Cela a décomplexé pas mal de groupes. »

« Nous aimons les riffs. On ne pourrait pas faire une musique dans laquelle il n'y ait pas de guitare. »



“

Nous nous préparons pour le Hellfest comme un sportif se préparerait pour une compétition.



Tout est allé vite pour le groupe et les choses se sont encore accélérées après une date sold-out à la Maroquinerie alors que le combo n'avait sorti qu'un EP : « Cette date a été très importante pour nous. Base Productions, tourneur avec lequel nous travaillons, nous avait dit qu'il y avait la possibilité de faire le Hellfest si la Maroquinerie était un succès. C'est comme cela que nous nous retrouvons à l'affiche du festival cette année. Nous sommes programmés sur la Mainstage qui plus est. Nous aurions pu faire le Hellfest avant mais nous voulions le faire au bon moment, avec un album sous le coude. On est évidemment très heureux d'être programmés sur la Mainstage. On aurait été aussi très contents de jouer sur la Warzone [NdLR : la scène punk du Hellfest] mais nous aurions peut-être été un peu décalés par rapport aux groupes punks avec un son ultra énervé et plus violent que le nôtre. Nous nous préparons pour le Hellfest comme un sportif se préparerait pour une compétition. On joue sur la même scène que Queens Of The Stone Age et Royal Blood ce qui fait évidemment plaisir et est cohérent avec ce que l'on fait. »

Le disque est sorti chez Klonosphère, le label de Guillaume Bernard, guitariste de Klone. Le label a longtemps eu une image prog, metal/prog mais est en réalité bien plus ouvert et éclectique que cela puisqu'on trouve sur son catalogue aussi bien des groupes de death metal, de rock expérimental ou de rock puissant à guitare : « Cela s'est fait naturellement de signer chez eux. Nous aimons bien la façon de travailler de Guillaume. À la base, nous pensions que Klonosphère n'était que le label de son groupe, Klone, avant de nous rendre compte qu'il signait plein de choses. »

En dehors du groupe, Aziz a développé une chaîne Youtube *Dealer 2 metal* qui n'a pas été pensée pour promouvoir son combo : « Je fais attention de bien délimiter les deux. Il y a beaucoup d'influenceurs Youtube hip-hop mais très peu dans le metal. Les premiers à avoir fait ça dans le genre c'est Metallica qui allait jusqu'à montrer ce qui se passait dans leurs loges. Les chanteurs de Darkness, Machine Head ou encore Trivium ont des chaînes Youtube. J'ai

« On joue sur la même scène que Queens Of The Stone Age et Royal Blood ce qui fait évidemment plaisir et est cohérent avec ce que l'on fait. »

Après le Hellfest le groupe vise déjà l'international : « Nous préparons dès maintenant l'après Hellfest. On essaie toujours d'avoir un temps d'avance. Avoir pu jouer avec un groupe américain aussi connu que ne l'est Skid Row était un galop d'essai dans cette direction. »

Avant le Hellfest et l'international Bad Situation aura sorti son premier album et donné pas mal de concerts. Ce disque a été enregistré à la maison, à Vauréal dans le Val d'Oise : « Nous l'avons fait chez nous. C'est cool de faire un disque chez soi car tu n'as pas la pression du temps, ni la pression financière que tu peux avoir si tu es en studio. Mais tu es confronté à un autre problème : vu que tu fais les choses chez toi, tu n'as pas de limite pour t'arrêter et tu peux très bien ne jamais finir. »

voulu faire ça à mon humble niveau. Je le fais de manière légère : il ne faut pas perdre de vue que c'est avant tout du divertissement. Ma chaîne et Bad Situation sont deux choses complémentaires. Aujourd'hui, pour exister, les réseaux sociaux sont nécessaires. D'ailleurs, l'équipe du Hellfest connaissait *Dealer 2 metal*. »



EN 2020, DÉJÀ, LE TRIO ROUENNAIS AVAIT MARQUÉ NOS ESPRITS AVEC **ALIEN**, UN ALBUM QUI IMPOSAIT UNE VERSION TRÈS PERSONNELLE DU REVIVAL POST-PUNK, ENTRE TENDANCES PSYCHÉ ET INCLINATIONS LITURGIQUES. AUJOURD'HUI, SERVO REMET LES COMPTEURS À ZÉRO POUR MIEUX FONCER DANS LE TAS AVEC LE BIEN NOMMÉ **MONSTERS**.

Difficile de décrire la sensation qui domine à l'écoute du troisième album de Servo : entre douche froide et série d'uppercuts, l'expérience laisse KO. Alors que son prédécesseur avait tendance à s'échapper dans des circonvolutions psyché et des vapeurs shoegaze, *Monsters* est direct, massif et pousse le curseur de la radicalisation au maximum. Hugo Magontier, batteur, explique : « Nous nous sommes naturellement dirigés vers des formats plus courts et des tempos plus rapides. L'album a un côté assez oppressant, les titres s'enchaînent sans trop laisser le temps de respirer. Il y a aussi une réflexion par rapport au live, une volonté de faire des concerts puissants et efficaces. »

Les concerts ont en effet toujours été l'objectif principal de Servo, comme le rappelle leur bassiste Louis Hébert : « Nous faisons de la musique pour jouer live. C'est ce que nous aimons : le spectacle, le volume fort, la fête. » Indiscutablement, les nouvelles compositions sont taillées pour la scène : « Nous voulions que cette vision "rentre-dedans" du punk soit très présente en live, nous en servir pour créer une intensité soutenue du début à la fin », détaille Arthur Pierre, guitariste et chanteur.

Propice à l'expression live du trio, l'évolution s'explique aussi selon Louis par des influences qui ont naturellement changé au fil du temps : « À l'époque, nous écoutions essentiellement des musiques dites "psychés". Personnellement, j'écoutais beaucoup d'indé US (The Brian Jonestown Massacre, The Black Angels, The Dandy Warhols, Oh Sees ou Ty Segall), alors qu'actuellement, je suis plus sur le post-punk UK (Soft Play, Ditz, Idles, Gilla Band, Shame) ou celui, suédois, de Viagra Boys. Les mentalités, les envies et les groupes que nous écoutons changent, donc, fatalement, les inspirations aussi. »





SERVO

LES MONSTRES SONT LÂCHÉS

ENTREVUE : JESSICA BOUCHER-RÉTIF - PHOTOS : CARINE MANSIRE

« Nous aimons l'inattendu ou du moins quelque chose de pas trop évident. »

Plus direct, *Monsters* n'a cependant pas complètement abandonné la dimension incantatoire qui donnait à *Alien* son identité si forte. La liturgie singulière de Servo s'exprime toujours à travers un chant qui prend volontiers des tournures emphatiques, des chœurs et des harmonies vocales encore bien présents, un interlude a capella et quelques rythmiques martiales. « Dans *Alien*, des passages plus transcendants à la manière de rituels incantatoires, des phrases chantées ou musicales répétées pour atteindre une sorte de concentration maximale faisaient ressortir une dimension plus aérienne. Dans *Monsters*, cette concentration est abordée d'une manière quelque peu différente, à travers des stimulations ininterrompues, une intensité soutenue dans le rythme », observe Arthur.

L'impact de *Monsters* naît d'ailleurs en partie du choc entre une certaine grandiloquence sacrée et une frontalité violente. « Nous aimons l'inattendu ou du moins quelque chose de pas trop évident. Je ne parle pas d'arriver avec un riff de jazz au milieu d'un morceau, mais au moins de le proposer sur une partie qui ne vient pas tout de suite à l'idée et qui reste harmonieuse avec les autres », analyse Louis, tandis qu'Arthur ajoute qu'il est « fan de System Of A Down. La mélodie, les harmonies et les pogos... » Ces derniers ne devraient pas manquer sur la tournée dans laquelle est embarqué le groupe, aux côtés de Slift et de Lysistrata, tant ses nouveaux morceaux ont vocation à libérer l'énergie

collective. Louis le reconnaît : « Personnellement, j'aime de plus en plus me lâcher sur scène, avant tout pour moi, mais lorsque le public est réceptif, je me lâche plus. Et quand je vais voir un concert, j'ai tendance à être plus dedans quand les musiciens sont eux aussi à fond. Donc j'ai l'impression qu'il y a effectivement une boucle qui rend la chose collective. »

Nul doute que cette qualité d'exutoire est plus que bienvenue dans les temps actuels et on ne peut s'empêcher d'observer un parallèle entre l'évolution musicale du groupe et un air du temps qui, lui aussi, se radicalise.

« Pour moi, explique Arthur, l'une des finalités d'un projet artistique comme le nôtre est d'exprimer quelque chose. Dans notre cas, il n'est pas question de



ROUEN, VIVIER ROCK

Louis Hébert : « La scène rouennaise connaît une bonne effervescence depuis une dizaine d'années. On le doit particulièrement à deux lieux : le 106 (la SMAC), dans lequel se trouvent des locaux de répét' avec du matos et des gens archi-cools pour pouvoir répéter en paix, ainsi qu'un micro label, Alt Digital Single Label, qui permet d'enregistrer deux morceaux et de sortir ensuite dessus ; et Le 3 Pièces, le bar-concert où tous les groupes viennent faire leurs premiers galops d'essai et qui est du coup un lieu de rassemblement de musiciens, permettant de faire des rencontres et de monter de nouveaux groupes. J'imagine que plusieurs projets ont dû se monter dans ce bar autour d'une bière. »

communiquer un message politique ou des revendications concrètes, mais plutôt une énergie, quelque chose de plus nuancé et interprétable de différentes façons. Un partage, non pas sous forme d'idées pures et dures, mais à travers un ressenti global. Cela ne m'étonne donc pas que nos morceaux semblent coller au climat de l'époque à laquelle ils ont été composés : ils mêlent ce que nous avons pu capter, digérer, transformer et évacuer sous forme d'émotions. »



Bien que taillé pour les concerts, *Monsters* n'en demeure pas moins soigneusement élaboré en studio, comme le détaille Hugo : « Nous composons généralement ensemble, donc en jouant "live" et en ayant l'objectif que cela fonctionne pour du live, mais cela n'empêche pas de garder en tête les versions studio et de penser aux arrangements. J'ai toujours en tête l'enregistrement et les éventuels traitements et arrangements qui pourront être faits, parce que je trouve que cela fait partie du truc et que la plupart des gens n'entendront nos morceaux que dans leur version studio. Certaines idées arrivent aussi plus tard, au moment des prises, puis nous faisons en sorte de pouvoir garder ces idées pour le live, avec des samples notamment. » Derrière un abord brut, tout en puissance sans détour, se dévoile à force d'écoutes une certaine complexité, un refus de l'évidence passionnant, à l'image d'un titre moins univoque qu'il y paraît, comme le souligne Louis : « Le monstre n'a pas de définition ni de forme claires. Lorsqu'on parle de monstre, on peut désigner à peu près tout car chacun a son monstre. »



MONSTERS (LE CÈPE RECORDS / EXAC RECORDS)

Si le revival post-punk commence à être encombré, Servo a l'art d'en emprunter les chemins détournés. Après l'avoir placé en équilibre entre chaos bruitiste et envolées psychédélices, tout en l'imprégnant d'une intrigante sacralité, il conserve cette dernière pour mieux la confronter à une radicalité nouvelle. Morceaux raccourcis, tempos accélérés, rythmes massifs, cris enragés et énergie primaire se heurtent à des mélodies travaillées, des nappes de brouillard synthétiques traversées de chœurs cérémonieux, telle une cohorte furieuse traversant une cathédrale en pleine messe occulte. On reprend son souffle le temps d'un interlude en apesanteur, avant de replonger dans cette dense épreuve sonore dont on ressort secoué.

Dans le Rétro



LES BÉRUS

VIVRE LIBRES OU MOURIR



FANFAN ET MASTO, DEUX DES MEMBRES DES BÉRURIER NOIR, ONT FAIT DON EN 2021 À LA BNF D'UNE GRANDE PARTIE DE LEURS ARCHIVES, PRÉSENTÉES CETTE ANNÉE DANS LE CADRE D'UNE EXPOSITION INÉDITE QUI TÉMOIGNE DE LA RICHESSE DU MOUVEMENT PUNK FRANÇAIS. UNE EXCELLENTE OCCASION POUR REVENIR SUR L'HISTOIRE DE CE GROUPE MYTHIQUE.

C'est Olaf - qui sera à l'origine quelques années plus tard de Ludwig von 88 - et Stef qui fondent le groupe Béruriers en 1978, en référence au célèbre adjoint du commissaire San Antonio dans les romans de Frédéric Dard. François (Fanfan, Fanxoa) rejoint le groupe fin 1979.

De 1980 à 1982 la formation se stabilise en trio mais le line-up change continuellement autour de cette base. Loran du groupe Guernica vient remplacer Pierrot appelé sous les drapeaux. Puis c'est Olaf qui quitte le navire. Loran et François donnent alors un concert d'Adieu aux Béruriers le 19 février 1983 à l'usine Pali-Kao, une ancienne papeterie du vingtième arrondissement à Paris. Et puisque c'est un concert d'adieu, les Béruriers se nomment en signe de deuil Bérurier Noir. L'aventure aurait dû s'arrêter là. Ce soir-là marqua au contraire le début de celle-ci.

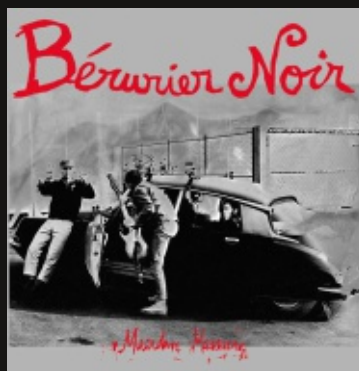
En 1983, année de ce concert d'adieu, le punk s'est quelque peu institutionnalisé et fait déjà moins peur. On peut ainsi notamment voir sur Canal Plus - qui n'est certes pas à cette époque le Canal Plus 2024 de Bolloré - le clip de "Fais Attention" d'Oberkampf, groupe punk parisien.

Si les Bérurier Noir sont très différents des groupes de la première vague punk française, ils sont en revanche les vrais héritiers de Lucrate Milk, combo né en 1979 qui tant musicalement qu'artistiquement semble avoir influencé Loran et François. On retrouvera d'ailleurs Laul, le bassiste du groupe, comme futur illustrateur des Bérus, MastO deviendra leur saxophoniste et leur chanteur, Helno, futur star dans les Nègresses Vertes, rejoindra également la bande. Même si le groupe n'a semble-t-il pas été influencé par la première vague punk, il l'a été indéniablement ultérieurement par certains groupes. François déclarera à cette époque que les

premiers concerts de Starshooter ainsi qu'un set de Gazoline (mythique groupe avec Alain Kan) lui ont donné envie de faire de la musique.

Le duo sort un premier disque, un split single avec Guernica sur le label punk Shin Produc en 1983. Les titres proposés sonnent très minimaliste punk : "La mort au choix", "Bûcherons" (une métaphore de la montée du nazisme), "Amputé" et "Nada".

Un an plus tard, paraît le premier album des Bérurier Noir, *Macadam Massacre*. Ce disque très sombre et ultra minimaliste, aux relents d'*Orange Mécanique* baigne dans une ambiance noire, remplie de désespoir.



Loran expliquera d'ailleurs : « L'ambiance de *Macadam Massacre*, c'était celle dans laquelle on était sur le moment : un côté noir et blanc, série noire, polar, le gris de la banlieue, du béton... En 1984, on était au bord du suicide. Je pense qu'on le ressent sur le disque. » L'album parle énormément de guerres, mais également des violences policières ("Baston"), de meurtre, de la peine de mort ("Chromosome Y"), de l'anarchie ("Manifeste") et de mal-être ("J'ai Peur", "Noir les Horreurs").

Cet album arrive dans un contexte particulier alors que l'élection de François Mitterrand à la Présidence de la République en 1981 suscite de nombreux espoirs. Deux ans plus tard, c'est déjà la soupe à la grimace avec le tournant de la rigueur (ou comment le PS se convertit à la loi du marché), les violences policières (notamment aux Minguettes, dans la banlieue lyonnaise), la marche des Beurs - marche pour l'égalité et contre le racisme, première manifestation nationale de ce genre en France -, l'élection partielle de Dreux qui voit Jean-Pierre Stirbois, secrétaire général du Front National devenir maire-adjoint à la faveur d'une alliance RPR-Front National, sachant qu'avant cette élection le FN était inexistant sur la scène politique française. Bref tout un climat de tension et de peur qui inspire les Bérus qui chantent dans "Baston" :



Les flics bastonnent bien trop
Dans leurs cars, dans le métro
Matraquage, serviettes mouillées
Car tu es basané

Tant qu'il y aura des prisons, les kids se batt'ront
Tant qu'il y aura des prisons, y'aura des bastons.

Avec ce texte fort le groupe se fait le digne héritier de Michel Foucault et de son célèbre ouvrage *Surveiller et punir : naissance de la prison*, publié en 1975, et d'organisations comme le GIP (Groupe d'Information sur les Prisons), le CAP (Comité d'Action des Prisonniers) ou encore le groupe Marge.

L'année 1984 qui voit la sortie de ce *Macadam Massacre* est aussi celle qui voit le FN poursuivre son ascension. Aux élections européennes le parti de Jean-Marie Le Pen récolte 11% des voix talonnant le Parti Communiste et obtenant le même nombre d'élus que celui-ci.





C'est peut-être la raison pour laquelle *Concerto pour Détraqués*, le deuxième album des Bérurier Noir qui paraît l'année suivante, s'avère encore plus politique que son prédécesseur. On trouve en effet sur ce disque l'ultra célèbre "Porcherie" :



Flic armé, Porcherie
Apartheid, Porcherie
DST, Porcherie,
Et Le Pen, Porcherie.

ou des titres qui incitent à la révolte comme "Petit Agité", "Les Rebelles", "Vivre libre ou Mourir". Cet album est celui qui va faire du groupe le porte-étendard du rock alternatif qui naît à ce moment-là. Le duo devient de plus en plus populaire notamment grâce à ses prestations lors de concerts exceptionnels. Sur scène, les Bérus c'est non seulement des live marquants au niveau musical, mais aussi toute une folie théâtrale avec la raïa qui les accompagne sur les planches, dont le fabuleux Helno.

La sortie fin 1985 du maxi *Joyeux Merdier* et de son hymne "Salut à toi" amènent le groupe à des sommets de popularité. L'année suivante montre une corrélation entre l'engagement politique du combo et sa répercussion dans les cortèges de manif. À la rentrée universitaire 1986 la droite revenue au pouvoir quelques mois plus tôt veut réformer l'Université sur le modèle de la droite libérale qui les inspire, de Reagan à Thatcher : c'est la fameuse réforme Devaquet. Dans les cortèges on chante les Bérus avant d'aller les voir en concert comme en ce jour de décembre 1986 où l'on quitte l'esplanade des Invalides sous les lacrymogènes et les charges policières pour aller les applaudir à l'Élysée Montmartre.



Le duo est alors au sommet de sa gloire. Mais le succès amène aussi des tensions entre l'idéal de base et la volonté de ne jamais se compromettre. Que faire par exemple quand une radio comme NRJ vous invite sur son plateau ? Loran et François décident après de nombreuses hésitations d'y aller et de faire découvrir à des auditeurs plus habitués à de la soupe inaudible les artistes qui les ont fait vibrer.

En juin 1987 paraît le troisième album du groupe *Abracadaboum !* Les Bérus sont alors en période de doutes, ayant du mal à supporter une notoriété trop grande. La couverture médiatique et la pression qu'elle engendre est tout aussi difficile à gérer. Si les incertitudes sont là, l'album, en revanche, est un énorme succès. Il voit le groupe tendre vers une musique plus festive et moins sombre que celle proposée sur leurs deux premiers disques. Cela n'empêche pas les textes de rester engagés comme on peut l'entendre sur "Nuits Apache", "SOS" ou "Et Hop !". Loran dira de l'album qu'il est « la fusion de notre côté noir, de l'aspect militant et de l'esprit tribal/ethnique... »

Les mois et les années qui suivent, les tensions se font encore plus importantes. Les conditions de tournées sont extrêmement difficiles car le groupe, fidèle à ses principes, fait le maximum pour garder un prix abordable pour les places, acceptant pour cela des cachets dérisoires. Fidèle à leurs idéaux, ils sortent fin 1988 un split single avec Haine Brigade en soutien à la revue anarchiste *Noir et Rouge*. Le combo y reprend "Makhnovtchina", titre écrit par

Étienne Roda-Gil en l'honneur des anarchistes ukrainiens qui combattirent à la fois les Blancs (les partisans du Tsar) et l'Armée Rouge de Trotsky durant la guerre civile qui suivit la Révolution Russe. Un morceau superbe du célèbre auteur, connu comme parolier de Julien Clerc ou pour avoir écrit "Magnolias For Ever" ou "Alexandrie Alexandra" pour Clo-Clo, mais moins comme militant libertaire proche de la CNT (Confédération Nationale du Travail).

Fatigué d'avoir le poids de tout un mouvement - le rock alternatif - sur les épaules, en conflit avec son propre label, Bondage, le groupe décide de se saborder. Après une tournée d'adieux et la sortie d'un dernier album, *Souvent Fauché, Toujours Marteau !*, le groupe tire sa révérence de la plus belle des manières possibles les 9,10 et 11 novembre 1989 dans un Olympia bondé.

Le groupe aura quitté la scène à son sommet. Il reviendra pour quelques concerts fin 2003 et un album, *Invisible*, en 2006 avant de disparaître.

Quarante après sa formation il reste énormément de choses de l'héritage Bérus : des morceaux sublimes qui n'ont pas pris une ride dont les textes restent d'actualité, une approche "do it yourself" qui inspirera toute une génération de musiciens et finalement un engagement politique et sociétal encore plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne l'était dans les années 80.

Pour tout cela, salut à eux !





Claude Picard

l'érudit rock

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTO : ANNE MARZELIERE

CLAUDE PICARD FAIT UN TRAVAIL D'ARCHÉOLOGUE ROCK. GRÂCE À LUI ET SON LABEL, CAMELEON RECORDS, NOUS DÉCOUVRENT NOMBRE DE PÉPITES DU ROCK HEXAGONAL OUBLIÉES OU MÊME JAMAIS PUBLIÉES.

Quand et comment t'est venue l'idée de créer Cameleon Records ?

Tout au début, j'ai commencé en créant un site qui répertoriait toutes les sorties de quarante-cinq tours en France. On y trouvait absolument toutes les références des 45 sortis dans l'Hexagone. J'ai ensuite travaillé chez Mémoire Neuve, un label qui était spécialisé dans la sortie d'inédits punk et hard-rock. Nous étions six associés. Cela a été très intéressant de bosser dans ce collectif mais par la suite j'ai eu envie de faire mon truc tout seul, d'abord avec Vinyl Vidi Vici puis avec Cameleon.

Cameleon a commencé par les rééditions ?

Oui par la réédition de quarante-cinq tours rares ou collectors. Ma toute première sortie a été Repulse, un groupe dont j'avais acheté le quarante-cinq tours sur une brocante vers Quimper. Des amis m'ont dit que ce disque était extrêmement rare. J'ai donc eu envie de le rééditer. Au début du label je ne rééditais que des quarante-cinq tours, français ou étranger. Je faisais à chaque fois un tirage de 300 copies, en donnais 50 au groupe et vendais le reste. Aujourd'hui presque tout ce que j'ai sorti en 45 est sold-out.

Et puis tu t'es mis à rééditer aussi des maxis et des trente-trois tours.

Oui. Le premier maxi que j'ai sorti c'est Auroch, un groupe de Belfort dont le guitariste Robert Defer était ami avec les gens d'Ange. Ce disque il y a dix ans était devenu un collector très recherché. Tu ne le trouvais jamais à moins de 400 euros. Je trouvais ce maxi superbe. J'ai donc voulu le rééditer.

Tu ne sors plus de 45 tours aujourd'hui ?

Non, car cela coûte trop cher. Pour m'en sortir il faudrait que je mette un prix de vente trop élevé.

Les disques que tu rééditais étaient ceux de groupes dont tu étais fan ?

Absolument. J'ai d'abord réédité des groupes de hard-rock français des années 80, outre Auroch, Venin, un excellent groupe de hard de Marseille, ou XS très bon groupe de Lorient. Je rééditais des trucs dans les genres musicaux que j'aime. Genres qui sont extrêmement variés. Cela peut aller du hard au punk en passant par le rock progressif ou la pop 60's.

Parallèlement à ces sorties, tu publiais également toute une série d'infos sur ces groupes sur le site de Cameleon Records ?

Exactement. J'y publiais l'historique du groupe ainsi que nombre d'anecdotes. Le tout illustré de photos. Cela apportait un complément à la sortie du disque.

J'imagine que tu connaissais tous ces groupes ?

Bien sûr. Très souvent j'avais leurs disques. J'ai commencé à être collectionneur très tôt. Dès l'âge de treize ans j'ai commencé à acheter plein de disques. À dix-sept ans, je bossais, ce qui fait que, contrairement à plein d'ados de ma génération, j'avais de l'argent à dépenser dans les brocantes et les vide-greniers. Je les fréquentais assidûment et ça n'a pas cessé depuis.

Après la réédition tu as commencé à sortir des disques totalement inédits. Cela paraît incroyable d'entendre parler de groupes qui n'ont pas même sorti de disques ?

Je les trouvais en faisant des recherches ou par mon réseau d'amis collectionneurs. Après avoir entendu parler de ces groupes je prenais contact avec eux. C'était souvent assez facile de les retrouver, les mecs étant souvent sur Facebook. Le premier disque avec des inédits à être sorti sur Cameleon ce sont les Jerrys, un groupe sixties du Finistère.

Ces musiciens ou ex-musiciens n'étaient pas étonnés que tu viennes ainsi les contacter pour sortir un disque jamais publié, parfois cinquante ans après ?

Si. Souvent ils hallucinaient. Mais ils étaient hyper contents que quelqu'un veuille ressortir un album dont ils auraient aimé qu'il paraisse à l'époque. Certains d'entre eux sont même devenus des amis.

Leurs disques n'étant jamais sortis, il existait quand même du matériel ?

La plupart du temps les groupes avaient des cassettes audio sur lesquelles ils avaient enregistré leurs répets ou leurs démos. Après avoir écouté celles-ci je faisais un nettoyage des bandes en studio.

Tu viens de sortir une nouvelle compilation *Thesaurus*. C'est le septième volume de la série. Elle représente un beau panorama de la scène punk française.

La scène punk française est extrêmement riche. Le premier volume *Thesaurus* n'était pas orienté punk. Il était consacré aux groupes 60's. Sur le *Thesaurus* 7, tu trouves des titres totalement inédits et des morceaux de groupes qui n'ont la plupart du temps sorti qu'un 45 tours. Tu peux entendre aussi bien Stuka de Roanne que les Chaos de Clermont-Ferrand ou encore Single Track de Brive. Cela montre la richesse de cette scène que l'on a trop souvent limitée à Paris alors qu'il se passait plein de choses en province.

Ton but est éducatif ? Faire connaître au public des groupes totalement oubliés ?

C'est exactement ça. Parmi tous ces groupes que je réédite ou dont je sors des albums jusqu'alors inédits, il y a de vraies pépites. J'ai envie que les gens puissent découvrir ces groupes oubliés ou inconnus.

Il y a des choses que tu regrettes de n'avoir pas pu sortir ?

Oui. Le premier quarante-cinq tours de La Souris Déglinguée. Cela n'a malheureusement pas pu se faire. Et Omega Plus, un groupe incroyable, du Black Sabbath français avec Claude Engel qui a joué avec de nombreux artistes français comme Véronique Sanson. Le mec est une des plus grosses pointures en France tant en studio que sur scène. C'est pour cela qu'il ne voulait pas que cela sorte, il estimait que c'était mauvais. C'est dommage d'autant plus que le disque est quand même sorti, mais en bootleg.



20 ANS DE SERVICE !

3 Radios & Webzines militants

ROCK ♦ METAL ♪ REGGAE

www.LaGrosseRadio.com

Depuis 2003, au service de la musique et des artistes. 100% gratuit. 24H/24

Artistes, labels, gérants de salles de concerts, acteurs de la musique, passionnés,
rejoignez-nous sur www.lagrosseradio.com.

Depuis 2003, La Grosse Radio, au service de la musique | 100% gratuit 24H/24

ALBUMS

RUBRIQUE DIRIGÉE PAR YANN LANDRY



COLLECTION D'ARNELL-ANDREA *A Forest Inside*

INFRASTITUTION / MEDIOSEM RECORDS

Même si son nom pourra ne pas être familier à beaucoup, le collectif CDAA présente ce qui n'est ni plus ni moins que son douzième album. Précédemment, après une courte pause de presque 8 ans, les musiciens avaient retrouvé le chemin des studios pour *Another Winter* en 2019, rapidement suivi par *A Recrafted Winter*, revisite électro de son prédécesseur, et donc finalement pour *A Forest Inside*. "The Colour of Your Mind", titre inaugural, ne laisse que peu d'interrogations quant à la direction artistique choisie : on reste dans une veine plus électro que classique, validant ainsi le virage amorcé depuis le retour discographique du groupe. Par la suite, la magie reste toujours la même, CDAA c'est la promesse d'un voyage intérieur, une évocation poétique au milieu de laquelle les clichés flous du passé s'entrechoquent au contact de la rudesse d'un présent qui n'est rendu supportable que par le mélancolique souvenir de moments anciens. Ou quand Baudelaire rencontre Modiano... "The Realm of Memories" ne fait que confirmer le sentiment d'un rapport relatif au temps, rendant diffuse la frontière entre rêve et réalité, interstice infinitésimal dans lequel il nous faut vivre, coincés entre les doutes du passé et les peurs d'un futur incertain. Au-delà de la quasi-perfection des compositions et de l'orchestration - 7 musiciens -, CDAA peut compter sur un atout majeur : la voix de Chloé Saint-Liphard, envoûtante, magique, posée comme une plume sur les plus délicates partitions, relief supplémentaire qui renvoie invariablement aux univers de Liz Fraser de Cocteau Twins et de Lisa Gerrard de Dead Can Dance pour ne citer qu'elles. "Pieces of Rain", "Snowdrops in A Grove", "Fading in Time"... sont autant d'occasions d'émerveillement devant la pureté d'un album qui, en s'inscrivant à contresens des courants nauséabonds dans lesquels le monde se noie, nous rappelle à l'essentiel : nous ne sommes que de passage, qui plus est sur une Terre qui n'est pas la nôtre. C'est tout simplement magnifique.

Xavier-Antoine MARTIN



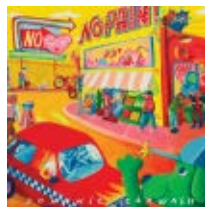
MADAME ROBERT *C'est pas Blanche-Neige, Ni Cendrillon*

AT(H)OME

Il aura fallu attendre six ans pour pouvoir se délecter de la nouvelle production de la bande à Reuno, chanteur de Lofofora, ici dans un tout autre registre dans lequel il se régale. Sa voix grave au grain chaud se marie parfaitement avec ce style de musique centrée sur les années 60, avec en parrainage l'œuvre du bien souvent sous-côté Nino Ferrer, dont les hits commerciaux ont malheureusement pris le dessus sur le reste... mais c'est une autre histoire ! Bref, Reuno officie avec ses potes Stef Zen (ex-Parabellum) à la basse, Julien Mutis à la gratte, Fabien Rault derrière les fûts (qui a remplacé Xa Mesa) et l'inouïe Léa Worms qui emballa le tout de ses claviers fous. Si les textes en français et la filiation pourraient faire penser à de la chanson surannée, que nenni, c'est bien du rock auquel on a affaire ici, comme le montrait déjà leur premier album *Comme de Niro*, et même du Rhythm and Blues si on veut être des plus précis. L'ensemble est jouissif et résonne instantanément. On se prend facilement à chanter avec Reuno comme sur les refrains d'"A Ciel Ouvert" :

« Sans dieu ni loi, sans interdit, tant qu'on veut bien de moi sur Terre ! » Si la furie peut prendre le dessus, des moments de grâce douce apparaissent comme avec ce "Presley" de crooner parlant d'amour inaccessible et sans histoire. Universel, et restant sur la partie tendre de l'album, Reuno peut aussi s'adresser aux plus cossards d'entre nous avec l'hymne à la flemme incarné par "La Dimanche" où l'on sera d'accord avec Madame Robert : traîner à deux, c'est mieux. Et même s'agissant de la philosophie de la vie, on s'y retrouve, avec "Toutarien" qui, avec des airs enjoués, amènera à se poser les vraies questions sur l'intérêt et l'importance des choses... D'ailleurs, est-ce qu'on sert à quelque chose individuellement ? Vous avez quatre heures, mais en 3'13", Reuno vous explique tout, surtout que, taquin, il enchaîne avec "L'Effet Pervers". À notre image, Madame Robert n'est ni Blanche-Neige, ni Cendrillon, et c'est tant mieux !

Yann LANDRY

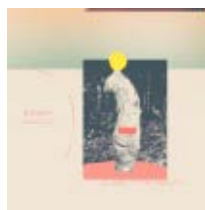


JOHNNIE CARWASH *No Friends No Pain*

HOWLIN' BANANA RECORDS

Deux ans après le déjà très bon *Teenage Ends* et cinq après le fort fun EP *Mom Is A Punk*, Johnnie Carwash revient pour un nouvel album au titre absolument sublime : *No Friends No Pain*. C'est le label Howlin' Banana, sur lequel était sorti le premier opus, qui est à nouveau à l'œuvre. On connaît la qualité des productions de cette équipe, toujours habituée à nous offrir d'excellentes choses, de Johnny Mafia à Fontanarosa en passant par Otis Cœur et Th Da Freak. On attend donc légitimement que ce second Johnnie Carwash nous enchante, et c'est effectivement ce qui va se passer. Les Lyonnais délivrent ici un excellent album de garage/pop/punk influencé par Broncho, Bad Nerves ou encore Frankie Cosmos. Le disque tout en étant dans la continuité de leur premier opus, se hisse au cran supérieur. Les règles du pop/punk sont parfaitement respectées avec des titres qui oscillent (presque) toujours entre les deux minutes et les trois minutes trente. Quant à l'album, sa durée n'excède pas les trente minutes, ce qui convient parfaitement à ce style musical. La voix de Manon, la guitariste du groupe, fonctionne à merveille sur ses pépites tubesques un peu déjantées. Il y a un petit côté bordélique dans tout ça qui se révèle absolument jouissif. Le disque est une vraie et belle réussite et les titres des chansons qui le composent, exprimant on ne peut mieux la frustration adolescente, y sont pour beaucoup : "I'm a Mess", "I Wanna Be In Your Band", "Waste My Time", "Hate Myself"... L'album se termine par l'excellent "Waliag" qui, avec ses quatre minutes quarante-sept, explose tous les standards préétablis et rebat les cartes avec cette ballade qui fait penser au Velvet Underground. Avec ce second opus enregistré par Romain Da Silva au Vega Studio, Johnnie Carwash, excellent groupe sur les planches, démontre qu'il peut être tout aussi bon en studio. Un second disque qui arrive comme une forme de consécration et donne encore plus envie d'aller voir le groupe en concert.

Pierre-Arnaud JONARD



RANK-O *Monument Movement*

ANOTHER RECORDS / COLLECTIF CAPSUL

Avec ce deuxième album, le combo de Tours continue l'œuvre amorcée il y a deux ans avec son premier opus, *De Noro*, faite d'un post-punk avant-gardiste - l'oxymore est assumé - et ciselée autour d'une esthétique aussi bien picturale, comme la superbe pochette en atteste (réalisée par Jean-Baptiste Geoffroy, graphiste et par ailleurs batteur du groupe Pneu), que musicale. Sans pour autant se revendiquer d'un courant en particulier, Rank-O picore tantôt dans le rock, tantôt dans la pop, parfois recouvrant le tout d'un léger voile sombre pour plus de relief. En témoigne "For Every Blow", titre inaugural, aux sonorités empruntées à la fois à Franz Ferdinand pour les mélodies, Talking Heads pour l'aspect déconstruit et Devo pour le rythme saccadé. Juste après, "Hotel Club Paradisio" s'inscrit dans la même veine, peut-être même un peu plus métiéssé au point de rappeler l'agitation de Brixton ou les sons de Bloc Party, immédiatement suivi par le dansant "Celebration" et ses lourdes lignes de basse qui aurait pu disputer à "Rebirth" la légitimité d'être le premier single de ce disque qui décidément n'aura voulu à aucun moment baisser d'intensité, même en son milieu avec trois autres excellentes pistes ("Meadows", "Springs" et "Barking Thing"). "Talking Monument", titre long de plus de 7 minutes, vient poser une touche finale sur un album aussi réussi qu'inattendu tant les Tourangeaux apportent quelque chose de résolument frais et intéressant à une production discographique actuelle, certes pléthorique mais parfois trop balisée. Le crédit de cette réussite doit certainement également revenir aux travaux de production et de mixage, impeccablement réalisés par respectivement Peter Deimel (Studio Blackbox) et Paul Rannaud (Studio Claudio), orfèvres d'une atmosphère et d'un son qui contribuent à magnifier l'album. Du début à la fin, *Monument Movement* est un véritable shoot d'air frais fait d'un oxygène si pur qu'il devrait, chez beaucoup, déclencher une belle libération d'endorphine.

Xavier-Antoine MARTIN



ADIEU GARY COOPER

Toute sortie est définitive

CHEPTEL RECORD

On a envie de savoir ce qui se trame derrière cet Adieu Gary Cooper. Ces Suisses ont emprunté leur nom au roman de Romain Gary de 1965 et, bien que leurs influences soient américaines, ils chantent en français. Le combo met en musique la déprime du monde moderne, avec légèreté pour ne pas plomber davantage l'ambiance. L'album précédent, *Outsider*, assez sombre, s'était fait remarquer en 2017. Le groupe revient avec sept titres soignés dont l'inquiétant "Je M'Attends Au Pire", l'entêtant "Il y a Des Chances" et "La Machine" qui fait irrémédiablement penser à Alain Bashung. Réduit à un trio composé de Perrine Berger, Paul Becquelin (guitare / claviers) et Nicolas Scaringella (voix / claviers), Adieu Gary Cooper sait créer des ambiances dansantes comme avec "Quelque Chose de Léger", un moment de répit avant la prochaine guerre. On a beau être neutre en Suisse, on n'en est pas moins lucide. Espérons que nous aurons le temps d'aller les applaudir dans l'Hexagone prochainement.

Dominique GRANDFILS



ALBER JUPITER

Puis vient la nuit

FOUDRAGE/ARAKI RECORDS / UP IN HER ROOM

Et dire qu'ils ne sont que deux pour développer une telle intensité sonore ! Le duo rennais, parfaite symbiose basse-batterie depuis 2017, atteint sur son nouvel album un sommet de rock instrumental rythmé et immersif, aux élan incantatoires captivants. Le pouvoir évocateur qui se dégage de ces cinq mises en scène héroïques inspire tout un tas d'images mentales, au point qu'il devient difficile de ne pas se laisser happer dans les méandres de l'imaginaire. Le groupe assume l'héritage du krautrock allemand des années 70's, de la trance psyché de Can en passant par l'énergie métronomique de Neu! Mais il adjoint à cette base un souffle post-rock incandescent capable d'évoquer l'électricité éruptive des premiers Mogwai comme les digressions cinématiques du supergroupe américain Watter et même, par instants, l'agilité mélodique des Irlandais de God Is An Astronaut. En tout point, ce LP frappe également par le travail du son qui donne tant de reliefs à ce souffle musical vibrant.

Laurent THORE



ALINE

La Lune sera bleue (2009-2015)

LIVE FACTORY / CARAMBA RECORDS

Le parcours du groupe marseillais n'est pas banal. Formé en 2009 autour de Romain Guerret, sous le nom de Young Michelin, le combo doit changer de nom suite aux injonctions de la firme Michelin. Loin de se dégonfler, Aline enregistre un premier album avec l'ex-Valentins, Jean-Louis Piérot. Inspirée par la new wave sans jamais tomber dans la caricature, Aline a marqué les années 2010 avant de disparaître après un deuxième album publié en 2015. Après quelques années de silence, les musiciens se sont retrouvés et ont fait appel au financement participatif pour produire un disque regroupant neuf titres produits entre 2009 et 2015, l'organisation de quatre concerts (Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux) et plus si affinités. Parmi ces inédits, on trouve deux bonnes reprises de "Tombé Pour La France" d'Étienne Daho et "Moi Je Joue" de Brigitte Bardot. Les compositions originales sont soignées avec une grande richesse musicale qui ravira les amateurs notamment sur l'instrumental "La Rivière Est Profonde" ou le mystérieux "Saturne".

Dominique GRANDFILS



BLACKRAIN

Hot Rock Time Machine

SINGLE BEL

Si Blackrain était né en 1988 à Los Angeles, nul doute que le groupe aurait été énorme. Mais il est né au début des années 2000 à Annecy à une époque où le glam-metal n'intéressait plus grand monde, ce qui est malheureux tant le groupe a su redonner ses lettres de noblesse à un genre en perdition. Aujourd'hui, les Savoyards nous offrent ce réjouissant *Hot Rock Time Machine* qui les voit réenregistrer des titres de *Lethal Dose Of* et de *It Begins* qui étaient devenus difficilement trouvable. Aussi, inutile de dire que ce disque est un must. Les fans de Guns N' Roses et de Mötley Crüe devraient se ruer sur cet album qui est un véritable enchantement du début à la fin. Ne serait-ce que pour cette ballade, "Nobody But You", qui vaut à elle seule l'achat du disque. La voix de Swan Hellion y flirte avec le sublime tandis que les guitares sont belles à pleurer. Un morceau de classe mondiale. On espère sincèrement que cet album permettra au combo d'atteindre des sommets archimérités.

Pierre-Arnaud JONARD



CAMILLE BÉNÂTRE

Domage

HIDDEN BAY RECORDS / IDOL

En France, à contre-courant de la variété, la chanson permet à des électrons libres comme Camille Bénâtre de faire valoir leur singularité. Dans son quatrième LP, chaque morceau est un croquis de la vie ordinaire qui ramène le débat à hauteur du quotidien. Ici se mêlent inventivité instrumentale et ingéniosité de la plume : tout paraît tellement simple, à portée de médiateur, de claviers et de boîtes à rythmes, de voisins de palier, comme si une chanson pouvait naître en un instant et se retrouver la minute d'après dans les écouteurs de notre walkman 3.0. Mais la magie opère sur le chemin DIY de cet adepte de la sobriété esthétique au plus près de cette justesse émotionnelle qui n'a à la fois rien de naïf ni rien de pathétique. Il faut oser composer et chanter une chanson comme "Stupidémocratie", en faire un vrai bonheur mélodique tout en livrant un véritable message conscient et politique, à mille lieues des éditos complaisants et autoritaires qui se déversent sur les ondes et sur la TNT.

116

Laurent THORE



CHARLES DE GOAL

Algorythmes

MAY I RECORDS / PIAS

Le label May I Records a eu l'excellente idée de proposer une nouvelle version du mythique premier album de Charles de Goal, *Algorythmes*, publié en 1980 chez New Rose. L'ex-bassiste du groupe punk C.O.M.A., Patrick Blain peaufinait seul depuis plusieurs mois ses compositions sur un 4 pistes. Cette réédition permet de découvrir quelques démos de "Dans Le Labyrinthe", "Exposition" ou "Frederic", des titres qui n'ont pas pris une ride. Enregistré à la sauvette au studio du Chesnay, *Algorythmes* a marqué le début des années 80 avec un son innovant représentatif du post-punk. Dominique Blanc-Francard a réalisé la remasterisation de l'ensemble qui propose onze morceaux bonus, reprises (Bowie, Kinks), démo ou versions live compris. Le fameux graphisme de la pochette a été révisé par Pearl Huart-Cholley. Une superbe réalisation pour découvrir l'univers musical de Charles de Goal qui reprend les concerts en 2024.

Dominique GRANDFILS



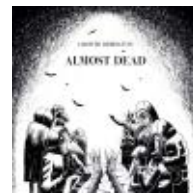
CHASSEUR

En Diagonale

REPTILE MUSIC

Depuis le premier album de son projet solo en 2020, Gael Desbois, qui fut notamment la moitié de Mobil et de Del Cielo avant d'être le tiers de Tchewsky & Wood, ne perd pas de temps et nous présente déjà son quatrième disque. Toujours dans cet espace sensible qu'il aménage d'une façon bien personnelle, entre rock, chanson et électronique, entre pop et new wave, il livre un opus où le feu court sous la glace. *Le corps humain* baignait dans les eaux-tombeaux des migrants ; *En diagonale* a, quant à lui, été inspiré par les manifestations contre le projet de réforme des retraites et les violentes répressions policières qui ont marqué le début de l'année 2023. Ses textes, cependant, demeurent dans un clair-obscur propice à d'autres interprétations, à une projection poétique plus large. Le chant distancié qui les égraine plus qu'il ne les chante, dans une retenue élégante et la rigidité des sons synthétiques qui les habillent forment comme un voile de pudeur sur ces mots aux sources profondes.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



CHESTER REMINGTON

Almost Dead

HOWLIN' BANANA RECORDS / À TANT RÊVER DU ROI

Voilà un disque décomplexé, qui ose les guitares agiles, les envolées lyriques, les digressions rythmiques... Il y a du Pixies dans cette manière d'épicer la pop, du Devo dans cette façon d'invoquer le rock par le côté bizarre de la force, du Butthole Surfers dans cette capacité à mettre le bordel dans un morceau, à le pousser dans ses retranchements, et si possible dans le rouge. Et le plus génial dans tout ce joyeux bazar très organisé, c'est que cette musique met fœnicement la banane, par son audace, sa tonicité, son énergie. Elle va même par instants se mouvoir dans la grandiloquence des opéras rock des années 70. Mais bien plus qu'un simple phénomène de foire, le groupe emmené par l'étonnant Odilon Horman surclasse sans trop forcer, même en faisant le pire, bon nombres d'élèves de la classe rock indé hexagonale, avec un sens du riff exemplaire, une activité débordante et déjà l'une des plus belles pochettes de l'année dessinée par le musicien Anthony Ternant (Black Bones).

Laurent THORE



DO NOT MACHINE

Celebrations Of The End

NINETEEN SOMETHING

Do Not Machine est presque un supergroupe réunissant depuis 2017 des membres d'entités de référence comme Lane, Zenile... Bien loin du name dropping, les quatre rockeurs angevins se sont réunis par passion autour d'une vision rock partagée, portée sur l'émotionnel, subtile alchimie de grunge, de post-hardcore, de shoegaze et de post-rock. Ils démontrent qu'il est possible de chanter des chansons pop tout en évoluant dans un espace sonore entre Jesu, Alice In Chains, Mars Red Sky et Quicksand. Enregistré en totale autarcie indé, le groupe impressionne par la consistance de ses guitares qui font corps dans le mur du son, véritable signature du combo. Rien ne serait possible, sans l'assise basse-batterie, à la précision chirurgicale et au groove captivant, quel que soit le tempo. Et même si le quatuor ne verse pas dans la flamboyance du revival post-punk actuel, il signe un album remarquable, attestant une nouvelle fois de la vitalité incroyable de la scène rock indé actuelle en France.

Laurent THORE



ECR.LINF

Belluaires

MY KINGDOM MUSIC - SOURCE ATONE RECORDS

Empruntant son nom à la célèbre formule de Voltaire, "Écrasons l'infâme", Ecr.linf possède la même ambition que celle qui animait le philosophe des Lumières : celle de lutter et de rejoindre le combat acharné contre les ténèbres humains et l'obscurantisme. Le groupe est né des retrouvailles musicales de Dorian Lairson et de Krys Denhez qui jouaient ensemble dans le combo de death metal Jarell. Mais point de death metal ici, Ecr.linf sonnant entre black metal et post-black. Le combo nous offre un album musicalement très fort, qui possède en outre une dimension philosophique évidente. Aussi ambitieux sur le fond que sur la forme, le groupe produit avec ce premier album un opus d'une intensité et d'une puissance incroyables. Rien d'étonnant de la part d'un groupe comprenant en son sein d'anciens membres de No Return ou de Svart Crown. Un premier essai qui marquera durablement ses auditeurs par sa richesse musicale et son message philosophique universel.

Pierre-Arnaud JONARD



FONTANAROSA

Take a Look at The Sea

HOWLIN' BANANA RECORDS

Les Lyonnais reviennent en force avec un deuxième album qui confirme les espoirs qui avaient été mis en eux à la sortie, il y a deux ans, d'*Are You There ?*. Plus que jamais, la musique du quatuor est à l'image de cette mer qu'il nous invite à regarder, faite de flux et de reflux, tantôt apaisante tantôt agitée par les tempêtes et la houle, mais toujours propice à une rêverie contemplative qui est d'autant plus plaisante que la composition des morceaux ne semble pas avoir demandé d'efforts, tant elle est limpide et quelque part évidente. Fontanarosa est le genre de groupe dont on a l'impression qu'il nous en rappelle des dizaines d'autres, sans finalement pouvoir mettre de noms, ce qui est plutôt en leur faveur. "Dear Rising Dawn", "Endless Tracks" et le sublime "Care" sont autant d'exemples du talent des musiciens, jamais engoncés dans un style mais au contraire libres de créer le leur. Ni kraut, ni post-punk, ni folk, ni indie, Fontanarosa fait tout simplement du rock. Et du très bon.

Xavier-Antoine MARTIN



GRUFFAZ

La Fin de la Rhétorique

LA BELLA RITA

Combien reste-t-il d'auteurs-compositeurs capables d'élever l'usage de la langue française au point que l'on finit par n'entendre que les mélodies formées par leurs mots ? Si la réponse varie, il n'en reste pas moins certain que Pascal Gruffaz fait partie du décompte. De "Médaille" au succulent "RebelMondo" qui en appelle à témoin le Ché (« Rebelle mon dos, rebelle mon cul, Ernesto se retourne dans son caveau »), Gruffaz joue avec les sonorités, calibre et sculpte les syllabes pour offrir à nos oreilles la plus douce prosodie qui soit. Un travail d'orfèvrerie épistolaire parfaitement mis en valeur par des compositions musicales minimalistes ou sophistiquées, mais toujours très justes aussi bien dans le choix des instruments (très variés) que dans les rythmes parfois empruntés au reggae ("Jésus est né dans le Trièves") ou à la world. Puisqu'il chante « Que ma poésie danse ! » dans "La fin de la Rhétorique", alors étourdissons-nous avec elle aux sons des 10 titres de cet enivrant septième album en forme de joli cadeau.

Xavier-Antoine MARTIN



HOBOKEN DIVISION

Psycholove

LES DISQUES DE LA FACE CACHÉE

La pochette est du rouge de la passion mais son image est légèrement floue, sorte de facsimilé mal ajusté, comme peut parfois l'être un amour que le temps ou la folie aura abîmé. "Lover's Bimbo", le premier titre, plante un décor psychédélique qui préseigne du meilleur pour ce troisième album du groupe. Impression confirmée avec le morceau homonyme, directement sorti d'un décor de road movie sous psychotropes comme les Limiñanas savent les planter. Alors qu'on s'affaisse dans le sofa en tirant allègrement sur la chicha, le réveil est brutal avec "Discipline", reprise de Godsgift plus vraie que nature, avant que sensuel "Legion", sommet incontestable de cet album, n'assène le coup fatal. Par la suite les morceaux sont plus blues et rock, à l'image de "Never Stand Still", "Twice as sharp" et du final "Blue", titres au milieu desquels "Jackie" offre un inattendu mais succulent rappel dans le monde perché des premières pistes qui avaient, de toutes façons, déjà achevé le travail de séduction.

Xavier-Antoine MARTIN



HOMECOMING

Those We Knew

COPPER FEAST RECORDS

Le conseil souvent donné aux jeunes groupes de ne pas partir dans toutes les directions, Homecoming n'en a apparemment que faire. Aussi ambitieux qu'inspiré, le quatuor emplit ses longues compositions jusqu'à ras bord de styles et d'ambiances variés, tout en réussissant à rendre le tout cohérent. Grunge et rock alternatif des 90's, sludge, metal progressif et quelques touches de death et de black metal s'allient dans ce que le groupe qualifie lui-même de "post-whatever metal". Une logique de fusion qu'il avait déjà parfaitement appliquée dans son premier album et qu'il poursuit avec l'arrivée de son deuxième guitariste. Si l'ensemble ne se digère pas en une écoute, il s'offre comme un véritable périple émotionnel, suspendant l'attention dans une concentration mélancolique le temps de quelques tristes arpegges pour mieux nous projeter dans une déferlante rythmique que les mesures suivantes, parcourant tout le spectre vocal, d'un poignant chant clair à d'intenses growls, et ne laissant jamais sa puissance étouffer sa qualité mélodique.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



IRNINI MONS

Une Habitante Touchée par un Météorite

ANOTHER RECORD/DUR ET DOUX/HVIV

Il n'y pas qu'une seule façon de chanter le rock en français : le groupe lyonnais Irnini Mons l'a parfaitement compris. Effectivement, la langue est ici un fantastique espace de jeu, alors que l'inspiration instrumentale fourmille d'idées dans un élan post-punk vibrant et énergique, n'étant pas sans rappeler des figures historiques comme Gang Of Four ou The Slits. La tension du punk bascule même par moments dans une sorte de math rock extatique et noise, lorsque le chant s'éloigne et laisse place à la distorsion et à la digression. Les textes poétiques et faussement naïfs, chantés le plus souvent en chœur avec beaucoup de candeur, de romantisme et d'intentions, se subliment dans l'impulsion rythmique collective et confèrent à ce quatuor une singularité décisive (à découvrir de toute urgence sur scène). Loin de verser dans un simple happening, cet album construit une narration puissante et organique, prouvant qu'il y a toujours de nouveaux espaces pour repousser les limites du rock.

Laurent THORE



JEHAN

On ne Sait Jamais

LA JUMENT DU JEUDI

Le Rennais Jehan n'est pas un novice et cela s'entend à l'écoute de son cinquième album. Venu du rock, cet auteur-compositeur sait raconter les revenants rescapés de tout et ceux qui sont différents ou cabossés, le tout avec une exigence dans le choix des mots. L'accompagnement musical est d'un niveau exceptionnel comme sur "Jenny Parker" avec cette guitare slide qui ponctue le texte. Tout au long de ces treize titres, vous entendrez des violons, du piano, du glockenspiel, de la scie musicale, du xylophone et même de la harpe celtique sur "Les Chevaux de Montebello". Une richesse sonore pour de franches réussites comme "Raconte-Moi", tour du monde sur fond de valse entêtante ou "Madame Butterfly". Jean-Baptiste Polidoro et Gaël Faun réalisent l'ensemble et jouent sur tous les titres. Jehan est de ceux qui poursuivent leur carrière sans se soucier des modes éphémères et préfèrent proposer une véritable chanson française "à l'ancienne" avec des sonorités intemporelles.

Dominique GRANDFILS



JUNON

Dragging Bodies to The Fall

SOURCE ATONE RECORDS

Le groupe béthunois General Lee était un combo culte de la scène post-hardcore française, aussi leur séparation en avait-elle attristé plus d'un. Leur renaissance en 2020 sous la forme Junon nous avait alors réjouis : nouveau groupe certes, mais avec tous les ex-General Lee. Leur EP *The Shadows Lengthen* sorti en 2021 avait montré alors que ce retour était gagnant. Trois ans plus tard, les Nordistes nous offrent leur premier album, *Dragging Bodies to The Fall*. Sorti sur l'excellent label francilien Source Atone Records, cet opus est une vraie réussite : puissant et intense il offre ce que le post-metal et le post-hardcore peuvent donner de plus beau, avec quelques influences post-rock pour la bonne mesure. Si Junon manie la puissance avec brio, il est loin de n'être que cela, le groupe sachant créer des atmosphères qui amènent l'auditeur à la réflexion. General Lee était un groupe magnifique, Junon l'est tout autant. Un premier opus qui mérite de multiples écoutes pour en capter toute la saveur.

Pierre-Arnaud JONARD



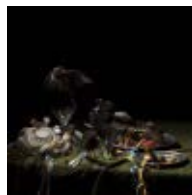
KARKARA

All Is Dust

LE CÈPE RECORDS

Signe des temps, des EPs de Last Quarter à ce 3ème album de Karkara, en passant par le dernier Slift, les épopées futuristes que porte leur rock psychédélique imaginent moins de fabuleux ailleurs que les aventures peu réjouissantes qu'une humanité post-apocalyptique devra affronter pour survivre. "Tout est poussière", prévient le trio, tandis qu'il nous embarque, en six morceaux cinématographiques, à la suite d'un des survivants du monde de demain dont l'homme a épuisé toutes les ressources. Sa destination : Anthrophia, ville qu'il croit préservée, mais qu'il trouvera en ruines. Le voyage, jalonné de violence et de folie, est parfaitement rendu par un psyché rock impétueux aux variations et détails sonores captivants. Du stoner haletant de "The Chase" au psychédéisme onirique de "Moonshiner", les guitares gémissent à travers la pédale wah-wah, des cuivres glissent en liberté et l'apothéose finale convoque furie vocale, trompette et accords flamenco pour signifier que l'Eden rêvé reste à construire.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



LAME

Up, Down, Aside

LAME MUSIC

Combo rock nantais, Lame a sorti en novembre 2023 son premier album *Up, Down, Aside*, presque 2 ans après l'EP *Pleasantly Disappointed*. Si la production est plus travaillée et qu'on sent que la maturité gagne du terrain, l'univers du groupe reste dans la continuité de sa précédente sortie, aussi retrouve-t-on un rock à l'influence anglo-saxonne doté d'une belle énergie. Les arrangements sont légers et le son brut, des prises sans fioritures laissent la part belle à des mélodies vocales et riffs de guitares qui rappellent autant U2 côté UK que les Flaming Lips pour la touche US. Niveau ambiances, si l'album commence de manière relativement sombre, on entrevoit régulièrement la lumière avec des titres plus pop comme "Break Up Make Up" ou "The Way It Is". Une diversité qui apporte un relief intéressant à l'ensemble, et on se laisse porter avec plaisir et enthousiasme du début à la fin de ce clair-obscur qu'est *Up, Down, Aside*, un album qui mérite clairement que l'on s'y attarde.

GROUX



LILI CROS & THIERRY CHAZELLE

Soyons Heureux

AUTOPRODUIT

Depuis 2011, ces deux-là transmettent inlassablement leur joie de vivre, leur tendresse, leur énergie poétique à travers leurs autoproductions et leurs concerts revigorants. Cette année débarque un cinquième album qui rebat les cartes. On y découvre un "Colibris" cowboy, un "Cahier Neuf" à la Daho, un "Goéland" plutôt Lynda Lemay. "Changer" convoque le Moyen-âge, "Deux Îles, Deux Ames", les violons. On se balade dans "Les Rues de Mon Île" comme dans une peinture impressionniste. "La Reine Est Morte" crée une double voix parfaitement imbriquée. Le folkly "Loden Vert" nous fait entrer au saloon pour un petit swing québécois. "L'École Des Garçons" reste nostalgique, alors qu'"A Nos Retrouvailles", titre post-confinement célèbre un monde d'après rêvé... qui n'est hélas jamais arrivé ! La comptine finale de l'album pose LA question de toute une vie : « Comment faire pour être heureux ? » Réponse : peut-être réécouter cet album étonnant, différent, aux explorations musicales nouvelles. Une belle (r)évolution !

Ange LECABEL



LOÏC APRIL

Loïc April 2

AUTOPRODUIT

Il aura fallu attendre six ans pour que Loïc April nous offre enfin son deuxième opus, un très agréable disque de cet indie/pop rock montréalais au son si particulier, éthéré et planant, nonchalant et élégant. Les amateurs de Corridor adoreront à coup sûr ce disque plein de charme. Pour ce retour, le musicien s'est entouré des grosses peintures de la scène montréalaise : Jean-Michel Coutu qui avait déjà produit son premier opus (Corridor, Jesuslesfilles) à la réalisation, Ryan Battistuzzi aux prises de son additionnelles ainsi que Gus Van Go (Metric, The Stills) et Warren C. Spicer (Plants and Animals) au mixage. On sait à quel point la pop québécoise est poétique mais Loïc April mérite clairement la Palme d'Or du genre avec des titres comme "Mes Wrangler et Moi", "Comme Une Civière Pour Ton Ambulance", "L'Été Se Retire Sur Trois Prises" ou le splendide "T'Aimer Comme On Plie Un Drap". Un disque très réussi de la part d'un artiste inclassable.

Pierre-Arnaud JONARD



LOVATARAXX

Sophomore

COLD TRANSMISSION RECORDS

En 2020, on avait découvert le duo grenoblois à travers un premier album à la beauté crépusculaire, puisant inspiration et références dans la littérature romantique et la mythologie, construit autour du thème de l'hébéphrénie, forme de schizophrénie à laquelle il avait alors emprunté son nom. Depuis Hélène et Julien ont tourné, même beaucoup tourné, emmagasinant à la fois expériences et énergie, lors notamment d'une tournée aux États-Unis au cours de laquelle leur sons dark wave et leurs vagues de synthé auront résonné dans les clubs. Les revoici avec *Sophomore*, un deuxième album qui n'a rien à envier à son illustre aîné, tant tous les ingrédients d'un disque réussi y sont à nouveau présents. C'est profondément noir et nostalgique, sentiments portés par des gimmicks et mélodies ("Earl Condition" est un modèle du genre) tellement addictifs que, comme habitués par un esprit malin, l'on se prend à danser de tout notre soûl, tout en bénissant les dieux d'avoir mis Lovataraxx sur notre route.

Xavier-Antoine MARTIN



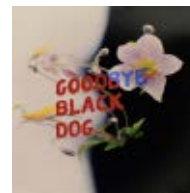
PETER & THE ROSES

Peter & The Roses

SPACE DESIGNER

Dans un monde où rien ne dure plus que le temps d'une story, les initiatives qui concourent à façonner un imaginaire durable sont les bienvenues. C'est dans cet esprit que s'inscrit Peter & The Roses, one man band dont on ne sait pas grand-chose de son instigateur si ce n'est qu'il a travaillé entre autres avec Justice et Nekfeu. Avec un tel pédigrée, on ne peut que tendre l'oreille à cet album, pierre angulaire d'un monde onirique fait de pop électronique dans lequel musique et images sont d'égale importance, à l'instar d'un Gorillaz. Un univers où Mœbius parle avec Spielberg sous le regard bienveillant de Peter, l'architecte anonyme de cette fable moderne qui se veut ouverte à tous. Bien plus qu'une nième incarnation de la French Touch, cet album insufflé un véritable vent de renouveau, notamment avec les titres en featuring comme "Burning House (Ft Goldie Boutillier)", "Scary Weather (Ft Jodie Abacus)" et "Open Your Mind (Ft Surahn)". C'est à la fois romantique, mystérieux, inattendu et envoûtant.

Xavier-Antoine MARTIN



PURRS

Goodbye Black Dog

À TANT RÊVER DU ROI

Quelle peut bien être la raison de cette urgence que le groupe d'Angoulême semble convoquer dès les premières mesures de "A Year In Binary" ? Fuite en avant pour s'affranchir de ses démons intérieurs ou rempart à des menaces extérieures ? Ce premier album des Charentais part à 100 à l'heure, sur un décor de misère comme celle que la cité mancuennienne a pu connaître sous le règne de Maggie. Car les références sont bien là : climat sombre, guitares réverbérées et chant implorant criant la colère d'une vie que l'on n'a pas demandée. Portés par le single "Scrotonin", les Puurs haranguent les foules à rejoindre leur monde fait de gris avec la promesse de quelques moments de répit, à défaut de bonheur. C'est à la fois brutal et plein d'espoir à l'image de "Badlands" ou "Give A Hand" qui montrent que le groupe a parfaitement assimilé les codes d'une musique qui, même si elle se revendique d'un mouvement de plus de 40 ans, est plus actuelle que jamais. En attendant, ils ont parfaitement réussi leur coup.

Xavier-Antoine MARTIN



THE REED CONSERVATION SOCIETY

La société de préservation du roseau
VIOLETTE RECORDS



WITCHORIOUS

Witchorious
ARGONAUTA RECORDS

Trois EPs entre 2019 et 2021 et aujourd'hui un premier album : l'ex-Verone, Stéphane Auzenet, ouvrage sa musique avec la patience d'un orfèvre. Ce disque est marqué par le passage de l'anglais au français, qui imprime son rythme à une folk pop d'ascendance anglo-saxonne.

Relations sentimentales tortueuses et contact avec la nature sont le fil conducteur de cet opus qui immerge l'amertume de nos vies passagères dans l'infini aquatique. Sans heurt, les styles varient : le souvenir de Belle and Sebastian plane sur la pop lumineuse et élégante d'"A Cœur Joie", la country folk américaine inspire les tranquilles arpegges de guitare et de banjo de "Molly", une pétillante boîte à rythme aide "Laika" à frôler de plus près les étoiles. "Aux Rochers Rouges" se détend dans des airs bossa nova, la trompette réinvente le western sur "Pylônes", "Le Tamis" déroule lentement sa pénétrante gravité, avant de prendre un envol orchestral. D'apparence légère, la musique enveloppe de sa grâce mélodique et de ses arrangements soignés des mots souvent lourds.

Jessica BOUCHER-RÉTIF

Comment s'inscrire dans l'héritage des aînés dont les riffs old school vous ont nourris (Black Sabbath et Electric Wizard en tête), tout en délivrant une musique foncièrement actuelle ? Le jeune trio fan de doom offre une réponse sous la forme d'un croisement vivifiant des lourdes guitares et des basses ronflantes typiques du heavy metal originel et des structures et lignes de chant saturé représentatives du metal moderne (du neo-metal de Korn et Deftones au metalcore de Jinjer et Parkway Drive). Dans des ambiances sous influence sabbathienne, sombres, accablantes et empreintes d'un mystère lugubre, épaissies d'influences stoner telles que Mastodon et Monolord, vient s'agiter une hargne plus directe, mue par des préoccupations contemporaines. On le devine, associer la pesante tristesse du doom à l'agressivité du metal moderne ne pouvait servir un propos très optimiste et aucun des morceaux de ce premier album ne brille par son espoir en l'humanité. Ils brillent en revanche d'une fraîcheur authentique.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



Photo : Anne Dreyer



CHASSEUR

"En diagonale"
Nouvel album disponible

Toutes les infos sur
www.chasseur.info

REPTILE

MÉLODYN PRÉSENTE

STUCK IN THE SOUND

NOUVEL ALBUM 16 Dreams a Minute



02.04.24 POINTE-À-PÂTE COMPLET ÉPHÉMÈRE 05.04.24 LA PÊCHE COMPLET LE NOIRE

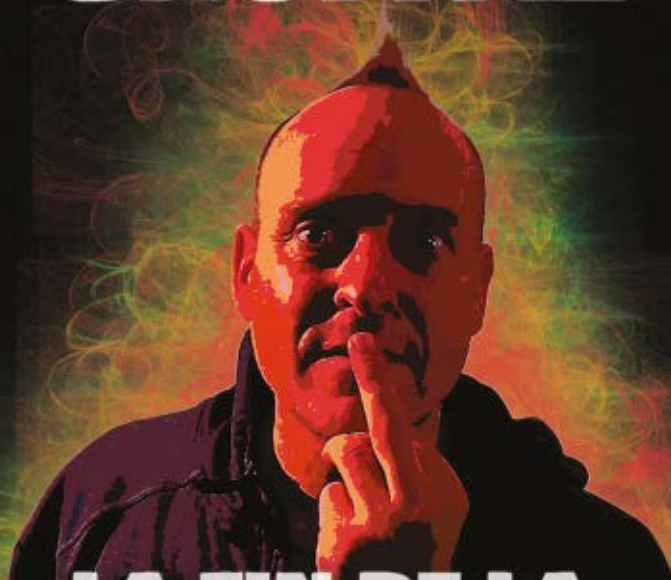
4 OCTOBRE 2024

LA CIGALE

ET EN TOURNÉE

MéloDYN Pêche à la ligne UP OFFSHORE 2001 Centre de la musique contemporaine M. S. P. K. K. K.

GRUFFAZ



LA FIN DE LA RHETORIQUE

7^{EME} ALBUM

DISPONIBLE SUR TOUTES LES PLATEFORMES

la bella rita PULSÉE LA REILLE Tigao Prod MRB

LIVRES

RUBRIQUE DIRIGÉE PAR FAUSTINE SAPPÀ



RADIOHEAD

MATTHIEU THIBAUT
Éditions Le Mot et le Reste
448 pages, 29 euros

Si certains livres consacrés à des groupes s'intéressent moins à leur art qu'aux anecdotes, on ne peut reprocher ce travers à cette somme de plus de 400 pages, fruit d'années de recherches et ouvrage le plus complet à ce jour consacré au groupe d'Oxford. De façon chronologique, chaque étape de la carrière du groupe est minutieusement retracée. Travail de musicologue, l'œuvre s'attarde sur les sessions d'enregistrement, les producteurs, le matériel. Chaque morceau voit son processus de création détaillé et bénéficie d'une analyse musicale rigoureuse. L'auteur ne laisse cependant aucun angle d'étude de côté : les autres facettes artistiques (les textes, l'intérêt de Thom Yorke pour le traitement des images des artworks et des clips), la dimension humaine (le rapport compliqué du chanteur aux médias et au succès, l'amitié profonde qui lie les cinq musiciens), les innovations marketing et l'engagement politique et caritatif. Assurément LE livre que tout fan doit avoir dans sa bibliothèque !

JESSICA BOUCHER-RÉTIF



C'EST QUOI CE BLASE ?

J. E. DAVID
Éditions AO
150 pages, 15 euros

C'est quoi ce livre ? Un petit lexique rédigé par Jean-Étienne David, déjà auteur d'un superbe *Dictionnaire inattendu des Beatles* qui a bénéficié de deux éditions. Cette fois, David s'est penché sur les noms de groupes qui restent souvent une énigme pour ceux qui prennent le temps de comprendre leur démarche. En grand amateur des Fab Four, l'auteur ouvre le bal avec les Beatles et n'oublie pas The Traveling Wilburys dans lesquels sévissait un certain George Harrison. D'autres marques posent davantage question comme ces mystérieux Kinks ou Creedence Clearwater Revival. Pour quelques blases comme Pink Floyd, Jean-Étienne précise la véritable étymologie pour éviter quelques confusions. Le livre reste divertissant tout en informant au mieux le lecteur et donne une irrésistible envie d'écouter à nouveau Led Zeppelin, The Ramones ou Steely Dan. À quand un tome 2 avec d'autres blases comme Blue Oyster Cult, ZZ Top, Jethro Tull, King Crimson, Joy Division ou R.E.M. ?

DOMINIQUE GRANDFILS



LES BEATLES À PARIS

VASSILISSA & PHILIPPE
THIRAUT • CHRISTOPHER •
DEGREFF
Éditions Robinson
80 pages, 19,99 euros

Quoi de mieux qu'un anniversaire pour replonger dans l'une des périodes charnières du groupe plus connu que Jésus-Christ ? C'est ce que fait cette BD avec un retour en arrière de 60 ans, lorsque début 1964, les Beatles débarquent pour trois semaines à Paris afin d'honorer un contrat passé quelque temps avant avec Bruno Coquatrix, propriétaire de l'Olympia. Entre-temps, leur notoriété a explosé et les quatre garçons dans le vent vont devoir pendant leur séjour composer avec des conditions de plus en plus stressantes : un management, l'œil rivé sur les charts, soucieux de faire respecter les multiples engagements pris ici et là en marge des représentations, la nécessité de composer de nouveaux titres, et pour finir l'appel des boîtes de nuit et des jolies Françaises, prêtes à anticiper l'Entente Cordiale. Sous les traits de crayon, les caractères de John, Ringo, Paul et George se profilent clairement, le tout soutenu par une mise en page immersive et des dialogues plus que réalistes.

XAVIER-A. MARTIN



LED ZEPPELIN

COLLECTIF
Éditions Petit à Petit
170 pages, 21,90 euros

Dernier né de cette collection à part qui a déjà publié une vingtaine d'ouvrages sur Bashung, Queen, les Doors, Pink Floyd, les Beatles, etc. ce volume est intégralement consacré à ce que beaucoup considèrent comme le plus grand groupe du monde : Led Zeppelin. Les chapitres, pour lesquels la bonne idée a été de confier la réalisation à différents graphistes, dessinateurs et scénaristes, permettent de s'immerger dans la vie du combo, depuis l'enfance de Jimmy Page et ses premiers pas en studio, jusqu'à l'ultime sursaut. Le parti pris éditorial, alternant planches et, ici et là, quelques pages thématiques de texte, parmi lesquelles une remarquable mise en lumière de John Bonham, s'avère être une totale réussite apportant de nombreux éclairages sur le groupe, son entourage et ses albums, tous passés au scanner. Si de nombreux livres ont déjà été publiés sur Led Zeppelin, celui-ci sort vraiment du lot et pourrait bien être celui que l'on choisirait s'il n'en fallait qu'un tant il semble déjà indispensable.

XAVIER-A. MARTIN



GLAM ROCK

CHRISTOPHE BRAULT
Éditions Le Mot et Le Reste
280 pages, 22 euros

Des noms emblématiques (T.Rex, Bowie, Roxy Music...) et des images (maquillage outrancier, platform boots...) s'imposent à l'évocation du glam rock, des bribes réductrices d'un courant plus riche qu'il n'y paraît. En détaillant les différentes formes (art rock, rock glitter et teenage pop) que le genre revêt à ses débuts, puis les courants qu'il a nourris dans les années 80 et 90 et finalement le revival que lui offre aujourd'hui une poignée de groupes, Christophe Brault éclaire un mouvement qui ne se limite pas à un style simpliste et superficiel ni à l'Angleterre des années 70. S'ensuivent les analyses de 100 albums qui invitent aux découvertes en mêlant œuvres les plus célèbres et noms oubliés. Si la majorité des disques cités appartiennent à l'âge d'or du mouvement, l'auteur porte son regard jusqu'aux sorties récentes des Italiens de Giuda et des Américains de The Lemon Twigs, prouvant la pertinence toujours vive du glam rock.

JESSICA BOUCHER-RÉTIF



PATTI SMITH, LA REINE NON CONFORMISTE DU ROCK

JÉRÔME PINTOUX
Éditions Camion Blanc
282 pages, 26 euros

À la fin des années 70, Patti Smith était la grande prêtresse de la scène rock. Après des années d'errance artistique à New York, l'auteure-compositrice originaire de Chicago devint une icône avec le titre "Because the Night", coécrit avec Bruce Springsteen. En s'appuyant sur les ouvrages publiés par la chanteuse, dont *Just Kids*, Jérôme Pintoux décrit ce parcours discographique qui connut plusieurs pauses pour raisons familiales et s'achève en 2012, bien que Smith se produise toujours sur scène. L'auteur rappelle la fascination de Patti pour des auteurs comme Charles Baudelaire, Jean Genet et surtout Arthur Rimbaud, au point qu'elle n'hésita pas à racheter la propriété de la mère du poète, à Roche dans les Ardennes. Chaque chanson est analysée pour mieux comprendre les influences et les tourments de cette artiste hors norme. Une lecture qui donne envie de se replonger dans la discographie d'une des artistes les plus attachantes de l'histoire de la musique. - DOMINIQUE GRANDFILS



L'ENFANT VEUF

ALAIN KAN
Éditions Séguyer
208 pages, 21 euros

Quel bonheur de voir ce roman d'Alain Kan enfin édité ! Alain Kan, légende du rock français, sorte de Bowie hexagonal qui commença sa carrière dans la variété avant de bifurquer vers le glam et le punk, nous offre quelques titres mythiques comme "Heureusement en France on ne se drogue pas". La légende qui l'entourait devint mythe lorsqu'il disparut un 14 avril 1990, évaporé dans la nature. Le mystère Kan reste aujourd'hui encore entier. Philippe Roizès, qui avait réalisé un documentaire radiophonique sur cet artiste hors norme pour France Culture, avait bénéficié du prêt de ses archives personnelles. Et à l'intérieur de celles-ci se trouvait ce roman jamais publié. Ce livre est un véritable trésor. Il restitue d'une manière éclatante une époque révolue. Le style de Kan est intéressant, à la fois provocant et littéraire. C'est l'œuvre d'un dandy junkie qui explose toutes les frontières du sexe et du genre. Un livre auquel on ne croyait plus et qui réapparaît tel un miracle.

PIERRE-ARNAUD JONARD

sur la même LONGUEUR D'ONDES

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982

NUMÉRO 101 - 9,90 EUROS - PRINTEMPS 2024

LYSISTRATA

LEVER LE VOILE

LULU VAN TRAPP * MORGANE IMBEAUD * CHARLÉLIE COUTURE * HILDEBRANDT * LESCOP * JOHNNY MAFIA * CXK...